

République Algérienne Démocratique et Populaire  
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique  
Université Ferhat Abbas Sétif  
Faculté des Lettres et Sciences Sociales  
Département des Langues Etrangères  
Ecole Doctorale de Français  
Antenne de Sétif

MÉMOIRE DE MAGISTÈRE

Option: *Sciences du langage*

Thème:

**Variation et Production de Sens dans le film**  
***L'Esquive* de Abdellatif Kechiche**

**Sous la direction de :**

**Dr. Samir ABDELHAMID**

**Présenté par:**

**Randa EL KOLLI**

Président : Pr. Saïd KHADRAOUI, M.C. Université de Batna.

Rapporteur : Dr.Samir ABDELHAMID, M.C.Université de Batna.

Examineur : Dr.Abdelouahab DAKHIA, M.C. Université de Biskra.

Examineur : Dr. Tarek BENZEROUAL, M.C. Université de Batna.

## **REMERCIEMENTS**

*Monsieur S.Abdelhamid, Merci pour votre confiance, vos encouragements et vos précieux conseils*

*Monsieur B.Bouzidi, Merci pour votre présence et votre soutien*

*Monsieur M.Boudjadja, Merci d'exister ; Merci pour cette « étincelle qui ne s'éteint jamais »*



## **DEDICACE**

*A tous les jeunes de la banlieue...*



# **INTRODUCTION GENERALE :**

Tout ce qui nous entoure, ou presque, est voué à une incessante évolution, nous assistons à des naissances, des évolutions ininterrompues puis des disparitions. Les langues, tout comme les êtres, la nature ou la technologie, suivent elles aussi ce cheminement : elles éclosent, s'épanouissent, perdurent ou disparaissent ; toutes subissent de perpétuelles transformations ; il est même des langues qui, tel un phénix, ressuscitent après leur déclin<sup>1</sup>.

La langue française, au même titre que les autres langues, ne cesse d'évoluer et de se muer. Elle revêt, au fil du temps des formes, des significations et des combinaisons nouvelles, elle n'est incontestablement plus ce qu'elle fut, il y a de cela quelques siècles : il suffirait « *de parcourir la Chanson de Roland ou, sans remonter si haut, de lire Rabelais ou Montaigne dans le texte original, pour se convaincre que les langues changent au cours du temps* »<sup>2</sup>. Mais une question se dresse, exigeant une réponse : la langue française se serait-elle véritablement métamorphosée ? Ou les changements qu'elle a subis ne seraient que de l'ordre du commun, et donc de l'insignifiant ?

Les changements, ces vingt dernières années, n'ont pas cessé d'abonder, nous assistons d'ailleurs à la prolifération d'un nouveau parler, baptisé par les linguistes « Français Contemporain des Cités » (F.C.C.), qui pourrait donner naissance à de nettes transformations langagières. Ce français, comme son appellation semble l'indiquer, puise ses sources dans les cités banlieusardes ; les jeunes habitants de ces communes périphériques (par rapport au noyau urbain) forgent mots et expressions, réinventent débit et intonation et parlent un « *français innovant et déviant* »<sup>3</sup>. Un français qui, au fil des années, ne cesse de s'accroître, de s'imposer et de susciter un engouement indubitable dans de nombreux domaines. L'art et les médias sont aussi victimes de cet envoûtement : le cinéma, la littérature, la publicité ou la presse écrite sont truffés d'unités lexicales contemporaines et d'expressions idiomatiques nouvelles qui tendent même à s'étendre au-delà du territoire français. Mais ce nouveau langage, grâce aux traitements privilégiés dont il fait l'objet, ne pourrait-il

---

<sup>1</sup> Le sort de la langue hébraïque en est l'exemple.

<sup>2</sup> MARTINET, André, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 4<sup>ème</sup> édition, 1991, p. 172.

<sup>3</sup> BOYER, Henri, *Le « Français des jeunes » : Des banlieues aux campus en passant par les médias*, Rome, Editrice Il Calamo, 2005, p. 11.

pas orienter l'évolution de la langue française ? Le français de demain s'apparenterait-il au français contemporain des cités ?

Si les linguistes font, aujourd'hui, de ce « *français des jeunes* »<sup>1</sup> un champ d'investigations minutieuses, c'est que ces questions les préoccupent tout autant.

Mais la nature du lendemain de la langue française aura beau nous tourmenter, sa prévision semble échapper à nos compétences. Par conséquent, sans perdre de vue nos préoccupations premières, notre recherche se doit de prendre un autre tournant : tenter de « mesurer » le degré d'évolution de la langue française. Mais ce choix, s'avérant être très large, exigerait une restriction :

Optons alors pour la mise en parallèle de deux variantes d'une même langue ou tentons, plus exactement, de mettre la langue française, de deux époques différentes, de deux sociétés divergentes, sur une même ligne : le français d'hier face au français d'aujourd'hui.

Cette tentative permettrait certes d'étudier la langue française sur le plan historique et évolutif mais n'est point, pour autant, exclusivement diachronique. Le fait d'étudier un français contemporain, de tenter de l'analyser et de déceler ses particularités conférerait à notre travail de recherche une dimension synchronique non négligeable.

Mener à bien notre étude aurait supposé l'analyse concrète de deux corpus distincts : le premier aurait permis d'étudier le français de ce début du siècle et le second aurait décelé les spécificités du français d'un siècle lointain. Nous n'envisagions pas, alors, de pouvoir travailler à partir d'un seul et même corpus, lequel aurait réuni en son sein et la langue classique et la langue contemporaine.

Mais le septième art a mis entre nos mains *L'Esquive*.

Cette œuvre cinématographique dépeint l'entrecroisement d'une langue du XXI<sup>e</sup> siècle et d'une langue du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'entremêlement du français contemporain des cités et du français de Marivaux.

*L'Esquive*, sorti le 7 janvier 2004 en France, a connu un vif succès et une multiplication de récompenses : César du meilleur film, du meilleur réalisateur, du meilleur scénario et du meilleur espoir féminin (pour Sara Forestier<sup>2</sup>) lors de la 30<sup>ème</sup>

---

<sup>1</sup> « Le français des jeunes » est le titre d'un des articles d'Henri Boyer.

<sup>2</sup> Sara Forestier, l'actrice principale du film, incarne le rôle de « Lydia ».

cérémonie des Césars, le 26 Février 2005 à Paris, Grand Prix du film français au festival du film Entrevues, FIPRESCI<sup>1</sup> au festival international du film d'Istanbul et une mention au festival du film de Stockholm.

Après *La Faute à Voltaire*<sup>2</sup> en 2002, Abdellatif Kechiche écrit et réalise « *un film sidérant* »<sup>3</sup> sur la banlieue, les adolescents et la langue ; et si le César du meilleur scénario lui a été décerné, ce n'est certainement pas le fait du hasard. La découverte d'une langue contemporaine, la redécouverte d'une langue classique, l'entremêlement ingénieux des deux ne peut que susciter l'envoûtement.

Ce réalisateur franco-tunisien, aux multiples césars<sup>4</sup>, transforme la cité d'une banlieue parisienne en scène théâtrale : Pour leur spectacle de fin d'année, de jeunes adolescents s'emparent de l'un des piliers du théâtre classique « Marivaux » et répètent sans répit les répliques du *Jeu de l'amour et du hasard*. Ces jeunes banlieusards mènent une vie nonchalante que *la promptitude*<sup>5</sup> marivaudienne semble ressourcer.

Si ces jeunes tordent quelque fois la langue classique, ils manient en revanche un langage qu'ils semblent eux-mêmes forger, et badinent avec « *une poésie abrupte et jubilatoire* »<sup>6</sup> truffée de néologismes et d'idiotismes nouveaux. Mais quelles seraient donc les particularités linguistiques de ce F.C.C. qui s'apparenteraient au français du XVIII<sup>e</sup> siècle ? A l'issue de ce travail, cette question, trouverait-elle réponse ?

Quelles que puissent être les particularités similaires -si toutefois il y a similarité- entre ces deux variantes, ce qui est irréfutablement commun, de tout temps, à toutes les langues c'est ce « *caractère primordial* »<sup>7</sup>, cette « *vocation originelle* »<sup>8</sup>, cette faculté « *qui transcende et explique* »<sup>9</sup> les fonctions langagières qui relient les êtres : Le sens.

<sup>1</sup> La FIPRESCI est la Fédération Internationale de la Presse Cinématographique.

<sup>2</sup> *La Faute à Voltaire* a reçu le prix spécial du jury au Festival Européen du Premier film d'Angers, le prix spécial du Jury au Festival International du Film en langue française de Namur, prix du Jury Jeunes Emile Cantillon, prix « CinemAvvenire » du Cinéma pour la Paix à la Mostra de Venise et prix Luigi de Laurentiis.

<sup>3</sup> FANSTEN, Jacques, L'Esquive in *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche*, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-scène Cinéma, p.3.

<sup>4</sup> *L'Esquive*, le deuxième film d'Abdellatif Kechiche, a obtenu quatre césars en 2005 et *La graine et le mulet*, son troisième film, en a obtenu aussi quatre en 2008.

<sup>5</sup> « *J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage* » est la première déclamation que les jeunes répètent dans le film, choix ? Ou simple hasard ?

<sup>6</sup> FRANSTEN, Jacques, L'Esquive, *op. cit.* p.3.

<sup>7</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, Tunis, Cérès Editions, 1995, p.210.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>9</sup> BENVENISTE, Emile, *op. cit.*, p.210.

« *Que la langue signifie, cela veut dire que la signification n'est pas quelque chose qui lui est donné par surcroît, ou dans une mesure plus large qu'à une autre activité ; c'est son être même ; si elle n'était pas cela, elle ne serait rien* »<sup>1</sup>.

La signification, ou le « sens »<sup>2</sup>, garantit le fondement même de la langue. Il ne peut exister une langue qui ne véhicule pas de sens.

Cela étant, la signification demeure une notion vague, floue, ses contours sont même imprécis. La signification est « *en partie cachée, mais elle n'en est que plus "fascinante"* »<sup>3</sup>, puisque son aspect obscur suscite intérêt et attention et incite à la découverte d'un univers sémantique, qui ne peut que captiver.

Attisons alors « *notre désir de pénétrer toujours plus avant l'énigme du sens* »<sup>4</sup> et décelons ces particularités singulières qui permettent de communiquer et de transmettre du sens. Cernons ce processus d'émission et de réception du sens et expliquons la production et l'interprétation sémantiques.

La production, elle, est définie, dans le Trésor de la Langue Française comme étant l'« *action d'engendrer, de faire exister ; le fait ou la manière de se produire, de prendre naissance* » ; produire du sens consiste ainsi à le créer, à lui donner « vie ».

Et l'interprétation, toujours dans le Trésor de la Langue française, est définie comme étant l'« *action d'expliquer, de chercher à rendre compréhensible ce qui est dense, compliqué ou ambigu* » ; interpréter consiste donc à rendre intelligible ce qui ne l'est pas certes mais aussi à « *révéler l'implicite du sens* »<sup>5</sup>. Cela peut s'avérer indubitablement ardu mais la production sémantique peut l'être encore plus.

Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, « *les mécanismes de production sont pour le linguiste une sorte de "boîte noire"* »<sup>6</sup>, allons-nous donc pouvoir y pénétrer et

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.212.

<sup>2</sup> Pour l'instant, l'usage de ces deux termes sera aléatoire mais dès que nous aborderons les apports théoriques, la distinction s'établira.

<sup>3</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La (re-)construction du sens dans le discours en interaction*, conférence donnée à l'Université Lumière Lyon 2 & Institut Universitaire de France, le 20 octobre 2006.

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> ROUDIERE, Guy, *Traquer le non-dit, une sémantique au quotidien*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, Collection Formation Permanente, 2002, p.49.

<sup>6</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*



explorer ce qu'elle renferme ? Ou nous contenterons-nous d'étudier « *la partie émergée d'un iceberg* »<sup>1</sup> ?

La présente étude, centrée sur la production sémantique, n'exclue nullement l'interprétation. Nous savons que toute production sémantique engendre son interprétation et nous avons estimé utile de ne pas les dissocier.

Mais si le sens fait partie intégrante de la langue et que la langue, n'étant point un système homogène, varie à travers le temps et l'espace et selon le milieu social et situationnel, c'est que le sens varie tout autant.

« *La linguistique reconnaît l'existence de variations historiques, géographiques, sociales et stylistiques* »<sup>2</sup>, autrement dit, l'usage de la langue différerait d'un temps à un autre et d'une région à une autre et se rattacherait aussi bien à la classe sociale qu'à la situation d'énonciation : la variation, ou l'écart langagier, serait donc diachronique, diatopique, diastratique ou diaphasique. Mais le français varie aussi entre l'oral et l'écrit, ce qui nécessiterait le traitement d'une variation dite diamésique.

Mais ne perdons pas de vue cet enchâssement de la langue de Marivaux dans le français contemporain des cités ; cette évolution à travers trois siècles d'histoire et de mutations est l'incarnation même de la variation diachronique. Mais cela ne veut nullement dire que l'étude descriptive de la production sémantique que nous projetons d'entreprendre écartera formellement les autres types de variation. La variation diastratique tout comme la variation diaphasique ou diamésique seront mises en exergue à chaque fois que notre étude analytique l'exigera.

Au fil du temps, des signes voient leur signifiés s'altérer, des signifiants acquièrent de nouveaux signifiés pendant que d'autres en perdent les leurs ; ces mutations, seraient-elles vraiment dues au temps et à l'évolution ? A moins que ce ne soient les changements socioculturels qui seraient à l'origine de ces transformations ? Mais si le sens d'un mot varie, le procédé qui le forge varierait-il aussi ?

Ces questionnements semblent converger vers une problématique centrale :

Les procédés qui permettent d'assigner des signifiés à des signifiants, subissent-ils des mutations à travers le temps ?

---

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*

<sup>2</sup> ELOY, Jean-Michel, « *Sociolinguistique* », *Encyclopædia Universalis*, 2004.

La production de sens, entre hier et aujourd'hui, diffère-t-elle autant ?

Répondre à ces questions exigerait l'élaboration de trois hypothèses dont deux convergeraient vers un même point :

-La langue, au cours de son évolution, subirait de nets changements sur le plan lexical, ce qui impliquerait une prolifération des procédés lexicaux aux dépens des procédés sémantiques qui, eux, ne subiraient aucun changement.

-La langue, au cours de son évolution, subirait des mutations d'ordre lexical, syntaxique et sémantique<sup>1</sup> ; mais si le sens change, le procédé qui lui donne naissance, quant à lui, demeurerait immuable.

-La langue subirait des mutations lexicales, syntaxiques et sémantiques certes mais même les procédés qui assignent des signifiés à des signifiants connaîtraient des mutations à travers le temps ; de nouveaux procédés surgiraient pendant que d'autres disparaîtraient.

Afin de mener à bien notre étude nous la diviserons en cinq chapitres :

Dans le premier chapitre, nous tenterons de cerner les contours du sens et de mettre au clair les rudiments qui fondent cette science qui traite du sens « la sémantique ». Ce chapitre, centré sur la production de sens et la variation, permettra de survoler différentes théories sémantiques afin de fournir l'appui principal sur lequel se fondera notre analyse.

Le deuxième chapitre mettra en exergue le champ d'étude que nous pensons circonscrire, autrement dit, le français d'hier et d'aujourd'hui. L'histoire tumultueuse de la langue française dévoilera les modifications qu'elle a subies ; l'état du français du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'état du français contemporain des cités permettront de saisir la nature des procédés auxquels la langue eut recours pour évoluer. Cela nous permettra d'appréhender au mieux l'analyse que nous souhaitons entreprendre. Ce chapitre permettra, d'autant plus, de mettre à nu les différends et les controverses que suscite l'évolution actuelle de la langue.

Inspiré des travaux théoriques abordés dans le premier chapitre, et se fondant dans une large mesure sur la conception sémantique de Catherine Kerbrat Orecchioni, le

---

<sup>1</sup> Si le plan phonétique n'est nullement abordé dans nos hypothèses c'est tout simplement parce que notre corpus ne met entre nos mains que l'articulation et l'intonation du F.C.C. ; la langue de Marivaux, étant exprimée à travers les jeunes, ne donne pas d'idées quant à la prononciation du XVIII<sup>e</sup> siècle.

troisième chapitre établira, sur le corpus choisi, une analyse des procédés sémantiques et formels. Il ne s'agira aucunement d'étudier le sens d'un mot dans un état absolu et encore moins selon une conception dictionnaire, mais d'étudier le sens que l'on déduit dans un discours donné, lors d'une situation de communication précise. Nous établirons même une comparaison entre le sens discursif et le sens dictionnaire, afin de dégager les différentes nuances qui pourraient surgir lors de la conversion de la langue au discours. Nous ferons donc un incessant aller-retour entre langue et discours. Notre but n'étant point de décrire des mécanismes linguistiques mais de voir comment ils fonctionnent en discours.

Après avoir abordé les unités significatives, nous nous devons d'aborder leurs combinaisons et ce dans le quatrième chapitre. Les combinatoires de la langue classique et de la langue contemporaine (et plus précisément du F.C.C.) disposées dans notre corpus, qu'elles puissent être libres ou figées, seront analysées et mises en parallèles.

Dans le cinquième et dernier chapitre, nous nous demanderons si les formes et leurs combinaisons sont révélatrices d'une réalité plus profonde : la sémantique ne serait-elle pas, au fond, un miroir social ?

Et afin de mener à bien notre étude, nous avons tracé deux vagues d'enquêtes :

Dans le but de cerner au mieux les unités significatives et les combinaisons formelles que compte notre corpus, nous n'avons pas hésité à interroger de jeunes banlieusards, résidant en Seine Saint-Denis<sup>1</sup>, lesquels ont apporté une nette contribution quant au travail effectué. Les interviews et les enregistrements que ces jeunes nous ont permis de réaliser nous ont permis de balayer les hésitations d'interprétations sémantiques surgies au cours de l'analyse que nous avons entreprise. Un fragment du *Jeu de l'amour et du hasard* fut mis à leur disposition et nous permit de mesurer le degré de « dépaysement » sémantique que peut susciter, aujourd'hui, un texte « classique ».

Parallèlement, nous avons tenté de mesurer le degré de compréhension du français contemporain des cités, comme celui du français marivaudien, au-delà du territoire français ; pour ce, nous avons circonscrit notre étude à une population d'étudiants en

---

<sup>1</sup> Car dans *L'esquive*, l'action se passe justement en Seine Saint-Denis.

lettres françaises. Ces étudiants, après avoir visionné *L'Esquive*, eurent l'amabilité de répondre à un questionnaire visant à tester leur « interprétation » sémantique.

En somme, notre démarche se place résolument sous le signe de la nouveauté, dans la mesure où elle traite d'une œuvre cinématographique ; l'étude de cette dernière n'étant point très courante dans le milieu universitaire algérien. D'autant plus que l'œuvre que nous avons choisie d'étudier est vierge de toute exploitation linguistique et jouit aussi bien d'une visée diachronique que synchronique, les visées diachroniques n'étant plus au centre des études universitaires, aujourd'hui.

Et si *L'Esquive* place l'art et la langue sur un même plan ; notre étude, par conséquent, placera, elle aussi, l'art et la recherche linguistique sur un plan unique car nous visons à démontrer que la recherche linguistique puise dans l'art et que l'art puise dans la recherche.

## **CHAPITRE PREMIER:**

# **La sémantique : l'histoire d'une variation**

## Introduction :

Le fil conducteur de notre recherche n'est autre que le sens, un composant linguistique dont les contours s'avèrent peu précis.

Les linguistes, eux-mêmes, fuient l'analyse sémantique : le sens devient « *la hantise, assumée ou refoulée, de toute linguistique* »<sup>1</sup> et son étude se fait de plus en plus rare.

Ainsi, l'étendue sémantique, ou la science des significations, semble épineuse. Cerner la notion de « sens » ou de « sémantique » est loin d'être évident.

Dans ce chapitre, nous nous donnons donc pour tâche de mettre au clair les rudiments de cette science et ses fondements. Nous essaierons de répondre à des questions qui nous semblent pertinentes quant au sujet abordé, telles que : « Comment appréhender le sens ? », « Comment le sens se produit-il ? », « Y a-t-il un mécanisme de production sémantique ? ».

Répondre à ces questions n'est pas chose aisée dans la mesure où les diverses théories linguistiques, sur de mêmes points, semblent diverger. Nous essaierons donc, dans un premier temps, de cerner les contours de la sémantique, nous tenterons de découvrir ce qu'elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle sera, si, toutefois, il est possible de projeter « un lendemain sémantique ». Pour ce, nous aborderons des théories diverses, convergeant dans une certaine mesure vers une même visée, mais divergeant sur quelques points que nous tenterons de mettre en exergue. Ainsi, nous approcherons tout d'abord la sémantique de Michel Bréal, pour évoquer par la suite des conceptions propres à Ferdinand De Saussure, Ullmann, Christian Touratier, Guy Roudière, Irène Tamba-Mecz, Georges Mounin, Catherine Kerbrat-Orecchioni, ... et bien d'autres ; ensuite, nous essaierons de limiter le champ sémantique en établissant des frontières avec le champ pragmatique, comme le firent Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe.

Dans un second temps, nous centrerons notre réflexion sur le sens et sa prétendue synonymie avec la signification (à moins qu'il s'agisse d'une opposition concrète ?). Nous aborderons la variation sémantique, que nous tenterons de rattacher à des variations langagières évoquées par Henri Boyer ou par William Labov. Les relations

entre forme et sens, entre phrase, énoncé et production sémantique seront mises en exergue. Enfin, nous tenterons, suite aux apports théoriques que nous aurons abordés, d'établir, si cela nous est possible, un mécanisme de production sémantique qui nous permettra de traiter la variation et la production sémantique dans *L'Esquive*, l'œuvre cinématographique d'Abdellatif Kechiche.

## 1- Voyage au centre de la sémantique :

### 1-1- Ce qu'est la sémantique :

« *Il s'agit du féminin de l'adjectif grec sémantikós ('qui signifie, qui indique'), dérivé du verbe sēmainō ('1) marquer d'un signe, 2) signifier'), lui-même dérivé du nom sēma, 'signe' »<sup>2</sup>*

La sémantique se rapporterait donc à « ce qui signifie », à « ce qui indique », aux signes linguistiques porteurs de sens ; elle serait la science des significations ou la « *sēmantikē tēchnē* »<sup>3</sup>, selon les propos de Michel Bréal.

Il est possible que les linguistes perçoivent une même discipline sous des angles différents, ce qui pourrait rendre notre tentative de définition de la discipline en question très épineuse.

Dans son ouvrage *La sémantique*, Irène Tamba-Mecz, dont nous avons recueilli les propos, déclare :

« *Nous définirons la sémantique comme une discipline linguistique qui a pour objet la description des significations propres aux langues, et leur organisation théorique* »<sup>1</sup>.

La sémantique, tout comme la phonétique ou la morphologie, est une discipline linguistique, son objectif principal serait donc la description et l'organisation théorique des significations. Cela étant établi, Irène Tamba-Mecz ne manque pas de souligner la controverse des linguistes quant à la perception de la sémantique. Elle démontre que les linguistes perçoivent la sémantique de trois façons différentes : il y a ceux pour qui elle est « *l'étude du sens* » (J. Lyons, 1978, 7), ceux pour qui elle est

---

<sup>1</sup> HAGEGE, Claude, *L'homme de paroles, Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985, p.264.

<sup>2</sup> TOURATIER, Christian, *La sémantique*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, Collection Cursus, 2004, p.8.

<sup>3</sup> *Idem*.

« *l'étude du sens des mots* » (P. Guiraud, 1955, 5) et ceux pour qui elle est « *l'étude du sens des mots, des phrases et des énoncés* » (P. Lerat, 1983, 3)<sup>2</sup>.

Si la définition de John Lyons s'avère être très large, celle de Pierre Guiraud limite le champ d'investigation de la sémantique aux unités lexicales, tandis que celle de Pierre Lerat implique aussi bien les unités lexicales que leur combinaison, autrement dit les phrases. Lerat va même au-delà de l'axe syntagmatique en incluant les énoncés, et qui dit énoncé dit situation d'énonciation.

Il est vrai que « *la sémantique est traditionnellement définie, depuis Bréal, comme la science ou la théorie des significations* »<sup>3</sup> mais n'omettons pas de signaler qu'« *il serait toujours prudent d'ajouter : des significations linguistiques seulement* »<sup>4</sup>. Cette précision<sup>5</sup> peut s'avérer primordiale dans le sens où, en dehors du domaine linguistique, tout peut être significatif. Une canne blanche, un brassard noir, une kippa... Que d'éléments porteurs de sens mais que la sémantique, centrée sur une réflexion linguistique, éjecte au profit d'une autre discipline, qu'il s'agisse de « la sémiologie » ou de « la sémiotique ».

« *Ce que montre la sémantique, c'est que l'évolution du signe qui conduit parfois, après de nombreux avatars, à sa disposition est, le plus souvent, le fruit d'un long usage et emprunte à de nombreux procédés* »<sup>6</sup>.

Le signe évolue. C'est un fait incontestable. Au cours de son évolution, il peut subir maintes transformations, allant des infimes modifications aux totales métamorphoses. Ces transformations sont souvent dues à l'usage et aux nombreux procédés dont les locuteurs peuvent user. Les procédés, signalés par Guy Roudière, sont, pour la plupart, sémantiques ; les métaphores, les métonymies, les euphémismes, ... en font partie. Et l'une des tâches de la sémantique serait justement de décrire ces procédés.

La sémantique décrit aussi bien le sens des mots que des phrases ou même des textes.

---

<sup>1</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *La sémantique*, Paris, PUF, Collection Que sais-je ?, 4<sup>ème</sup> édition, 1998, p.4.

<sup>2</sup> Cet aperçu de controverses linguistiques est détaillé in TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.7.

<sup>3</sup> MOUNIN, Georges, *La sémantique*, Paris, Editions Payot et Rivages, 2<sup>ème</sup> édition, 1997, p.8.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> Une précision perçue, par Georges Mounin, comme étant une précaution.

<sup>6</sup> ROUDIÈRE, Guy, *Traquer le non-dit : une sémantique au quotidien*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, Collection Formation Permanente, 2002, p.38.



« La sémantique a théoriquement pour tâche de décrire le contenu de toute unité linguistique douée de sens, quel que soit son « rang » : morphème, mot, phrase ou texte. Mais, par tradition, et pour diverses raisons, la sémantique est avant tout lexicale, s'apparentant alors à la lexicologie »<sup>1</sup>.

Il est vrai que l'on a tendance à parler de sémantique lexicale, privilégiant les morphèmes ou les mots au détriment des autres unités linguistiques. Serait-ce donc une ruse visant à rétrécir le champ d'investigation d'une discipline qui s'avérerait trop ardue ? Ou serait-ce parce que l'analyse sémantique des phrases ou des textes manquerait encore de théories ou de méthodes spécifiques ?

Selon Bloomfield, la sémantique, du fait qu'elle soit dépourvue de méthode scientifique, serait « *le point faible* »<sup>2</sup> de la linguistique.

Mais est-ce donc si impérieux d'user de méthode scientifique, dès lors que le but majeur de toute sémantique est d'étudier le sens et de décortiquer la signification ?

Il est vrai que l'étude du sens s'avère être complexe, voire délicate. « *L'étude du signifié est la partie la plus difficile de la linguistique* »<sup>3</sup>, de l'aveu même de E. Buyssens. Mais la complexité de cette étude exigerait-elle pour autant des méthodes scientifiques ?

## **1-2- Ce que fut la sémantique :**

### **1-2-1- La naissance d'une discipline :**

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, seul le signifiant fut étudié, analysé et décortiqué, tandis que l'autre moitié du signe était omise : nul ne niait son existence, certes, mais « *l'étude du sens était volontiers considérée comme constituant pour la linguistique une sorte de rejeton indésirable* »<sup>4</sup>. Ce rejeton était abstrait et l'on ne pouvait certainement point concevoir l'étude d'une abstraction. Mais Michel Bréal, lui, l'a conçue, et alla même jusqu'à placer le sens au rang des composantes linguistiques, au même titre que les phonèmes ou les morphèmes.

---

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*

<sup>2</sup> Cité in BAYLON, Christian, FABRE, Paul, *Initiation à la linguistique, avec des travaux pratiques d'application et leurs corrigés*, Paris, Editions Nathan, 1999, p.135.

<sup>3</sup> Cité in MOUNIN, Georges, *op. cit.*, p. 17.

<sup>4</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op.cit.*

« Comme cette étude, aussi bien que la phonétique et la morphologie, mérite d'avoir son nom, nous l'appellerons la sémantique (du verbe *scmainein*), c'est-à-dire la science des significations »<sup>1</sup>.

Et c'est ainsi que nous assistâmes au baptême de la sémantique. En 1883, un article intitulé *Les lois intellectuelles du langage : fragment de sémantique*, écrit par Michel Bréal, vit le jour. Puis ce fut le tour, en 1897, d'un ouvrage intitulé *Essai de sémantique*, de ce Michel Bréal qui produisit alors l'éclosion de la sémantique. Et même si nous nous accordons souvent à dire que ce baptême fut tardif, nous ne pouvons omettre le fait que « *du sens perçu comme une évidence au sens conçu comme un objet linguistique, il y a un véritable saut conceptuel* »<sup>2</sup>. Entre « reconnaître et admettre le sens » et « concevoir une discipline traitant du sens », la distance est loin d'être infime.

### 1-2-2- Les premiers pas d'une discipline :

La sémantique de Michel Bréal fut particulière : le linguiste aborda la signification sous un angle essentiellement historique, focalisant son attention sur l'évolution, le rétrécissement, l'élargissement et le glissement du sens. Il orienta l'étude de la signification vers une approche psychosociologique : les changements de sens seraient issus de mécanismes psychologiques reflétant des organisations sociales particulières. Antoine Meillet reprit ces mêmes considérations pour les élargir encore plus. Puis ce fut Georges Matoré, pour qui le fait d'étudier le vocabulaire était une façon de « *reconstituer l'histoire d'une civilisation par le repérage de "mots témoins" et de "mots clés" (tels que "honnête homme", "philosophe" ou "bourgeois" pour, respectivement, les XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles français)* »<sup>3</sup>. Les mots, ces repères, ces fils conducteurs vers l'histoire, seraient donc déterminants quant à la reconstitution des histoires des différentes civilisations.

Il est clair que les premiers pas de la sémantique furent évolutionnistes, mais à partir des années 1930, l'approche synchronique s'entremêla à l'approche

---

<sup>1</sup> Extrait de « Les lois intellectuelles du langage, Fragment de sémantique » par Michel Bréal in TOURATIER, Christian, *op. Cit.*, p.8.

<sup>2</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.3.

<sup>3</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*

diachronique, et c'est cette coexistence des deux approches que l'étude de Stephan Ulmann aborda à la fin des années 1950.

S'opposant plus encore à la sémantique de Bréal, la sémantique structurale des années 1960 fut non seulement « *synchronique* » mais « *immanente* ».

### 1-2-3- La maturation d'une discipline :

#### • Selon Georges Mounin :

Georges Mounin, dans *La sémantique*, fait une classification des analyses sémantiques<sup>1</sup> : il existerait des analyses sémantiques formelles, conceptuelles, logiques, artificielles et statiques.

Les analyses sémantiques formelles, abordées par Saussure ou Cantineau, rejoignent de vieilles notions telles que la famille étymologique des mots, la racine, le radical... Elles sont centrées sur le repérage de marques formelles. Cependant, « *cette procédure ne fournit ni instrument ni méthode d'analyse sémantique complète* »<sup>2</sup>

Les analyses sémantiques conceptuelles, abordées aussi bien par Saussure que par Trier, Matoré, Greimas, Quemada et Skommodau, traitent aussi une vieille notion : « la famille sémantique du mot », et mettent en exergue les traits caractéristiques que les formes des mots ne divulguent pas. Mais les instruments de cette analyse, tels que les dépouillements de textes ou l'énumération des fréquences de mots, sont « *longs à forger* »<sup>3</sup>.

Les analyses sémantiques logiques se basent sur les signifiants minima, ou ce que la linguistique traditionnelle nomme « racines ». Hjelmslev, Prieto, Sørensen n'ont fait qu'effleurer ce type d'analyse.

Les sémantiques artificielles, abordées par Wüster, Gardin ou Leroy, sont considérées comme une sorte de normalisation du vocabulaire et des classements symboliques. Ce type d'analyse s'avère plus efficace dans les domaines scientifiques et techniques.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails, voir MOUNIN, Georges, *op. cit.*, pp. 33-46.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>3</sup> *Idem.*

Georges Mounin n'a cependant pas traité les analyses sémantiques statiques, il s'est juste contenté de les mentionner.

• **Selon Irène Tamba-Mecz :**

Irène Tamba-Mecz relate, dans *La sémantique*, l'histoire de la sémantique en retraçant les trois grandes périodes que la discipline a connues.

La première étape fut la période évolutionniste (1883-1931), elle débuta par la publication du premier article, ayant trait à la sémantique, écrit par Bréal en 1883 et intitulé *Les lois intellectuelles du langage : fragment de sémantique*. Ensuite survint la publication de l'*Essai de sémantique* de Bréal en 1897, qui fut « l'acte de baptême officiel de la sémantique »<sup>1</sup>. Cet ouvrage fut divisé en trois parties centrales : les lois intellectuelles du langage, la fixation du sens des mots et la formation de la syntaxe. Cette période s'acheva par la concrétisation de la première étude sur les champs sémantiques, étude réalisée par J. Trier en 1931, et qui ouvrit la voie à la sémantique structurale.

La seconde étape fut la période mixte, basée sur l'histoire des mots et la structuration du lexique. Entre 1931 et 1963, deux courants doctrinaux dominèrent l'Europe : la théorie des champs sémantiques et l'analyse sémique. Ce courant structuraliste limita l'objet d'étude de la sémantique au lexique.

La troisième et dernière étape fut la période des théories linguistiques et du traitement informatique (des années 60 aux années 90), marquée aussi bien par la sémantique formelle que par la cognition et les théories pragmatico-énonciatives du sens. La sémantique formelle, rejetant le rapport mots-choses pour privilégier le rapport sens-sens ou formes-signifiés, finit par aborder les phrases, mais indépendamment du contexte situationnel. Les théories pragmatico-énonciatives, quant à elles, abordèrent aussi bien la pragmatique logique et les pragmatismes de l'acte du langage que la sémantique énonciative.

• **Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni:**

---

<sup>1</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.11.

Catherine Kerbrat-Orecchioni, dans son article *La sémantique*, évoque les deux grandes tendances sémantiques des années 1960.

La première serait « *une tendance à la ‘réduction’ du sens* »<sup>1</sup> : autrement dit, le sens d'un mot résulterait du sens des morphèmes qui le composent. Vu sous cet angle, cette tendance pourrait paraître très réductrice dans la mesure où cela donnerait à croire que la description sémantique ne prend en considération que les mots morphologiquement motivés.

La deuxième tendance concernerait « *la constitution d'une véritable théorie sémantique* »<sup>2</sup>, que l'on nomme « sémantique structurale ».

En explicitant les caractéristiques de la sémantique structurale, Catherine Kerbrat-Orecchioni évoque l'analyse componentielle ou sémique pratiquée par des linguistes comme Pottier, Greimas, Coseriu, Prieto et Mounin. Ne manquons pas de signaler que l'objectif principal de cette analyse componentielle est de « *rendre compte de l'organisation structurale des contenus lexicaux* »<sup>3</sup>, et ce, en décomposant les unités lexicales en traits distinctifs qu'on nomme « sèmes » ou « composants ».

« *Ce modèle permet de calculer la ‘distance sémantique’ qui existe entre deux unités lexicales, et de préciser le statut de certaines relations sémantiques spécifiques – synonymie, contraste, antonymie, domination, etc.* »<sup>4</sup>

Mais l'analyse sémique, en dépit des relations sémantiques entre les unités lexicales qu'elle tente de décrire, ne rend nullement compte de la combinaison de ces mêmes unités en unités supérieures. Privilégiant l'aspect paradigmatique, elle omet l'aspect syntagmatique.

#### **1-2-4- De la sémantique à la pragmatique :**

Selon Moeschler et Reboul, la pragmatique serait « *l'étude de l'usage du langage* »<sup>5</sup> : c'est-à-dire la relation établie entre « ce qui est dit » et les conditions de production de « ce qui est dit ». Cette relation implique nécessairement une situation d'énonciation.

---

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> Cité in TOURATIER, Christian, *op. cit.*, p. 9.

Selon Kerbrat-Orecchioni, un certain nombre de tropes, tels que l'ironie et la litote, se situe « à la charnière du sémantique et du pragmatique »<sup>1</sup>, ce qui pourrait considérablement compliquer notre tâche. Mais signalons que la complexité des relations entre sémantique et pragmatique a donné lieu à « une pragmatique dite intégrée à la sémantique, et une pragmatique dite radicale, c'est-à-dire autonome »<sup>2</sup>.

Nous choisirons donc, dans notre étude sémantique, de traiter la pragmatique tel que le firent Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe dans *L'argumentation dans la langue* (1983, 20), comme « intégrée, et non pas surajoutée, à la description sémantique »<sup>3</sup>, ce qui inclurait alors l'énoncé et la situation d'énonciation.

### 1-3- Ce que sera la sémantique :

Selon Umberto Eco, dans un récent entretien accordé à l'hebdomadaire « Télérama », la sémantique serait l' « étude du sens et de la signification du langage »<sup>4</sup>. Il est vrai qu'à première vue, la sémantique semble conserver la définition et le champ d'investigation qui lui furent consacrés naguère – un champ d'investigation qui ne semble toujours pas suffisamment exploité.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Bréal concevait la sémantique comme « une intuition à peine exploitée »<sup>5</sup>. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'intuition, devenue une science à part entière, n'est toujours pas totalement exploitée. Peu de linguistes ont d'ailleurs recours aux théories sémantiques : Bloomfield fut l'un des rares linguistiques à consacrer tout un chapitre à la signification, et ce dans son ouvrage *Le Langage* ; Martinet, quant à lui, dans *Éléments de linguistique générale* (le classique de la linguistique qui présente l'ensemble des faits de la langue), ne consacre aucun chapitre à la sémantique<sup>6</sup> et au traitement du sens; mais cela ne veut absolument pas dire que le linguiste néglige le sens, car rien que pour décrire ses monèmes, il y a recours ; mais recourir au sens n'est pas théoriser le sens.

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, Collection Linguistique, 1980, p.204.

<sup>2</sup> NEVEU, Franck, *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Editions Nathan, 2000, p.89.

<sup>3</sup> Cité in TOURATIER, Christian, *op. cit.*, p.9.

<sup>4</sup> Cité in ROUDIÈRE, Guy, *op. cit.*, p.15.

<sup>5</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.4.

<sup>6</sup> Cette vision est propre à MOUNIN, Georges in *La sémantique*, *op. cit.*, p.12.

Soulignons que le sens est doté de diverses facettes, lesquelles dépendent d'un lexique, d'une grammaire, d'un contexte, d'une situation, d'une époque, de l'énonciateur, de l'énonciataire, etc.

*« La sémantique ne se présente pas aujourd'hui comme une discipline au statut théorique et méthodologique bien défini et unifié, mais comme un agrégat de propositions et de pratiques hétéroclites, que les traités récents de sémantique se bornent à répertorier en rubriques distinctes : sens lexical, grammatical, référentiel, pragmatique, systématique, contextuel ; sémantique structurale, fonctionnelle, générative, diachronique, synchronique, etc. »<sup>1</sup>.*

La sémantique, jusqu'à nos jours, ne semble toujours pas disposer d'une théorie ou d'une méthodologie spécifiques. Moultes propositions tournent autour de la discipline sans pour autant la cerner.

*« On est loin encore, à l'heure actuelle, de dominer les problèmes du sens. Aussi, à la question, pour l'instant prématurée, de savoir ce qu'est (ou sera) la sémantique, répondrons-nous par une autre question qui, elle, en attendant, peut recevoir une réponse : "Une sémantique pour faire quoi ?" »<sup>2</sup>*

Quel serait donc l'objectif principal de la sémantique ? En quoi pourrait-elle enrichir la réflexion linguistique ? Si l'on arrive à fournir des réponses précises et convaincantes, il deviendrait possible de garantir, et pourquoi pas de « pérenniser », l'existence de cette discipline.

Ajoutons à cela que *« la sémantique linguistique continuera d'exister tant qu'elle se souviendra de ce qui fait sa spécificité, c'est-à-dire du fait que le sens linguistique est toujours d'une certaine manière ancré dans un signifiant linguistique »<sup>3</sup>.*

Si la réflexion sémantique demeure centrée sur ce rapport signifiant/signifié, elle garantira sa propre existence ; si l'investissement et l'exploit de cette discipline sont axés sur un même centre, elle assurera sa subsistance. Mais restreindre une réflexion, ne serait-ce pas, d'une certaine façon, la condamner ?

## **2-Voyage au bout du sens :**

---

<sup>1</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.36.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.126.

<sup>3</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « Sémantique », *op. cit.*

## 2-1- Le ou les sens ?

Cette question apparaît comme subordonnée à une autre question et y répondre nécessiterait l'éclaircissement de cette autre question plus générale à savoir : « Qu'est-ce que le sens ? ».

A ces questionnements, nous répondrons que « *le "sens" d'une forme linguistique se définit par la totalité de ses emplois, par leur distribution et par les types de liaison qui en résultent* »<sup>1</sup>. Déterminer le sens d'une forme donnée impliquerait certes la décortication des différents morphèmes qui la composent mais aussi, et surtout, la précision de son emploi et de sa distribution. Ajoutons qu'une même forme peut être pourvue de distributions multiples et que définir son sens impliquerait, nécessairement, la prise en compte de la totalité de ses emplois. D'autant plus qu'« *en matière de sens, on n'a pour guide qu'une certaine vraisemblance, fondée sur le "bon sens", sur l'appréciation personnelle du linguiste, sur les parallèles qu'il peut citer* »<sup>2</sup>. Cette vraisemblance et ce bon sens pourraient donc être déterminants quant à la définition d'un sens donné.

Signalons que le sens, ou plus précisément son étude, est généralement éludé pour diverses raisons, souvent non fondées. « *Il n'y a pas si longtemps que l'école du linguiste américain Bloomfield, qui représentait à peu près toute la linguistique américaine et qui rayonnait largement en dehors, taxait de mentalisme l'étude du "meaning" »*<sup>3</sup>. De ce fait, l'étude du « meaning » était rejetée. Comment pourrait-on analyser un fait subjectif ? Telle fut l'appréhension de l'école de Bloomfield : le sens devait être confié aux psychologues ou aux psycho-physiologistes car il échappait aux compétences des linguistes qui, eux, devaient se charger de ce qui est précis, concret et objectif.

Il est vrai qu'aujourd'hui, cette appréhension est levée. Mais, si le sens est perçu autrement, quelques craintes subsistent encore. L'une des raisons principales du rejet de l'étude sémantique est « la complexité du sens ».

Car si le sens « *renvoie à la situation, au contexte, à la référence, au sujet, au système de la langue* »<sup>4</sup>, il faudrait nécessairement prendre en considération la

---

<sup>1</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale I*, Tunis, Cérès Editions, 1995, p.287.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.286.

<sup>3</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, Tunis, Cérès Editions, 1995, p.209.

<sup>4</sup> BAYLON, Christian, FABRE, Paul, *op. cit.*, p. 125.



situation et ses deux aspects, autrement dit l'aspect physique, qui comprend le temps et l'espace, et l'aspect psychologique, qui se rattache aux rapports entretenus entre le locuteur et l'interlocuteur<sup>1</sup>. Le contexte ou l'entourage linguistique s'avérerait aussi important quant à la détermination du sens car il permet aussi bien de déceler le sens d'un mot polysémique que de savoir, quand on est face à l'homonymie, de quel mot il s'agit.

Mais précisons qu'une analyse purement contextuelle, traitant des relations syntagmatiques entre les signifiés, « *apporte des renseignements superflus du point de vue sémantique* »<sup>2</sup>. Traiter du sens, c'est traiter aussi bien les aspects contextuels, les aspects situationnels que les aspects linguistiques caractérisant les unités étudiés (tels que les traits sémiques distinctifs).

Le sens est aussi complexe parce qu'il est multiple. Marouzeau, dans *Lexique* (1969, 206), mentionne différents sens :

« *Etant donné la pluralité des sens possibles, qui peut s'étendre fort loin, on est amené quelquefois à distinguer un sens usuel, le plus répondu, et un sens occasionnel, celui qui se présente dans tel cas particulier, chacun d'eux pouvant être simple ou complexe suivant qu'on le considère comme répondant à un concept élémentaire ou à un complexe de concepts. On croit pouvoir distinguer parfois un sens fondamental [Grundbedeutung, Fundamental meaning, Senso fondamentale] et des sens accessoires [Nebenbedeutung, Accessory meaning, Senso accessorio], ou bien l'on fait l'histoire du mot pour reconnaître un sens ancien, dit quelquefois sens primitif, d'où les autres, dits sens dérivés, seraient issus ; mais ces notions demandent à être rigoureusement contrôlées* »<sup>3</sup>.

Selon Marouzeau, il y a un sens fréquent, et un autre qui l'est moins ; un sens complexe, et un autre plus simple ; un sens qui existe depuis un certain temps déjà, et un autre plus récent. Cette pluralité des sens engendre une confusion, et pas des moindres.

Dans son *Précis de sémantique française* (1969,132), Ullmann évoque cette confusion qui peut être due à une imprécision contextuelle :

---

<sup>1</sup> Selon BAYLON, Christian, FABRE, Paul, *op. cit.*, p. 126.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>3</sup> Cité in TOURATIER, Christian, *op. cit.*, p.11.

« Beaucoup de mots n'ont pas de sens précis. Fixés par des contextes, ils se laissent manier et interpréter aisément ; mais ils nous glissent des doigts dès qu'on veut les serrer de plus près. On trouve alors que leurs contours sont fluides et que leur constitution même n'a rien de stable ni d'uniforme »<sup>1</sup>

Sens ne rime donc pas avec stabilité, puisqu'il n'est que rarement précis.

## 2-2- Sens ou signification ?

Les linguistes confondent souvent ces deux notions. Pour les uns, le sens est ce que les autres désignent par signification, et vice versa.

La distinction entre sens et signification date du XVIII<sup>e</sup> siècle ; à cette époque, la signification correspondait, selon Nicolas Beauzée, au sens primitif du mot (sens propre), tandis que le sens correspondait aux différentes acceptations pouvant dériver de la signification première (sens figuré).

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à nos jours, les distinctions se font de plus en plus entendre : Ullmann, dans *Précis de sémantique française* (1969, 23), invoquait même une « *synonymie fâcheuse entre sens et signification* »<sup>2</sup>. Le sens et la signification étaient donc réellement perçus comme synonymes par bon nombre de linguistes.

A ce propos, Marouzeau, dans *Lexique* (1969, 207), indique ceci :

« *Signification [Bedeutung, Significance, Significato]. Le mot est employé comme synonyme de sens, particulièrement lorsqu'on s'attache à analyser le processus qui conduit à la distinction du signifiant (forme) et du signifié (notion)* »<sup>3</sup>

Ainsi, lorsqu'on étudie une unité, on établit la distinction entre signifié et signifiant, mais on omet ce rapport entretenu entre le sens et la signification. Cependant, cette omission n'atteint nullement toutes les conceptions linguistiques. A ce sujet, citons Marie-Françoise Mortureux pour qui « *il est largement admis qu'entre le sens d'un mot dans un discours déterminé et sa signification en langue, il existe une relation complexe, dont les linguistes rendent compte en général à travers l'opposition entre virtuel et actuel : aux lexèmes, unités virtuelles appartenant au*

<sup>1</sup> TOURATIER, Christian, *op. cit.*, p.26.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.12.

<sup>3</sup> TOURATIER, Christian, *op. Cit.*, p.10.

*lexique de la langue, correspondraient les vocables qui en seraient l'actualisation en discours »<sup>1</sup>.*

Marie-Françoise Mortureux ne manque pas de souligner la complexité de l'opposition « signification/sens » qu'elle résout justement par une autre opposition : « virtuel/actuel ». Les lexèmes, unités de langue, relèveraient du virtuel et auraient par conséquent une signification. Les vocables, unités du discours, relèveraient de l'actuel et auraient par conséquent un sens. Les vocables seraient une actualisation des lexèmes en discours, et le sens serait une actualisation de la signification en discours. La signification relèverait donc de la langue, et le sens du discours.

Cette distinction entre le sens et la signification ne porte pas uniquement sur des unités lexicales, puisque la combinaison d'unités est aussi atteinte et qu'« *on parle généralement de la signification d'une phrase et du sens d'un énoncé* »<sup>2</sup>

Selon Prieto<sup>3</sup>, la signification s'obtient par l'ajustement des signifiés abstraits tandis que le sens se rapporte à un énoncé concret, ce qui sous-entend une prise en considération de la situation d'énonciation.

Oswald Ducrot, à son tour, ne manque pas de signaler, dans *Les mots du discours* (1980,8), qu'en sémantique, « *il s'agit d'attribuer à chaque phrase une signification telle qu'on puisse, à partir de cette signification, prévoir le sens qu'aura son énoncé dans telle ou telle situation d'emploi* »<sup>4</sup>

De même pour Jacques Moeschler et Anne Reboul, dans *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* (1994, 23), qui s'accordent à penser que « *si la phrase est associée à une signification, l'énoncé est associé non pas une signification, mais un sens* »<sup>5</sup>.

On distingue donc la signification d'une phrase et le sens d'un énoncé. Et qui dit énoncé dit situation d'énonciation, et, par conséquent, qui dit sens dit indications situationnelles.

---

<sup>1</sup> NORMAND, Claudine (dir.), *La quadrature du sens : Questions de linguistes*, Paris, PUF, Collection Nouvelle Encyclopédique Diderot, 1990, p.201.

<sup>2</sup> NEVEU, Franck, *op. Cit.*, p.104.

<sup>3</sup> In *Dictionnaire de la linguistique*, dir. MOUNIN, Paris, Georges, Editions PUF/Quadrige, 4<sup>ème</sup> édition, 2004, p.297.

<sup>4</sup> In TOURATIER, Christian, *op. cit.*, p.13.

<sup>5</sup> *Idem.*

Mais si nous nous accordons à dire, comme le font les linguistes cités plus haut, que la signification concerne les lexèmes, les phrases, et par conséquent la langue, tandis que le sens concerne les vocables, les énoncés, et par conséquent le discours impliquant des situations d'énonciation précises, d'autres linguistes ont des points de vue divergents. C'est notamment le cas de Guy Roudière, qui pense, comme d'autres, que « *si le sens concerne l'unité (le mot), la signification est le produit de l'ensemble (l'énoncé)* »<sup>1</sup>.

Cette conception, sur laquelle nous n'allons pas nous attarder, qui accorde le sens au mot et la signification à l'énoncé, s'écarte, de manière distincte, de celles que nous avons citées plus haut ; ce qui démontre à quel point les théories linguistiques peuvent être divergentes.

### **2-3- Le sens varie :**

Il est vrai que le sens varie en fonction de particularités contextuelles spécifiques, de situations particulières, mais à cette variation sémantique s'ajoutent d'autres variations. Christian Touratier évoque trois sortes de variations<sup>2</sup> :

1-*La variation dialectale et socio-culturelle* : la signification change en fonction du lieu géographique où s'effectue la communication ; elle peut aussi changer dans un même espace géographique suivant les milieux socio-professionnels.

2-*La variation pragmatique et énonciative* : la signification peut changer dans un même espace géographique et dans un même milieu social, elle peut changer en fonction des situations d'énonciation. Les locuteurs peuvent, tout au long de leur échange langagier, modifier la signification des lexèmes dont ils usent.

3-*La variation référentielle* : la signification change en fonction de la situation désignée.

Selon cette conception, le sens varierait donc en fonction du lieu géographique, du milieu socio-culturel, de la situation d'énonciation et de la situation référentielle.

Comme le sens fait partie intégrante de la langue et que toute variation langagière entraîne une variation sémantique, étudier les variations de sens impliquerait l'étude des variations langagières.

---

<sup>1</sup> ROUDIERE, Guy, *op. Cit.*, p.43.

<sup>2</sup> TOURATIER, Christian, *op. Cit.*, pp.68-71.

Selon William Labov, on ne peut étudier la langue sans prise en considération de l'environnement social<sup>1</sup>, quand on sait que le sens fait partie intégrante de la langue, on en déduit qu'il est impossible d'étudier le sens en dehors de tout contexte social. La prise en compte de cette réalité sociale s'avère donc primordiale. William Labov distingue d'ailleurs quatre types de variations<sup>2</sup> :

1- *La variation diachronique (historique)* : la langue varie à travers le temps.

2- *La variation diatopique* : la langue varie à travers l'espace.

3- *La variation diastratique* : d'une classe sociale à une autre, il existe des variations langagières.

4- *La variation diaphasique* : il existe des variations langagières d'une situation de communication à une autre,

Françoise Gadet, marchant sur les pas de Labov, évoque non seulement ces mêmes variations mais y rajoute une cinquième<sup>3</sup> :

5- *La variation diamésique* : des variations langagières sont décelables entre l'oral et l'écrit.

Le sens varie donc en fonction du temps (de l'époque), de l'appartenance sociale des interlocuteurs ou de leur origine géographique, de la situation d'énonciation et de l'aspect oral ou écrit.

Henri Boyer, quant à lui, repère cinq types de variations linguistiques<sup>4</sup> :

1- *L'origine géographique* : ces variations permettent d'associer un locuteur à une zone géographique précise ; l'appartenance au milieu urbain ou au milieu rural est souvent évoquée. Ces variations peuvent relever aussi bien du lexique, que de la grammaire ou de la phonétique/phonologie, et le sens ne peut donc qu'en être affecté.

2- *L'origine sociale, l'appartenance à un milieu socio-culturel* : autrement dit « *la variation sociolectale* »<sup>5</sup> due à tel ou tel milieu social. Parler un

<sup>1</sup>Voir HAZAEL-MASSIEUX, Marie-Christine, *Cours de sociolinguistique*, <http://sociolinguistiqueup.free.fr/variation.htm>.

<sup>2</sup> HAZAEL-MASSIEUX, Marie-Christine, *op. Cit.*

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> In BOYER, HENRI, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Editions Dunod, Collection Topos, 2001, pp. 25-33.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.27.

« français populaire » est l'exemple-type d'une appartenance socio-culturelle clairement définie.

- 3- *L'âge* : il s'agit d'une sorte de variation générationnelle ; on constate la coexistence de plusieurs synchronies, dues à la diversification des générations, à un même moment de l'évolution langagière ; le français que parlent les adolescents et les jeunes gens est la parfaite illustration de ce genre de variation.
- 4- *Les circonstances de l'acte de communication* : cette variation consiste à prendre en considération la situation de parole et les circonstances de l'acte de communication (situation écrite ou orale, lieu, moment, statut des interlocuteurs, etc.).
- 5- *Le sexe* : il est vrai que beaucoup de sociolinguistes, comme William Labov notamment, ont centré leur intérêt sur cette variable et, de façon plus précise, sur les particularismes linguistiques féminins.

En plus des variations diachroniques, diastratiques, diatopiques, diaphasiques et diamésiques, Henri Boyer évoque aussi l'âge et le sexe des interlocuteurs, éléments qui semblent d'ailleurs avoir déjà été traités par William Labov.

#### **2-4- La forme signifie :**

Cette relation forme-sens est souvent au centre de la problématique sémantique car « *l'enjeu principal de toute sémantique linguistique est bien d'arriver à saisir les relations entre 'forme' et 'sens' dans les langues* »<sup>1</sup>.

Même si le sens et la forme sont indissociablement liés, certains linguistes n'hésitent pas à attribuer la primauté à l'un, et la dépendance à l'autre.

Selon Irène Tamba-Mecz, « *il semble que la caractéristique la plus saillante du mot ne soit pas son sens mais sa forme* »<sup>1</sup>. Ainsi, la prééminence serait accordée à la forme, étant donné le fait que c'est cette dernière qui permet le décellement du sens : tout changement de forme entraîne un changement de sens ; c'est donc la forme qui désigne, qui dit, qui signifie.

---

<sup>1</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.53.

Mais précisons aussi que « communiquer » c'est user de formes pour « dire » du sens : la forme ne serait donc qu'une possibilité pour atteindre le résultat escompté. « *Dans le langage, nous dit André Martinet, les formes et les structures ne sont qu'un moyen, tandis que la transmission des significations est une fin* »<sup>2</sup>. Vu sous cet angle, la primauté devrait donc être accordée au sens.

Forme et sens sont aussi importants l'un que l'autre, l'existence de l'un dépend même de l'existence de l'autre car « *les manifestations du sens semblent aussi libres, fuyantes, imprévisibles, que sont concrets, définis, descriptibles, les aspects de la forme* »<sup>3</sup> : sans cet aspect formel concret, on ne peut cerner l'aspect sémantique abstrait, et, sans l'aspect sémantique libre, l'aspect formel descriptible ne peut exister.

Le sens et la forme sont étroitement liés. L'analyse de la forme (ou du signifiant) permet l'interprétation du sens (ou du signifié). « *Interrogeons donc les formes pour accéder au sens* »<sup>4</sup>. Analysons les signifiants, décortiquons-les afin de déceler leurs signifiés.

Cela dit, selon la conception saussurienne, le signe linguistique serait arbitraire : autrement dit, le lien unissant le signifiant (la forme) et le signifié (le sens) serait dépourvu de motivation. Saussure, dans son *Cours de linguistique générale*, en démontrant que le sens ne se déduit pas nécessairement de la forme, précise tout de même que certains mots sont « relativement motivés ». *Vingt* serait immotivé mais *dix-neuf* le serait moins ou serait, pour être plus exact, relativement motivé. Saussure établit donc une sorte d'opposition entre mots *in extenso* immotivés et « mots relativement motivés ». Il démontre également que l'analyse de ces termes relativement motivés s'appuie sur une double structuration, impliquant aussi bien le rapport syntagmatique que le rapport associatif.

Malgré toutes ces divergences de points de vue linguistiques, toute forme signifie, cela est incontestable.

## 2-5- Et la phrase ? Et l'énoncé ?

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.64.

<sup>2</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « *Sémantique* », *op. cit.*

<sup>3</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, *op. cit.*, p.209.

<sup>4</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.46.

Si la forme signifie, la phrase, elle aussi, signifie, surtout que « *l'expression sémantique par excellence est la phrase* »<sup>1</sup>.

« *Le sens de la phrase est en effet l'idée qu'elle exprime ; ce sens est réalisé formellement dans la langue, par le choix, l'agencement des mots, par leur organisation syntaxique, par l'action qu'ils exercent les uns sur les autres* »<sup>2</sup>.

Les valeurs sémantiques des phrases et des expressions de la langue peuvent être obtenues à partir d'un « *calcul* »<sup>3</sup> de l'ensemble des mots qui composent la phrase. Cependant, ce n'est pas toujours le cas : le processus est autre concernant les locutions figée par exemple. L'agencement des mots, ainsi que leur organisation syntaxique, doivent donc nécessairement être pris en considération.

Selon Catherine Kerbrat-Orrechioni, « *la structure profonde d'une phrase, ce n'est plus, dans cette perspective, une structure syntaxique ensuite interprétée sémantiquement* »<sup>4</sup> ; à cela, il faut nécessairement inclure des aspects sémantiques tels que la présupposition et les modalités.

Mais si on implique, dans l'interprétation sémantique, les modalités ou les présuppositions, cela veut dire que « *le sens de la phrase implique une référence à la situation de discours, et l'attitude du locuteur* »<sup>5</sup>. Et lorsque l'on implique une situation d'énonciation, c'est que nous ne sommes plus face à des phrases, mais à des énoncés.

« *Lorsqu'un énoncé est produit, c'est-à-dire lorsqu'une suite de mots est émise par une personne donnée, à un moment précis et dans des circonstances déterminées, ce qui est justement une énonciation, cette énonciation fait sens, elle consiste en un acte sémantique* »<sup>6</sup>.

L'acte sémantique naît donc lorsqu'une phrase est émise par un locuteur donné, impliquant un moment défini et des circonstances précises.

## **2-6- Le sens ou le médiateur entre l'homme et l'homme :**

<sup>1</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, op. cit., p.217.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.218.

<sup>3</sup> Le terme est emprunté à GALMICHE, Michel in *Sémantique linguistique et logique, Un exemple : la théorie de R. Montague*, Paris, Presse Universitaire de France, 1991, p.36.

<sup>4</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « *Sémantique* », op. cit.

<sup>5</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, op. cit., p.218.

<sup>6</sup> BAYLON, Christian, FABRE, Paul, op. cit., p.49.



Le sens s'interposerait-il entre l'homme et l'homme ? L'homme agirait-il sur le processus sémantique ? Même si la réponse peut sembler évidente, la conception linguistique, quant à ces deux faits, est tout autre.

Bréal énonce que « *l'homme n'est pour rien dans le développement du langage et que les mots "forme" et "sens" mènent une existence qui leur est propre* »<sup>1</sup>. La langue se développerait-elle sans aucune contribution humaine ? Les formes et les sens se modifieraient-ils de leur propre fait ? Énoncés de la sorte, ces questionnements peuvent paraître grotesques car l'homme est à l'origine du développement langagier, cela est un fait.

Un fait que Bourdieu, d'ailleurs, ne manque pas de signaler:

*« La notion de sémantique nous introduit au domaine de la langue en emploi et en action ; nous voyons cette fois dans la langue sa fonction de médiatrice entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, entre l'esprit et les choses, transmettant l'information, communiquant l'expérience, imposant l'adhésion, suscitant la réponse, implorant, contraignant ; bref, organisant toute la vie des hommes »*<sup>2</sup>.

Le sens, selon les propos de Bourdieu, résulterait « *d'une activité du locuteur qui met en action la langue* »<sup>3</sup>. C'est le locuteur qui dit, qui communique, qui fait « sens », et c'est le sens qui s'interpose entre l'homme et ce qui l'entoure. C'est le sens qui permet l'échange, la production et la réception -ou, plus exactement, l'interprétation- des interactions ; nous sommes donc face à un éternel médiateur entre l'homme et l'homme.

## **2-7- La production de sens ou le mécanisme sémantique :**

Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, le mécanisme de production de sens est « *relativement simple* »<sup>4</sup>, puisqu'on lui reconnaît « *un double support* »<sup>5</sup> :

<sup>1</sup> BREAL, Nicolas, *Essai de sémantique*, Paris, Hachette, 4<sup>ème</sup> édition, 1908, p.8 cité par TAMBA-MECZ, Irène, *op. Cit.*, p.4.

<sup>2</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, *op. cit.*, p.217.

<sup>3</sup> BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, *op. cit.*, p.218.

<sup>4</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, *op. cit.*, p.6.

<sup>5</sup> *Idem.*

- (1) le signifiant lexical qui véhicule, dans un contexte donné, un signifié particulier – sauf lorsqu’il s’agit de cas « pathologiques » : ambiguïté, trope, jeu de mot.
- (2) des constructions syntaxiques reflétant des relations sémantiques.

Nous pouvons donc affirmer que « *toute unité lexicale est, en un sens, subjective, puisque les “mots” de la langue ne sont jamais que des symboles substitutifs et interprétatifs des “choses”* »<sup>1</sup>.

Et si les unités significatives sont pourvues de subjectivité, mettre en évidence cet aspect devrait faire partie intégrante de l’analyse sémantique.

Dans l’une de ses analyses de mots fréquents dans les interactions langagières, Kerbrat-Orecchioni, en usant d’exemples authentiques, put détecter la polysémie dont est pourvue l’adjectif « petit ». Elle démontra que le mot, en plus de sa valeur « dimensionnelle », possédait une valeur « rituelle », telle que la minimisation symbolique ou l’amadouement affectif<sup>2</sup>.

Le sens linguistique, selon la conception orecchionienne, résulterait donc du sens lexical auquel se greffe un sens structurel.

*« Le travail de l’analyste consiste à décrire “ce qui se passe” au cours du déroulement de l’échange, mais décrire c’est toujours interpréter, puisqu’il s’agit toujours d’associer, à des marqueurs ou indices de nature diverse, des significations de type également varié (référentielle, actionnelle, relationnelle,...). En outre, ces significations peuvent être plus ou moins explicites ou implicites »*<sup>3</sup>.

Effectuer une analyse sémantique, c’est décrire, interpréter, en mettant en exergue les significations sous-jacentes, implicites.

### **Synthèse :**

La sémantique est une discipline difficile à cerner, car le sens, tel un caméléon, varie sans cesse ; c’est ce que nous ont démontré les théories linguistiques abordées dans ce chapitre.

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L’énonciation de la subjectivité dans le langage*, op. cit., p.70.

<sup>2</sup> Pour plus de détails voir KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « *L’adjectif petit comme procédé d’atténuation en français* », Travaux et Documents 24, Université Paris 8-Saint-Denis, 153-175, 2004.

<sup>3</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La (re-)construction du sens dans le discours en interaction*, conférence donnée à l’Université Lumière Lyon 2 & Institut Universitaire de France, le 20 octobre 2006.

Il va sans dire que notre apport théorique est limité, car il ne reflète pas tous les travaux sémantiques qui furent réalisés et auxquels nous n'avons pu accéder, mais il permet néanmoins de cerner d'une façon satisfaisante les points élémentaires auxquels se rapporte cette science des significations.

Le mécanisme de production de sens de Catherine Kerbrat-Orecchioni nous paraît élémentaire quant à l'analyse que nous nous proposons de faire. Aborder les signifiants lexicaux (entre trope et jeu de mot) et les constructions syntaxiques nous paraît primordial dans l'analyse de la production sémantique, tout comme le sont les références à la situation du discours et à l'attitude du locuteur ; il en va de même en ce qui concerne la prise en considération des présuppositions, de l'implicite et de l'apport subjectif. Notre analyse tiendra donc compte de ces multiples particularités.

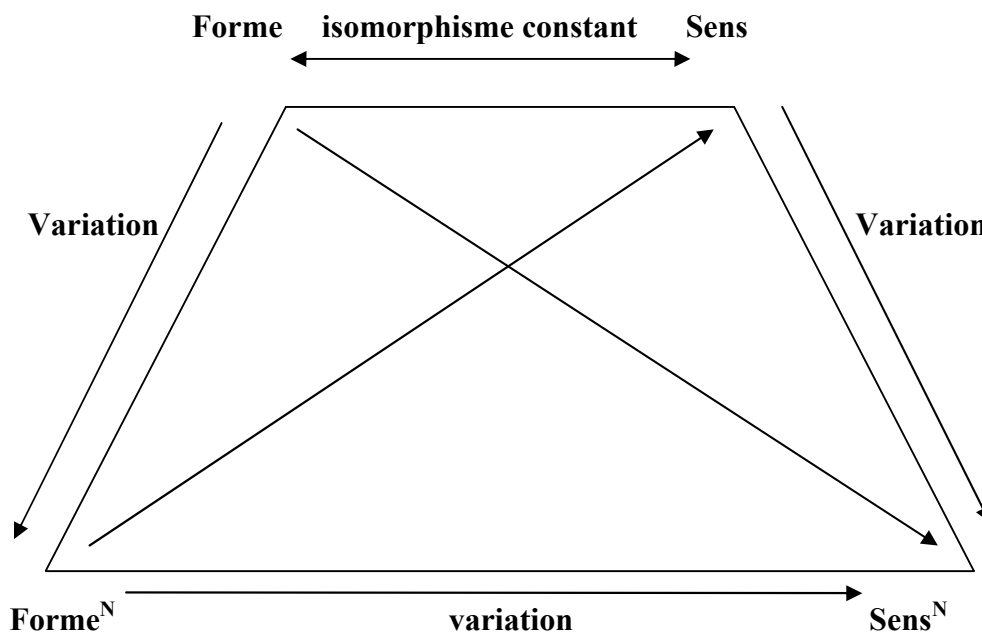
Notre appui principal sera donc la conception orecchionienne, à laquelle nous tâcherons de rattacher les variations sémantiques développées par William Labov et Henri Boyer.

La sémantique, ou l'étude des significations linguistiques, manque de méthodes scientifiques et de méthodologies spécifiques, certes, mais la majorité des théoriciens qui l'ont abordée s'accordent sur certains points :

- le sens dépend du lexique, de la grammaire, du contexte, de la situation, de l'énonciateur, de l'énonciataire...
- le sens évolue et, au cours de son évolution, emprunte à de nombreux procédés tels que la métaphore, la métonymie, l'hyperbole...
- l'analyse sémantique demeure un éternel va-et-vient entre signification et sens, entre langue et discours.

Ces points de convergences et ces constances théoriques permettent l'établissement d'un schéma qui, malgré son apparence rudimentaire, pourrait résumer la théorie sémantique :

**Figure 1. Le mécanisme de l'évolution formelle et sémantique.**



**Variations** → **diachronie/ diatopie/**  
**diastratie/ diaphasie/**  
**diamésie/ sexe/ âge<sup>1</sup>**

Ce trapèze pourrait être le compendium des théories sémantiques traitées dans ce chapitre. Le sens et la forme seraient étroitement liés ; la « Forme », au cours de son évolution, et suite à des variations diachronique, diastratique, diatopique, diaphasique, diamésique, dues à l'âge ou au sexe, peut subir des changements d'ordre formel et donner naissance à une nouvelle forme, « Forme<sup>N</sup> », qui peut d'ailleurs soit garder le sens premier soit revêtir un sens nouveau, « Sens<sup>N</sup> ». Le sens, à son tour, évolue : il peut se métamorphoser et devenir autre (de Sens à Sens<sup>N</sup>).

C'est sur ces changements sémantiques et formels que la présente étude s'appuiera. La notion de forme n'impliquera pas seulement les unités lexicales, puisque les combinaisons formelles d'ordre supérieur seront concernées, tout comme

---

<sup>1</sup> Une forme peut être atteinte par une seule variation ou par une multiplication de variations.

le seront les unités minimales, c'est-à-dire les morphèmes grammaticaux, eux aussi considérés comme étant « *des formes signifiantes* »<sup>1</sup>.

C'est le corpus choisi, soit *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche, qui nous a permis de circonscrire notre champ d'étude et de cibler avec précision les éléments à analyser : les formes motivées, tout comme celles qui ne le sont pas, seront traitées<sup>2</sup> ; un va-et-vient entre langue et discours sera mis en relief, mais seules les variations diachroniques et diastratiques et, dans certains cas, les variations diaphasiques et diamésiques seront mises en exergue.

---

<sup>1</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *op. cit.*, p.66.

<sup>2</sup> Les formes immotivées, généralement inanalysables, seront traitées seulement dans la mesure où leur sens s'écarte de celui qui leur est habituellement attribué.

## **DEUXIEME CHAPITRE:**

### **Le français : l'histoire d'une évolution**

## Introduction :

*L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche nous met face à deux variantes d'une même langue : le français du siècle des lumières, et le français contemporain. Si trois siècles séparent ces deux parlers, ne sommes-nous pas, pour autant, face à une seule et même langue ? Le français d'aujourd'hui se serait-il métamorphosé ? Serait-il devenu radicalement différent du français d'il y a trois siècles ?

Henriette Walter, dans *Le français dans tous les sens*, précise que « d'un côté, il y a l'école, les institutions, l'Académie française, la langue écrite, qui agissent comme des facteurs de stabilité, de régularisation et d'unification ; de l'autre, a pu se développer toute une dynamique issue des besoins changeants de la société contemporaine, qui fait au contraire du français une langue qui se diversifie et se renouvelle et qui n'hésite plus à transgresser les règles »<sup>1</sup>.

Aurions-nous pour autant des raisons de s'alarmer quant aux transgressions des règles ? « Certains craignent peut-être qu'à force d'innovation », l'improbable surgisse et qu'un jour « on ne se comprenne plus »<sup>1</sup>.

Ce jour, arrivera-t-il ?

Ainsi dans ce chapitre, nous centrerons notre réflexion sur la variation diachronique et l'histoire tumultueuse du français ; une langue qui évolue sans répit depuis des siècles. Nous nous attarderons quelque peu sur ce français du XVIII<sup>e</sup> siècle et ce style marivaudien que les jeunes banlieusards semblent découvrir dans *L'Esquive*. Le français du XXI<sup>e</sup> siècle, ou plus exactement le français contemporain des cités, sera étudié, sa médiatisation intensifiée sera exemplifiée. Ce français dont usent les jeunes banlieusards dans *L'Esquive* est aujourd'hui, en France, au centre de nombreuses polémiques linguistiques. De ce fait, notre recherche s'est vue orientée vers les différends et les controverses concernant l'évolution de la langue française. Pour ce, nous n'avons pas hésité à recueillir aussi bien les avis des linguistes que ceux de la vox populi française. Et constatant que la polémique linguistique tendait à se propager par-delà les frontières du territoire français, nous nous sommes également intéressés aux avis qui pouvaient émaner de l'étranger, et plus particulièrement d'Algérie.

---

<sup>1</sup> WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, p. 327.

## 1- L'histoire d'une langue :

« *L'histoire que je vais raconter est pleine de bruits et de fureurs* »<sup>2</sup>.

En 51 avant J.-C., les soldats de César s'introduisirent dans la Gaule, et y implantèrent le latin, un latin particulier, « *non pas celui de Cicéron ou de Virgile, mais celui parlé quotidiennement dans les faubourgs de Rome* »<sup>3</sup>, celui que parlaient les soldats et les fonctionnaires romains, et que les Gaulois finirent par adopter, par accentuer et par enrichir de divers mots celtes.

Au V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les langues gauloises s'étaient dissipées, supplantées par le « Roman », une langue entremêlant latin et gaulois, qui fut, suite aux invasions germaniques, amplement influencée par le francique et son accent nordique. Ce sont justement les « **Francs**<sup>4</sup> qui donneront finalement leur nom à la langue française »<sup>5</sup> ainsi qu'au pays : la France.

Le roman et ses variantes furent sans cesse en contact avec le latin de l'Eglise catholique ; cette dernière privilégiait même les parlers populaires, au détriment du latin classique.

Au Moyen-âge, la France était linguistiquement morcelée : la langue d'oc dans la moitié sud, la langue d'oïl dans la partie nord, et les dialectes « franco-provençaux » au sud-est. Les parlers d'oc, tout comme les parlers « franco-provençaux », finirent par être considérés comme étant de simples patois, et c'est le dialecte du Bassin parisien (ou plus exactement la langue d'oïl), qui finit par s'imposer et par devenir « l'ancien français ». Ainsi, un français, dont les phrases étaient simples et brèves, dont l'ordre des mots était pourvu d'une liberté imposante, « *commençait à se façonner les traits et à acquérir l'importance politique qui allaient en faire une langue de plus en plus indépendante du latin* »<sup>1</sup>.

Au IX<sup>e</sup> siècle, la France connut un bilinguisme particulier : le latin pour les élites, et les langues vulgaires pour le peuple ; un latin écrit, et des langues populaires

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 339.

<sup>2</sup> HAGEGE, Claude, *Le Français, histoire d'un combat*, Paris, Editions Michel Hagege, le livre de poche, 1996, p.9.

<sup>3</sup> OSTIGUY, Luc, *L'histoire du français en France et au Québec*, <http://www.ssjbmauricie.qc.ca/langue/coeur/origine.php>.

<sup>4</sup> Le caractère gras du mot, soulignant justement son importance, ne relève nullement d'une initiation personnelle mais figure tel qu'il est cité dans la source qui nous a été fournie.

<sup>5</sup> WALTER, Henriette, *Brève histoire du français*, <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/animations/plume-5.htm>.



orales. Mais ces dernières, avec le temps, finirent par passer à l'écrit. Du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, de grands textes littéraires, comme « La chanson de Roland », furent écrits en ancien français.

Suite aux invasions des « *pirates et nomades des mers* »<sup>2</sup>, les Vikings, en Normandie au X<sup>e</sup> siècle, et suite à la constitution de l'empire arabe (du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle), la langue française connut un enrichissement considérable lié à l'emprunt de mots dont elle ne disposait pas encore.

A la fin du Moyen-âge, le français, étant la langue du plus riche et du plus peuplé pays d'Europe, atteignit son apogée. Les universités de France étaient extrêmement renommées, et tout particulièrement celle de Paris pour sa chaire de théologie.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, la France connut une instabilité politique, causée par la guerre de cent ans, qui provoqua un relâchement linguistique ; le système de l'ancien français se simplifia, l'ordre des mots dans les phrases se stabilisa, les conjonctions tout comme les prépositions se développèrent et les phrases devinrent plus complexes. Les latinismes, quant à eux, envahirent la langue française. Ainsi, ce siècle marqua « *ce qu'on appelle le moyen français, c'est-à-dire l'étape intermédiaire entre le français médiéval, désormais révolu, et les traits qui vont fixer la physionomie moderne de la langue* »<sup>3</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'ordonnance de Villers-Cotterêts, sous François Ier, éleva le français au rang de « langue de l'Etat », « *langue de l'administration royale, des écrivains et des poètes* »<sup>4</sup>.

« *Grâce à l'élan d'enthousiasme provoqué par les poèmes de la Pléiade* »<sup>5</sup>, le français se distingua, devenant langue de littérature puis de science. A cette époque, des milliers de mots italiens intégrèrent le français, une intégration amplifiée qui poussa certains écrivains à s'élever contre cette italianisation. Les suffixes diminutifs et les mots composés abondent, la liberté du système phonétique et syntaxique est à son comble, mais la langue finit par s'unifier et par se normaliser au XVII<sup>e</sup> siècle avec Pascal, Corneille, Racine, Descartes,... L'Académie française, fondée en 1635

---

<sup>1</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.25.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.26.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.39.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.55.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.58.

par le Cardinal de Richelieu, eut une grande part de responsabilité quant à la stabilité du français. En 1664, la première édition du dictionnaire de l'Académie française vit le jour : l'une de ses tâches primordiales fut de fixer le sens des mots. A cette époque, Malherbe, le poète de la cour, pourchassa les mots anciens, nouveaux, familiers ou provinciaux. Ce fut une sorte d'épuration de la langue.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la langue française s'affirma de plus en plus ; à l'exception des divers mots empruntés, elle demeura fort « classique ». De nombreux mots nouveaux enrichirent le vocabulaire, de même pour les termes savants puisés dans le grec et le latin, ou empruntés à l'italien, à l'espagnol, à l'allemand ou à l'anglais.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, après la révolution française, les nouvelles idées firent naître de nouveaux signifiants : les écrivains romantiques eurent une grande responsabilité quant à l'apparition des néologismes et des mots issus des pays orientaux. Les patois locaux furent poursuivis avec acharnement. Les guerres napoléoniennes et les contacts avec les armées étrangères favorisèrent l'emprunt à l'anglais. A cette époque, l'orthographe prit de l'ampleur : la « bonne orthographe » devint même une marque de distinction sociale.

Depuis le XX<sup>e</sup> siècle, le français s'enrichit d'une multitude de termes techniques, conformément au développement technologique et à son expansion. Ces termes furent le plus souvent empruntés, principalement à la langue anglaise ; « *comme le grec devant le latin au début du premier millénaire, le français recule devant l'anglais depuis le vingtième siècle* »<sup>1</sup>. Une langue cède la place à une autre. L'Histoire se réécrit.

De nos jours, le développement des médias nous met, de plus en plus, face à différentes variantes du français : le verlan en est l'exemple type. Les médias semblent devenir aujourd'hui les nouveaux maîtres de la langue ; l'emprise des académiciens ne semble plus avoir le même impact que jadis.

Pour conclure ce bref aperçu historique, visant à mettre à nu l'évolution du français, nous dirons que « *la langue française d'aujourd'hui apparaît donc comme le résultat d'un amalgame heureux entre la langue qui a été diffusée à partir de l'Ile-de-France et toutes celles qui s'étaient développées dans les autres provinces. Cette*

---

<sup>1</sup> OSTIGUY, Luc, *op. cit.*

*diversité d'origine, plus tard uniformisée de façon plus ou moins autoritaire, explique pourquoi chaque mot de la langue française a une histoire »<sup>1</sup>.*

La langue française ne serait donc que le fruit d'une fusion entre des langues provinciales, une fusion standardisée par un pouvoir étatique.

*« La langue française, au cours d'une longue histoire, a façonné son visage moderne, en même temps qu'elle a assuré son rayonnement jusque dans des territoires fort éloignés de son berceau d'origine »<sup>2</sup>.*

Au jour d'aujourd'hui, le Français rayonne bien au-delà de la France.

## **2- Lumière sur le français au siècle des lumières :**

*« Le XVIII<sup>e</sup> siècle est au français ce que Versailles est à l'histoire de la monarchie française »<sup>3</sup>.*

Si Versailles fut l'emblème majestueux de la gloire, la langue française, au siècle des Lumières, en atteignant son apogée, devint l'expression même de la gloire.

### **2-1- La langue de l'Etat :**

Au lendemain de la mort de Louis XIV, en 1715, et jusqu'à l'avènement de la révolution française en 1789, seuls ceux qui entouraient le roi et sa cour parlaient français. Le peuple ne parlait point la « langue du roy » mais usait soit d'un patois soit d'un français populaire non unifié, un français parsemé de provincialismes et d'expressions argotiques. Mais, suite au développement du réseau routier, la francisation fut privilégiée et les parlers locaux finirent par se rapprocher du français.

Le français, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était la langue du roi et de l'élite française ; les cours d'Europe, comme la cour de France, s'exprimaient en français. L'aristocrate du XVIII<sup>e</sup> siècle, se devait de parler français car « *la langue française est de toutes les*

---

<sup>1</sup> WALTER, Henriette, *Brève histoire du français*, op. cit.

<sup>2</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.167.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.90.

*langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté, de délicatesse tous les objets de la conversation des honnêtes gens »<sup>1</sup>.*

Le français est donc la langue des honnêtes gens.

Précisons qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous assistons au début du capitalisme et de l'industrialisation, ainsi qu'au développement du commerce, de la presse, des sciences, ... Et la langue suivit inéluctablement ce mouvement.

## **2-2- L'état de la langue :**

Si l'on avait à comparer les changements internes survenus entre le français du XVII<sup>e</sup> siècle et celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y aurait peu de choses à dire, en vérité. Tout au plus pourrions-nous évoquer quelques modifications phonétiques, grammaticales (tel que l'allongement de la phrase) et orthographiques (la graphie « es- » ne laisse place à l'accent aigu qu'en 1740). C'est aussi à cette époque que nous assistons au développement des dictionnaires monolingues tels que celui de Richelet (1680), de Furetière (1690), de l'Académie française (1694), de Trévoux (1704) ...

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le style ainsi que les constructions des phrases suivaient les pas d'un idéal classique ; le vocabulaire, quant à lui, se modifie fortement et un bon nombre de termes finit par prendre un sens nouveau, suite aux évolutions de la pensée et des mentalités. A ce propos, Claude Hagege souligne que « monstruosité », « désastreusement » et « énormément » étaient devenus de plus en plus courants et que le mot « révoltant » (un mot qui a tendance à choquer l'esprit classique) était de plus en plus usité ; ces mots, comme tout ce qui a trait à la langue, ne sont que le miroir de la pensée du moment. C'est d'ailleurs à cette époque, suivant en cela les agitations du peuple, que le mot « agitateur » vit le jour, et que le mot « amener », qui n'était alors qu'un terme de chasse, acquit le sens de « rassembler les révoltés »<sup>2</sup>.

*« Les mots nouveaux expriment et reflètent des sentiments nouveaux »<sup>3</sup>, tout comme ils traduisent des inspirations. Ainsi, le français, vers la fin du siècle et « après avoir été l'expression du génie classique au XVII<sup>e</sup> siècle et durant presque*

---

<sup>1</sup>VOLTAIRE in *Le français au siècle des Lumières (1715-1789)*, [http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/HIST\\_FR\\_s7\\_Lumieres.htm](http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/HIST_FR_s7_Lumieres.htm)

<sup>2</sup> Voir HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.76.

<sup>3</sup> Voir HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.78.

tout le XVIII<sup>e</sup>, devient l'expression de l'âme universelle du pays »<sup>1</sup>, reflétant pensées et progressions.

### 2-2-1- Langue et Lumières :

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a vu éclore les pensées scientifiques et philosophiques : les « Lumières », sujettes à « *la passion des idées* »<sup>2</sup>, se sont non seulement épanouies mais concrétisées à travers ce qui fut la grande œuvre du siècle : l'Encyclopédie.

L'esprit encyclopédique du siècle des lumières donna naissance à un flot de mots nouveaux : mots savants grecs ou latins, mots italiens, espagnols, allemands et anglais, en particulier. Ce fut une ère dépourvue de censure linguistique, les emprunts n'étant guère considérés comme menaçants pour l'identité de la langue française. Le seul soulèvement fut contre les provincialismes et les mots populaires : ces derniers, de par leur provenance plébéienne, étaient considérés comme une atteinte, une altération, une corruption de la noblesse dont était dépositaire la langue française.

Il importe de préciser que ce flot de mots nouveaux désignait « *des réalités matérielles que l'idéal classique aurait jugées trop concrètes et basses* »<sup>3</sup>, des réalités issues du développement des sciences, des pensées, des arts...

Ainsi assistons-nous à l'apparition d'anglicismes divers : « club » et « non-résistance » furent empruntés à l'anglais en 1710 ; « pickpocket » et « rosbif » en 1730 ; « paquebot » vient de « packet-boat » (navire transportant des colis) et « redingote » de « riding-coat » (vêtement pour chevaucher)<sup>4</sup>. Ces mots, en plus d'un changement sémantique, ont subi un changement phonétique afin de s'adapter au français : « toast » emprunté en 1745, écrit tout d'abord « toste », s'est vite transformé en « toast », en 1750 ; d'autres mots, comme « pickpocket », n'ont pas subi ce genre de transformation. Soulignons que les mots anglais issus du latin (comme « insanité ») ou même du français (comme « respectabilité ») sont mieux acceptés, étant donné leur aspect « français ».<sup>5</sup>

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.79.

<sup>2</sup> LAGARDE, André, MICHARD, Laurent, *XVIII<sup>e</sup> siècle : Les grands auteurs français du programme*, France, Editions Bordas, collection Textes et Littérature, 1966, p.9.

<sup>3</sup> HAGEGE, Claude, *op. Cit.*, p.75.

<sup>4</sup> Ces exemples relèvent de HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.106.

<sup>5</sup> Voir HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.107.

Mais en 1784, et avec l'apparition du *Journal de la langue française* du grammairien F.-U. Domergue, l'abus des anglicismes est alors contesté<sup>1</sup>. Mais cet "abus" n'était encore qu'à ses débuts.

### **2-2-2- Langue et littérature :**

« *Des sciences à la littérature c'est un échange ininterrompu, et souvent fécond* »<sup>2</sup>. Il est vrai que la science et la littérature influent l'une sur l'autre, mais il est aussi évident que les deux disciplines usent d'un même outil : la langue. Et comme la langue s'adapte au développement scientifique, la littérature, usant de cette langue, s'y adapte également.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, une réglementation stricte du lexique est mise en œuvre, un bon usage du vocabulaire français est imposé, les auteurs de l'époque s'y sont même conformés, d'autant plus qu'il leur a fallu éviter, selon les propos de Jean-Paul Sermain et Chantal Wionet dans *Journaux de Marivaux*, « *l'utilisation de termes trop marqués* »<sup>3</sup> sur le plan diachronique (tels que les archaïsmes ou les néologismes), diatopique (tels que les régionalismes ou les emprunts) ou diastratique (tels que les mots familiers, populaires ou les expressions proverbiales). L'appropriation de types de textes spécifiques (tel que le burlesque), ainsi que l'adaptation de vocabulaires renvoyant à des professions ou à des savoirs particuliers, étaient aussi à bannir. Cependant, des écrivains se permirent quelques infractions se rapportant au vocabulaire français.

Marivaux fut l'un de ces écrivains. Et si « *la langue appartient à celui qui l'écrit* »<sup>4</sup>, celui qui l'écrit possède une « licence », en ce sens qu'il a le droit de pétrir la langue et de la malaxer à sa guise.

#### **• Le jeu de Marivaux :**

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux fut l'un des dramaturges français qui tentèrent de s'affranchir du style classique, en s'écartant non seulement du siècle

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.107.

<sup>2</sup> LAGARDE, André, MICHARD, Laurent, *op. Cit.*, p.10.

<sup>3</sup> SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *Journaux de Marivaux*, Atlande, coll. Clefs concours-lettres XVIII<sup>e</sup>, Neuilly, 2001, p.156.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.191.

précédent, du comique moliéresque et de la tragédie racinienne, mais aussi en explorant un nouveau langage théâtral.

« Marivaux utilise un spectre large de la langue, aussi bien des archaïsmes que des néologismes sur le plan du lexique, aussi bien un phrasé ample qu'un style plus ramassé »<sup>1</sup>.

Marivaux, de par son incessant aller-retour entre mots anciens et mots nouveaux, sa largeur des idées et sa retenue du style, était un jongleur de la langue et des registres.

Qu'un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle use de néologismes ou d'archaïsmes à volonté peut nous sembler impressionnant, aussi le contemplons-nous d'un œil admiratif ; mais il faut savoir que ce n'était guère le cas à son époque : des critiques se firent entendre pour blâmer l'emploi très personnel qu'il faisait de la langue. On lui reprocha d'user de mots nouveaux, suite à des dérivations inattendues, (« disciplinable », « gratieuser »<sup>2</sup>), d'expressions néologiques et de nouvelles associations (« tomber amoureux »<sup>3</sup> et « faire sortir un esprit de sa coquille »<sup>4</sup>), mais aussi d'user de termes ou d'expressions « *qui ne conviennent pas à la langue noble* »<sup>5</sup>, tels que les archaïsmes et les formes proverbiales (« d'où vient » est un archaïsme qui veut dire « pourquoi », « la dure » est utilisé proverbialement dans « coucher sur la dure » et qui voudrait dire « coucher sur la terre, sans matelas »)<sup>6</sup>.

Mais si toutes les pièces de l'auteur sont pénétrées du « *même langage fleuri et rempli de néologisme* »<sup>7</sup>, selon les propos de Lessing dans *Dramaturgie de Hambourg, vingt et unième soirée* (20 mai 1767), mais est-ce là que demeure le mystère de la nette brillance de l'écriture prosaïque de Marivaux ?

<sup>1</sup> SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *op. cit.*, p.205.

<sup>2</sup> Ces exemples sont tirés de SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *op. Cit.*, p.156.

<sup>3</sup> Cet exemple est donné par COLLOGNAT-BARES, Annie, « *au fil du texte* » in MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Editions Brodard-Taupin, collection Pocket classiques, 2000, p.XLI.

<sup>4</sup> Cet exemple est tiré de SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *op. cit.*, p.156.

<sup>5</sup> Ce furent les propos de SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *op. cit.*, p.158.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.159.

<sup>7</sup> Cité par LIGOT, Marie-Thérèse, « *Dossier historique et littéraire* » in MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Editions Brodard Et Taupin, collection Pocket classiques, 2000, p.119.

Sainte-Beuve, dans *Causerie du lundi* (23 janvier 1854) dévoile un autre mystère : « *C'est qu'il y a un fond chez Marivaux ; il a sa forme à lui, singulière en effet, et dont il abuse ; mais comme cette forme porte sur un coin réel et vrai de la nature humaine, c'est assez pour qu'il vive et pour qu'il reste de lui mieux qu'un nom* »<sup>1</sup>.

En plus de la forme singulière qui submerge l'écriture « marivaudienne », un fond réaliste y est exhibé, tout comme l'est ce marivaudage précieux qu'on lui reproche fréquemment.

Un autre reproche que l'on adresse à Marivaux concerne son style « non naturel ». Mais ce qui est naturel pour les uns peut ne pas l'être pour les autres. A ce propos, le dramaturge explique, dans *Eloge de Marivaux* de D'Alembert (1785), que « *c'est peut-être parce que ce ton est naturel qu'il a paru singulier* »<sup>2</sup>. On contourne tellement le « naturel » que le contournement finit par apparaître ordinaire, et que si l'on ose aborder profondément le « naturel », notre style se voit accusé de bizarrerie, de singularité.

Cependant, le style de Marivaux, au-delà des critiques, est exceptionnel, car animé d'une fluidité et d'une vivacité rares. F. Deloffre, dans *Marivaux et le marivaudage* (1971), énonce ceci : « *Causeur incomparable dans une société qui parle la meilleure langue de son temps, Marivaux fait passer dans ses œuvres toute la vivacité de ce langage. Fait curieux, il y inclut aussi des apports populaires ou provinciaux qui paraissent de bon aloi et vivifient son style sans en compromettre ni la pureté ni l'unité* »<sup>3</sup>.

Ces apports populaires nourrissent le style « marivaudien », lui conférant une grande force et une vigueur intense.

Autre élément servant à nourrir le style « marivaudien » : les diverses reprises qui, quant à elles, donnent lieu à une multitude d'interprétations.

---

<sup>1</sup> LIGOT, Marie-Thérèse, *op. cit.*, p.125.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.122.

<sup>3</sup> COLLOGNAT-BARES, Annie, *op. Cit.*, p.XX.



« Chaque reprise de mots signifie différence d'interprétation, chicane, discussion, rebondissement imprévu, progression dramatique enfin. Le langage n'est plus le signe de l'action, il en devient la substance même »<sup>1</sup>.

En mettant à l'écart la versification et ses contraintes, en embrassant une écriture prosaïque emplie d'une subtilité remarquable, Marivaux rebrode l'étoffe littéraire.

« Ce géomètre réinvente, comme plus tard Mallarmé ou Valéry, la littérature »<sup>2</sup>.

• **Le jeu de l'amour et du hasard :**

Il s'agit d'une comédie, créée en 1730, et inspirée de la Commedia dell'arte.

En trois actes et en prose, *Le jeu de l'amour et du hasard* nous met face à la préciosité d'un badinage galant.

M. Orgon voudrait voir sa fille, Silvia, épouser le fils d'un de ses vieux amis. Silvia, voulant mieux observer son futur mari, échange vêtements et identité avec sa femme de chambre, Lisette. La même idée traverse l'esprit de Dorante, le futur époux, qui échange, lui aussi, vêtements et identité avec son valet, Arlequin. Le jeune noble est charmé par celle qu'il croit être la domestique, et la jeune noble est charmée par celui qu'elle croit être le valet. Hasard ?

« Marivaux organise les premières scènes du jeu de l'amour et du hasard à la fois comme un "discours d'exposition" particulièrement efficace et un jeu "autoparodique" sur l'intrigue de la pièce »<sup>3</sup>.

Ce discours d'exposition raille les conventions et bafoue les mœurs de l'époque. Tromperie et mensonge, empire du « paraître », règne social ou sentimental : tel est l'univers qui entoure Marivaux et qu'il parodie dans *Le jeu de l'amour et du hasard*. Dans cette pièce, le dramaturge relate avec sa coutumière subtilité le résultat de sa fine et perspicace observation.

« A la finesse de l'analyse correspond une extrême subtilité du langage. Le spectateur doit être sensible aux moindres nuances dans les termes, dans

<sup>1</sup> Introduction au théâtre complet de Marivaux Cité in LIGOT, Marie-Thérèse, *op. cit.*, p.128.

<sup>2</sup> SGARD, Jean, « Marivaux », *Encyclopaedia Universalis*, 2007.

<sup>3</sup> COLLOGNAT-BARES, Annie, *op. Cit.*, p.XI.

*l'intonation, comme le sont les personnages eux-mêmes. Les maîtres ont le langage des salons, tandis que les valets font naître la préciosité ridicule »<sup>1</sup>.*

Des nuances, des jeux verbaux concentrés sur le double sens des mots, des paroles équivoques et des dialogues très élaborés sont disséminés à travers *Le jeu de l'amour et du hasard*.

La langue du XVIII<sup>e</sup> siècle, devenue « classique » aujourd'hui, fut, autrefois « contemporaine ». Le marivaudage, le badinage galant, le duel amoureux, valurent à Marivaux une notoriété irréfutable auprès de ses contemporains.

Pour conclure ce bref aperçu sur l'évolution de la langue au siècle des lumières, nous dirons qu'« *il est fascinant de voir comment, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la langue a été le miroir et le vecteur de cette France en train de se transformer radicalement, à tel point que l'on peut dire que le français est sorti du siècle des Lumières avec son visage moderne* »<sup>2</sup>.

Il est vrai que la langue française n'est autre que le reflet de la France, mais si cette dernière a revêtu un visage « lumineux » après le siècle des lumières, la langue française, l'aurait-elle aussi revêtu ?

### **3- Le français d'aujourd'hui : nouveau visage ?**

#### **3-1- Langue étatique :**

Le français de ces vingt dernières années est à la fois l'aboutissement d'une évolution de la syntaxe, de la morphologie, du lexique, ... et le résultat des préoccupations et des soulèvements des dirigeants français.

En juin 1990, le conseil supérieur émit des remaniements orthographiques portant sur divers éléments, tels que : les traits d'union, l'accent circonflexe, l'accord de certains mots composés... Cette réforme suscita la protestation de certains écrivains et journalistes, qui estimèrent que le remaniement n'était qu'une sorte de dévalorisation ou de dénigrement de l'ingéniosité de la langue française ; d'autres, pourtant, défendirent la nouvelle réforme : ce fut le cas de linguistes, tels que Claude Hagège ou André Goose. Et des ouvrages de grande envergure, tels que « Le

---

<sup>1</sup> LAGARDE, André, MICHARD, Laurent, *op. cit.*, p.45.

<sup>2</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.73.

dictionnaire Hachette », « Le dictionnaire de l'Académie française » ou « le Bon Usage » se chargèrent d'appliquer ces rectifications.

« La féminisation des noms de métiers » constitue une autre réforme, mais elle fut en butte à une contestation imposante de la part de l'Académie française. Cependant, cette dernière ne semble nullement posséder le même pouvoir que celui dont elle jouissait autrefois, puisque les réformes, malgré les diverses contestations, résistent et finissent par être mises en oeuvre.

Un autre point fit réagir le gouvernement français : l'avènement profus des anglicismes. Cette « importation » était déjà sensible au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais elle s'accrut considérablement au milieu du XX<sup>e</sup> siècle ; l'anglais de la Grande Bretagne finit par laisser place à celui des Etats-Unis, et des termes ayant trait au cinéma, au sport, au commerce, à l'informatique,... envahirent la langue française. Face à cette abondance d'anglicismes, le gouvernement français mit en place une série de dispositifs dans le but de créer une terminologie purement française.

L'un de ces dispositifs fut la loi dite « Bas-Lauriol » du 31 décembre 1975, qui rendit l'emploi du français obligatoire tant dans les « *transactions, dénominations et modes d'emploi des produits, rédaction des offres et contrats de travail, inscriptions sur biens publics ou privés* »<sup>1</sup> que dans les « *informations ou présentations de programmes de radiodiffusion et de télévision* »<sup>2</sup>.

Mme Catherine Tasca, secrétaire d'Etat à la francophonie et aux relations culturelles extérieures, élaborait un projet qui tendait vers le même but que la loi dite « Bas-Lauriol ». En réunissant linguistes et membres du Conseil supérieur de la langue française, Catherine Tasca mit en place d'autres points qui se superposèrent à ceux de la loi dite « Bas-Lauriol » : l'un de ces points fut « *la défense du français dans l'audiovisuel, et de la communication scientifique* »<sup>3</sup>.

Elargissant encore davantage le projet de Mme Tasca, une nouvelle loi fut mise en oeuvre par le ministre de la culture et de la francophonie, Jacques Toubon. Cette loi, relative à l'emploi de la langue française, fut votée par l'Assemblée Nationale, puis par le Sénat, en 1994. Prévoyant des sanctions, élargissant son champ d'investigation, « la loi Toubon » garantirait sa propre efficacité. Selon les propos de

---

<sup>1</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.150.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.151.

Jacques Toubon, « *cette loi est elle-même un combat* »<sup>1</sup>, une volonté de défendre le français contre ceux qui tendent à l'abandonner à la dénaturation la plus insensée.

### 3-2- Langue banlieusarde :

La banlieue est un ensemble de communes situées à la périphérie d'une ville. « *Etymologiquement, la banlieue est un territoire sur lequel la ville exerce sa juridiction (le ban), et dont la limite extérieure se situe à une lieue des limites géographiques de la ville* »<sup>2</sup>. De ce fait, ce « *territoire de transition entre la ville et la campagne* »<sup>3</sup> constitue parfois le centre des discordes, des tensions ainsi que des fractures sociales.

« *Pour mémoire, la banlieue, un peu comme une série dramatique, fut d'abord un chantier commencé aux portes de la ville, mais jamais terminé ; ensuite une histoire plutôt pauvre sans origine clairement attestée, sans intrigue bien définie ni dénouement prévisible ; enfin, un rassemblement d'acteurs : décideurs politiques, peuple « citoyen », minorités ethniques et ombres clandestines* »<sup>4</sup>.

Les habitants de ce chantier laissé inachevé, pour la plupart des immigrés, parlent une nouvelle langue, que les linguistes ont baptisée « langue de la banlieue » ou « langue contemporaine des cités ».

Cette « langue banlieusarde » est souvent qualifiée de brutale.

« *Nous voyons que le langage est cru, les paroles ne sont assujetties à aucune norme académique. (...) Le malaise de la vie dans la cité est exprimé sans pudeur aucune. Certains termes ou expressions appartiennent de toute évidence au registre familier ou vulgaire* »<sup>5</sup>.

Si le malaise de la vie des banlieusards s'exprime à travers les mots ou les expressions qu'ils forgent, il peut aussi s'exprimer à travers la rapidité d'un débit qui semble même affecter la prononciation. Louis-Jean Calvet évoque le fait que

<sup>1</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.156.

<sup>2</sup> MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, 2000, p. 24.

<sup>3</sup> DUCHENE, Nadia, Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française, université de Huelva, Espagne, <http://www.erudit.org/revue/meta/2002/v47/n1/007989ar.pdf>.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> DUCHENE, Nadia, *op. cit.*

l'articulation soit « *très ouverte et très à l'arrière des voyelles* »<sup>1</sup>. Cette langue contemporaine des cités innoverait donc même du côté phonétique et intonatif.

Cette langue est aussi enrichie de néologismes divers : un lexique issu d'un registre vulgaire, des emprunts d'origines diverses, des interjections significatives... mais ce français « *aussi truffé soit-il d'emprunts anglais, manifeste même une belle vitalité au plan de la morphologie et de la syntaxe* »<sup>2</sup>.

Une formation morphologique spécifique et un ajustement structural particulier sont au centre du français contemporain des cités, d'autant plus qu'il est parsemé de tropes, de figures de style et de pratiques langagières ; le verlan en est l'illustration la plus probante engendrant des difficultés de compréhension :

« *Je dois prendre la turvoi pour aller à la rega parce que je dois bouger sur Ripa...* »<sup>3</sup>

« *Y a un chien qui m'a coursé, j'ai tracé, ouallah, j'ai couru, avec ma bouche, j'ai déchiré le sol* »<sup>4</sup>

Verlanisation (« ripa » pour « Paris », « turvoi » pour « voiture », « rega » pour « gare »), emprunts (ouallah), métaphores (« courir avec sa bouche », « déchirer le sol ») : voilà à quoi ressemble le français de la banlieue. Un français que les uns maîtrisent, et que d'autres méprisent, par manque de compréhension ou par envie d'épuration ; mais il est clair que ce français tend à prendre de plus en plus d'ampleur :

« *On relève dans l'édition 1996 du Petit Robert : allumé, baston, beur/beurette, craignos, flipper, galérer, keuf, meuf, etc. Ce qui pourrait laisser penser que le parler jeune contribue à enrichir et à dynamiser le français contemporain...* »<sup>5</sup>

Chercheurs et linguistes font du « français des banlieues » des études approfondies ; les articles de journaux usent de « substantifs jeunes » et les médias

<sup>1</sup> DUCHENE, Nadia, *op. cit.*

<sup>2</sup> YAGUELLO, Marina, *En écoutant parler la langue*, Paris: Editions du Seuil, coll. La couleur des idées, 1991, in *le parler jeune en citation*, <http://www.ordp.vsnet.ch/fr/resonance/2003/juin/citation.htm>

<sup>3</sup> Cette phrase est recueillie par HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.147.

<sup>4</sup> Cité par SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *op. cit.*, p.67.

<sup>5</sup> DORTIER, Jean-François, *Le langage. Nature, histoire et usage*, Paris, Editions Sciences Humaines, 2001, in *le parler jeune en citation*, <http://www.ordp.vsnet.ch/fr/resonance/2003/juin/citation.htm>

se bousculent pour « être à la page » en matière de langage. Cette langue contemporaine semble être en vogue.

### 3-3- Langue médiatique<sup>1</sup> :

Il est vrai que les moyens de diffusion ont une grande part de responsabilité quant à l'évolution du français d'aujourd'hui : la presse s'adonne à l'emploi de « formules chocs » tendant à simplifier de plus en plus la syntaxe française ; la publicité innove, badine avec les mots, pour attirer ou pour heurter. Tout semble se mouvoir autour d'une « nouvelle » langue.

Les médias électroniques s'engouent pour un français qui pourrait paraître « inhabituel » ; même s'il est usuel à l'oral, il peut, à l'écrit, étonner ou même choquer. « *La téléche, c'est trop moche* »<sup>1</sup> est le titre d'un article, publié le 07 décembre 2007 sur Yahoo-Actualités : ce titre aguicheur pourrait susciter la curiosité des uns, certes, mais d'autres pourraient contourner son contenu, le jugeant trop superficiel et dépourvu d'intérêt, ce qui est loin d'être le cas puisque l'article expose une enquête, menée par l'« European Interactive Advertising Association » (organisation européenne spécialisée dans les médias), ayant trait aux jeunes européens et au fait qu'ils délaissent la télévision au profit du Net. Quoi de plus sérieux ! Cela dit, il est vrai que le fait d'user d'un « substantif populaire », tel que « téléche », peut donner l'impression inverse !

Le net, plus encore, abonde de titres similaires, usant volontiers d'un registre familier, allant jusqu'à truffier les articles de substantifs et d'expressions populaires. Mais ce sont véritablement les échanges à travers les messageries instantanées, les courriers électroniques, les forums et les blogs qui sont l'incarnation même de ce langage contemporain. Une messagerie instantanée nous a permis de percevoir quelques particularités de ce code écrit contemporain:

« A : Slt toi, koi de 9 ?

« B : Ba rien.

---

<sup>1</sup> Nous avons été à l'affût d'exemples médiatique afin d'essayer d'enrichir cette partie de notre travail.

« A : *Moi je sui en vacs et toi ?*

« B : *Pareil.*

« A : *Youpi, super cool !*

« ...

« A : *T'as vu la meuf blonde ?*

« B : *Ah, L déchir sa race, c ouf.*

« A : *lol... »*<sup>2</sup>.

L'abréviation (« slt » pour « salut », « vacs » pour « vacances », « lol » pour « laughing out loud » : un acronyme anglais voulant dire « rire tout haut »), l'écriture phonétique (« koi » pour « quoi »), les rébus typographique (« 9 » pour « neuf », « L » pour « elle »), la suppression des lettres non prononcées (« déchir », « sui », « tro ») et les interjections (« youpi », « ah ») peuvent relever d'une ruse consistant à dévoiler le maximum d'idées en usant d'un minimum de caractères, mais le fait de verlaniser les substantifs (« meuf » pour « femme » et « ouf » pour « fou ») ou d'user d'expressions populaires (« elle déchire sa race ») dévoile que le français contemporain des cités, après avoir conquis le code oral, conquiert le code écrit.

« *Slt toi ! g tro de taf é g grav besoin de ton aid, pass ché oim stp. Kiss »*<sup>3</sup> :

Le langage SMS semble posséder les mêmes particularités que celui des messageries instantanées : l'abréviation (« slt » pour « salut », « stp » pour « s'il te plait »), la suppression des lettres non prononcées (« tro », « grav », « aid », « pass », « ché »), les rébus typographiques (« g » pour « j'ai »), l'écriture phonétique (« besoin », « é »), la verlanisation (« oim » pour « moi »), l'emprunt (kiss) ainsi que les substantifs (« taf » pour « travail ») et quelques procédures propres au français contemporain des cités (« grave » employé comme adverbe). Cela peut nous amener

---

<sup>1</sup> SANYAS, Nil in [http://fr.news.yahoo.com/pcinpack/20071207/ttc-les-jeunes-europeens-preferent-le-ne-c2f7783\\_1.html](http://fr.news.yahoo.com/pcinpack/20071207/ttc-les-jeunes-europeens-preferent-le-ne-c2f7783_1.html).

<sup>2</sup> Il s'agit d'un fragment de conversations enregistrées lors d'un échange instantané sur MSN.

<sup>3</sup> A l'issue d'une collecte de SMS, nous avons relevé l'exemple qui nous a paru le plus explicite quant aux particularités de ce code écrit.

à réaliser à quel point le langage banlieusard tend aujourd'hui à se propager, d'autant plus que son vocabulaire et sa syntaxe, résultants d'ailleurs d'une communication verbale, tendent à « s'écrire ».

Aujourd'hui, la « pureté » de la langue française semble être compromise, certes, mais l'essentiel n'est-il pas de « communiquer » ? Etre bref et efficace ? Transmettre ce que l'on veut transmettre sans privilégier une langue au détriment d'une autre ?

La brièveté et l'efficacité sont à l'honneur, mais elles semblent prendre plus d'ampleur qu'il n'en faut. Quand on pense qu'aujourd'hui des ouvrages sont intégralement écrits en langage SMS<sup>1</sup>, a-t-on des raisons de s'alarmer quant à l'évolution du français ?

Les articles de journaux mettent entre nos mains une langue écrite qui s'éloigne plus ou moins de l'usage ordinaire, mais cela ne veut pas dire qu'ils mettent complètement à l'écart le style écrit. Un lexique et une syntaxe, résultants de la parole en situations d'interlocution, submergent aujourd'hui la presse écrite.

Un article intitulé « *Rachida Dati "c'est Barbie ministre"* »<sup>2</sup>, fut publié, le samedi 08 décembre 2007, dans *Libération*, un grand journal national quotidien français de presse écrite fondé sous l'égide de Jean-Paul SARTRE en 1973. En dehors du titre, qui est lui-même suffisamment révélateur, foisonnent, dans l'article, des mots tels que « shooter » (« *shootée tel un top modèle* ») ou « couv » (« *la couv de Paris Match* »), lesquels relèvent d'un style oral qui tend à s'écrire. « Couverture » est tronqué (« couverture » a subi une apocope, autrement dit un retranchement des dernières syllabes, qui a donné « couv ») et « shooter » est muté sémantiquement (dans « shooter », qui est déjà un anglicisme, le verbe intransitif signifie « tirer au football » et le verbe pronominal signifie « prendre des stupéfiants par injection »<sup>3</sup> ; dans ce contexte, le mot s'écarte de ces deux significations pour en épouser une troisième, qui n'existe jusqu'à présent dans aucun dictionnaire, et qui se rapprocherait du sens du verbe « habiller », un sens usité oralement).

---

<sup>1</sup> Phil MARSO a publié le premier ouvrage écrit en langage SMS : « *Pa sage a taba vo SMS* » (Éditions Megacom-ik).

<sup>2</sup> Voir <http://www.liberation.fr/actualite/politiques/296672.FR.php>.

<sup>3</sup> Les significations des mots sont tirées du dictionnaire média dico en ligne.



Les journaux télévisés adoptent eux aussi ce code oral. Rien qu'en visionnant le journal télévisé diffusé sur M6 à 12:50, nous avons pu relever différents indices révélateurs:

« *Expo : Nos amis les bêtes* »<sup>1</sup>

« *Goodyear : un plan à la gomme* »<sup>2</sup>

« *Goodyear-Dunlop : les syndicats gonflés à bloc* »<sup>3</sup>

« *Fiesta ou fiasco* »<sup>4</sup>

« *Expo* » résulte de la troncation (un retranchement de syllabes à la fin du mot, autrement dit, une apocope) de « exposition ».

« *A la gomme* » est une locution populaire signifiant « sans consistance, sans valeur »<sup>5</sup>.

« *Gonflés à bloc* » est une locution familière voulant dire « remplis, à fond, d'énergie et de courage »<sup>6</sup>

« *Fiesta* »<sup>7</sup>, emprunt de l'espagnol signifiant « fête », relève d'un langage familier.

Tous ces mots et expressions relèvent d'un langage familier que l'on évitait, jadis, lors des journaux télévisés.

Il est clair que le code oral prend de plus en plus d'envergure, mais serions-nous pour autant face à un duel code oral/code écrit ? Ou la question ne se poserait-elle même plus ? D'autant plus qu'aujourd'hui, les publicités, qui privilégient souvent le code oral, nous mettent parfois face à une confrontation entre l'oral et l'écrit, ce qui suscite encore plus de questionnements.

---

<sup>1</sup> Journal télévisé diffusé le 13/09/2007.

<sup>2</sup> *Ibid.*, le 14/09/2007.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, le 21/09/2007.

<sup>5</sup> Définition du Trésor de la Langue Française (T.L.F.).

<sup>6</sup> *Idem.*

<sup>7</sup> Pour « fiesta », nous avons dû consulter média dico en ligne vu que le mot ne figurait pas sur le T.L.F.

C'est le cas, notamment, d'une publicité diffusée durant le mois de septembre 2007 sur toutes les chaînes françaises, vantant le papier Clairefontaine, publicité dans laquelle une jeune fille disait à haute et intelligible voix :

« Jeff,

« *La première fois que j'tai capté, t'as mis mon cœur à l'amende...direct ! J'te l'dit cash, je pars en vrille totale si tu laches l'affaire ! J'te kiffe* ».

Tout en clamant ces propos, la jeune fille écrivait, sur du papier Clairfontaine :

« Jean François,

« *Toi, qui par un sourire, as emprisonné mon cœur. Sache que je ne serai plus jamais moi si tu t'en vas. Je t'aime* ».

Cette publicité sous-entend, comme l'indique son slogan, que l' « *on écrit mieux sur du papier Clairefontaine* », mais nous démontre, en quelque sorte, à quel point le code écrit diffère du code oral : on dit exactement la même chose mais en usant d'un lexique et d'une syntaxe différents. Cette publicité pourrait aussi insinuer que, quel que puisse être notre langage usuel, lorsque nous écrivons, ce langage est mis à l'écart. Mais elle pourrait aussi être une sorte de sirène d'alarme : un français cru d'un côté, un français beau et subtil de l'autre, pourrions-nous délaisser l'un pour privilégier l'autre? Quoi qu'il en soit, ce français dit cru, s'il a pris racine chez les jeunes, est aujourd'hui adopté, dans une mesure toute relative, par les moins jeunes.

« *Le cheminement semble simple à suivre : nés chez les jeunes, ces mots et ces tournures syntaxiques sont repris par la publicité, qui les répand sur les murs, dans les magazines et sur les ondes. Ils commencent par choquer les moins jeunes, qui pourtant les entendaient déjà chez leurs enfants. Mais leur fréquence d'apparition en fait peu à peu des expressions familières. Ainsi mis en condition, les adultes ne sont alors pas loin d'être prêts à les adopter à leur tour* »<sup>1</sup>

Le fait que l'ensemble de la population juvénile adopte ce langage suffirait peut-être à garantir sa pérennité ; mais si les jeunes tout comme les adultes l'adoptaient,

---

<sup>1</sup> WALTER, Henriette, *Le Français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, coll. Le Livre de Poche, 1998 in *le parler jeune en citation*, <http://www.ordp.vsnet.ch/ft/resonance/2003/juin/citation.htm>

cette pérennité serait dès lors définitivement assurée ; jusqu'à la prochaine mode, en tout cas. Surtout que ce phénomène, en se propageant, finit par fasciner. Et fascine tellement qu'il en vient à toucher l'art. Le rap, exutoire favori des jeunes des banlieues, est, à quelques exceptions près, entièrement à base de français contemporain des cités. Ce phénomène s'est tellement propagé et a tellement fasciné que Alain Bentalba, professeur de linguistique à l'université René Descartes Paris V, s'en est insurgé : « Arrêtons de nous ébahir devant ces groupes de rap et d'en faire de nouveaux Baudelaire ! »<sup>1</sup>.

Le slam<sup>2</sup>, nouvelle découverte artistique des banlieusards, use aussi souvent de ce F.C.C. Mais la modernité va encore plus loin, puisqu'afin d'aider les jeunes délinquants, des ateliers d'écriture, de rap, de slam ou même de théâtre (où le F.C.C. est à l'honneur) sont organisés par diverses associations; cette aide aux jeunes pourrait cependant être perçue comme un « coup de pouce » malvenu, destiné à promouvoir la langue des banlieues en dehors de celles-ci.

« Aujourd'hui, nombre de vocables "jeune" finissent par entrer dans le français standard, aussi bien par les chansons (*Laisse béton*, chantait Renaud, il y a déjà vingt ans) ou les bandes dessinées, que par le cinéma mais aussi les dictionnaires »<sup>3</sup>.

Tout semble donc promouvoir cette langue : les chansons, le théâtre, le slam et même la littérature : *Boumkoeur* (2001), un roman de Rachid Djaidani relate le malaise d'un jeune homme au sein de sa cité en usant du langage cru de la Banlieue ; les romans de Faiza Guène, *Kiffe kiffe demain* (2004) et *Du rêve pour les oufs* (2006) content l'histoire de jeunes filles de la cité en français contemporain des cités.

Cela se confirme quand on sait que Bernard Pivot a dû utiliser « meufs » (le verlan de « femmes ») dans une de ses dictées, tout comme il a dû utiliser « la bougeotte » (mot familier voulant dire « manie de bouger ») dans la dictée d'Addis-Abeba ou « m'as-tu-vu » (substantif familier signifiant « personne prétentieuse et vaniteuse »)<sup>4</sup> dans la dictée d'Amiens. Ajoutons à cela la multiplication des émissions de télé-

---

<sup>1</sup> BENTALBA, Alain, « Il existe en France une inégalité linguistique », propos recueillis par SIMONNET, Dominique, L'Express du 17/10/2002, <http://www.lexpress.fr/info/france/dossier/illettrisme/dossier.asp?id=357153&p>.

<sup>2</sup> Le slam est une poésie contemporaine d'expression populaire qui se déclame dans les lieux publics.

<sup>3</sup> DORTIER, Jean-François, *op. cit.*

<sup>4</sup> Les définitions de ces termes sont tirées du T.L.F.

réalité (Loft story, Star académie, Le bachelor, Secret story,...) dans lesquelles de jeunes gens conversent en usant d'un français « branché », et ces émissions, visionnées aussi bien par les enfants que par les adultes, favorisent l'identification et, par voie de conséquence, l'imitation.

*« En fait on peut se demander si ce français branché n'est pas une phase de l'intégration médiatique du français des jeunes et une étape sur le chemin de sa normalisation sociolinguistique »<sup>1</sup>*

Toute cette médiatisation, nous mènera-t-elle un jour vers la normalisation de cette langue ? Ou ne serait-ce qu'un phénomène de mode ? La question reste posée.

Marina Yaguello considère justement ces avènements comme « *phénomènes de mode* »<sup>2</sup>, ce qui signifie que, comme tout phénomène de mode, celui-ci pourrait être éphémère ; cela dit, puisque « *les jeunes générations, qui sont l'avenir de la langue, y sont particulièrement sensibles* »<sup>3</sup>, ce phénomène de mode pourrait tout aussi bien se perpétuer. La jeunesse est influençable, et se soumet aisément à des codes : ainsi, une simple sensibilité cinématographique peut engendrer de nouvelles pratiques langagières. Le fait de visionner *Le ciel, les oiseaux et... ta mère !<sup>4</sup>* ou *L'Esquive* peut inciter des adolescents, même inconsciemment, à user de vocables banlieusards.

### **3-3-1-La langue de L'Esquive :**

*L'Esquive*, un film qui retrace la vie quotidienne de jeunes adolescents d'une banlieue parisienne. Le français contemporain que manient ces jeunes semble singulier, d'autant plus qu'il diffère fortement du français de jadis. Ce dernier leur semble d'ailleurs épineux ; les difficultés surviennent lorsque l'enseignante leur demande de jouer une pièce théâtrale de Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard*, pour le spectacle de fin d'année scolaire : les uns sont envoûtés, les autres semblent être mis face à une langue « étrangère ». Le spectateur peut alors mesurer le fossé qui sépare le français d'autrefois et celui d'aujourd'hui ; mais ce qui unit les deux

---

<sup>1</sup> BOYER, Henri, *Les mots des jeunes. Observations et hypothèses. Revue langue française*, Paris, Larousse, juin 1997, in *le parler jeune en citation*, <http://www.ordp.vsnnet.ch/fr/resonance/2003/juin/citation.htm>

<sup>2</sup> YAGUELLO, Marina, *op. cit.*

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> Une comédie française de Djamel Bensaleh, sortie le 20 janvier 1999, relatant le voyage de quatre copains à Biarritz. Le français contemporain des cités est prédominant car les quatre jeunes sont originaires de Saint-Denis, une banlieue parisienne.

« langues » est l'universalité même du marivaudage : *Le jeu de l'amour et du hasard* expose un précieux badinage amoureux au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais ce même jeu se retrouve, quoi que sous une autre forme, au XXI<sup>e</sup> siècle, en Seine Saint-Denis. Krimo, amoureux de Lydia, la lisette du *Jeu de l'amour et du hasard*, tente de se rapprocher de sa dulcinée (il essaiera de jouer le rôle d'Arlequin et finira même par mémoriser toutes les répliques de la pièce) mais en vain : sa timidité aura raison de lui et il n'ira pas jusqu'au bout. Entre amourette et amitié, Krimo, Lydia, Fathi, Nanou, Zina, Rachid, Hanane et bien d'autres mènent tout simplement une vie d'adolescents, en banlieue parisienne. Et contrairement à la vision stéréotypée des banlieues qu'expose habituellement le cinéma français, « *ce n'est pas un film où il est question de violence, drogue et tournantes. Mais d'autres banalités plus courantes. Parler, aimer, respecter, écouter, comprendre, apprendre, lire, jouer, se disputer, s'amuser. Vivre* »<sup>1</sup> : tel est *L'Esquive*.

Ainsi, dans ce film, écrit et réalisé par Abdellatif Kechiche, se mêlent répliques théâtrales classiques et dialogues argotiques contemporains, une sorte de « *rencontre de deux univers et de deux langages, celui des banlieues, un verlan syncopé et speed, celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, filé et raffiné, une musique harmonieuse* »<sup>2</sup>

A travers cette cité métamorphosée en scène théâtrale, nous sommes mis en présence d' « *Une langue d'aujourd'hui, inventive, drôle, émouvante, qu'on prend un plaisir incroyable à explorer, déchiffrer, deviner, en s'amusant de sa poésie abrupte et jubilatoire. Même la difficulté que l'on a parfois à la suivre et cette attention qu'elle nous demande, font partie du plaisir. Et une autre langue, plus ancienne, celle de Marivaux, qu'on s'étonne de trouver si vraie, quand elle est redécouverte et portée par ces jeunes d'une cité* »<sup>3</sup>

Cela est certes fascinant mais ce qui l'est encore plus c'est le fait de réaliser à quel point « *la langue quotidienne de ces jeunes exprime sans fard et sans apprêt ce qu'ils*

---

<sup>1</sup> OUARET, Fayçal, *Rêve des îles ou le jeu du hasard*, <http://fouaret.over-blog.com/>.

<sup>2</sup> BOUJUT, Michel, Lisette des banlieues in *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche*, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-scène Cinéma, p.1.

<sup>3</sup> FANSTEN, Jacques, L'Esquive in *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche*, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-scène Cinéma, p.3.

sont, ce qu'ils éprouvent réellement, alors que celle de Marivaux, subtile et théâtrale, réclamant costumes et accessoires, implique tout un travail sur le paraître »<sup>1</sup>

Même si la langue des jeunes exprime l'« être » et celle de Marivaux le « paraître », même si la première est « réelle » et la deuxième théâtrale, il nous est souvent arrivé, en visionnant le film, de sentir que le français contemporain des cités est plus théâtralisé que la langue de Marivaux. Lexique néologique, syntaxe particulière et accent singulier offrent une théâtralité inattendue.

« *Kechiche nous confronte sans détour à cette langue virevoltante, dont l'abord est une première et essentielle étape du cheminement à l'intérieur du film. Jouant sur une grammaire, un accent et une syntaxe qui lui sont propres, des néologismes, des importations de l'arabe, et autres panachages linguistiques réjouissants, le parler banlieue ici convoqué sonne comme un patois en perpétuelle mutation. De fait, si l'on rit, et on rit souvent dans *L'Esquive*, c'est avec et non contre cette langue »<sup>2</sup>*

Et si l'on rit c'est aussi parce que l'ingéniosité langagière et l'innovation linguistique de ces jeunes nous impressionne. Mais l'on est encore plus impressionné quand « *le sabir coloré des ados de banlieue s'harmonise avec les imparfaits du subjonctif de Marivaux* »<sup>3</sup>. Ainsi aucune langue n'affecte l'autre, les deux s'harmonisent et les jeunes s'approprient cette harmonisation.

### 3-3-2-L'esquive de la langue ?

Aujourd'hui, le français contemporain des cités semble s'esquiver, échapper à la banlieue et aux banlieusards, car d'autres acteurs tendent à se l'approprier.

Quand on sait que « *les dictionnaires d'argot ne cessent de paraître, de se développer et de constituer une part non négligeable de la lexicographie*

---

<sup>1</sup> Association française des enseignants de français, *Marivaudage en banlieue : kiffer ou esquiver, là est la question*, mars 2006, <http://www.afef.org/blog/index.php?2006/03/19/29-marivaudage-en-banlieue>.

<sup>2</sup> MASSART, Guillaume, « *L'Esquive* » in *Film de Culte*, <http://www.filmdeculte.com/film/film.php?id=721>.

<sup>3</sup> Réflexion de MURAT, Pierre in *Télérama*, cité in *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche*, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-Scène Cinéma.

française »<sup>1</sup>, on réalise que les « non banlieusards » s'approprient cette langue et que même « *les enfants des milieux aisés vampirisent le vocabulaire des cités* »<sup>2</sup>.

La langue s'esquive au-delà de la banlieue, et même au-delà de la France; les médias en ont, dans une large mesure, leur part de responsabilité.

Pascal Singy, professeur à l'Université de Lausanne, déclare à ce propos :

*«Le langage jeune a toujours existé. On peut penser au javanais ou au verlan. Ce qui a changé, c'est l'omniprésence des médias. Le parler des cités s'est diffusé en Suisse romande essentiellement par ce biais-là »*<sup>3</sup>.

Ainsi, en Suisse romande aussi, on parlerait le langage jeune français, ce qui peut déjà paraître impressionnant ; mais ce qui l'est encore plus, c'est que non seulement le lexique et la syntaxe « s'exportent », mais l'accent aussi.

Selon Shirin Naderi-Kharaghan, linguiste et enseignante, auteur d'un mémoire sur la question, « *l'accent est régional par définition. Or, dans le cas présent, il a été importé de manière totalement artificielle* »<sup>4</sup>

Si le français contemporain des cités passe les frontières françaises pour atterrir en Suisse, peut-on être capable de prédire son expansion ?

#### **4-Le français entre hier et aujourd'hui :**

##### **4-1-La langue : au centre d'un cercle polémique :**

Du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, tout semble avoir changé, qu'il s'agisse des êtres humains, des connaissances, des visions du monde... Et la langue ? Serions-nous face à une même langue ? Ou se serait-elle, elle aussi, métamorphosée ? Selon Jean-Paul Sermain et Chantal Wionet, dans *Journaux de Marivaux* :

---

<sup>1</sup> COLIN, Jean-Paul, « *L'impossible récolte : heurs et malheurs d'un lexicographe argotologue* », université de Franche-Comté, in Marges linguistiques, numéro 6, France, M.L.M.S. Editeur, novembre 2003, [http://www.revue-texto.net/marges/marges/Documents%20Site%2000/04\\_ml062003\\_colin\\_jp/04\\_ml062003\\_colin\\_jp.pdf](http://www.revue-texto.net/marges/marges/Documents%20Site%2000/04_ml062003_colin_jp/04_ml062003_colin_jp.pdf).

<sup>2</sup> BENTOLILA, Alain, *op. cit.*

<sup>3</sup> Cité in RICHARD, Alexandra, *Le langage des banlieues françaises s'exporte*, 24 Juin 2005, <http://www.swissinfo.org/sfr/swissinfo.html?siteSect=111&sid=5878573&cKey=1119426865000>.

<sup>4</sup> RICHARD, Alexandra, *op. cit.*

« La langue du XVIII<sup>e</sup> siècle, si elle est assez proche de la langue contemporaine, s'en écarte pourtant sur bien des points »<sup>1</sup>.

Quand on sait que la langue contemporaine qu'évoquent les auteurs est celle du XXI<sup>e</sup> siècle (*Journaux de Marivaux* est paru en 2001), la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle et celle du XXI<sup>e</sup> siècle seraient donc, selon les deux professeurs, « assez proches » même si trois siècles les séparent. Cela peut paraître invraisemblable, même en tenant compte de cet écart " sur bien des points".

Le point commun que l'on reconnaît déjà aux deux langues est leur nette diffusion et leur large propagation : « la diffusion du français, en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, retrouve celle qu'il avait connue au XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup>, mais quels pourraient être les autres points similaires ?

« Un jeune d'aujourd'hui et une aïeule de 90 ans se comprennent-ils? »<sup>3</sup>. La réponse est loin d'être évidente car ils ne semblent déjà plus user d'un même outil linguistique.

Serions-nous face à la même langue ? Tous les changements que l'on pourrait déceler aujourd'hui ne sont-ils que le résultat d'une évolution ? Ou, à trop évoluer, la langue se serait-elle métamorphosée ? Tous ces questionnements soulèvent aujourd'hui des débats interminables : des linguistes et une frange du peuple s'inquiètent quant à l'évolution du français ; d'autres, en revanche, ne semblent guère s'alarmer.

#### **4-1-1-De la vox populi... :**

« Le 8 mars 1994, un sondage révèle que 97% des Français sont attachés à leur langue »<sup>4</sup>. Sentons-nous cet attachement quand on entend les Français user d'emprunts anglais ou arabes, ou utiliser une syntaxe déformée ? Si les français sont si attachés à leur langue, pourquoi ne veillent-ils pas plus à son intégrité ? A moins que ce ne soit une ruse, consistant à l'enrichir de néologismes, afin de lui assurer une pérennité ? Et qu'importe son altération dès lors que serait garantie sa pérennité ?

<sup>1</sup> SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *op. cit.*, p.160.

<sup>2</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.145.

<sup>3</sup> CERQUIGLINI, Bernard, in *Construire n°7, 13 février 2001, in le parler jeune en citation*, <http://www.ordp.vsnnet.ch/fr/resonance/2003/juin/citation.htm>

<sup>4</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.152.



Selon Jacques Toubon, interviewé par Claude Hagège, « *Il est clair que ce sont les Français qui, d'une certaine façon, se sont laissés aller, dans l'usage qu'ils font de leur langue* »<sup>1</sup>. Ainsi, les français, en dépit de leur attachement important à leur langue, laissent, consciemment ou non, le français muter, sans en mesurer tous les dangers.

Cette peur du basculement de la langue française donne lieu aujourd'hui à des débats interminables, des tables rondes de plus en plus nombreuses s'organisent autour du français et des menaces qui le guettent.

« L'Arène de France »<sup>2</sup> organisa une soirée, le 06 Juin 2007, intitulée « *La langue française est-elle menacée ?* ». Des invités renommés, tels que Catherine Tasca (ancien ministre), Alain Rey (linguiste, lexicographe), Claude Hagège (linguiste) et beaucoup d'autres débattirent énergiquement. Suite à ce débat pour le moins mouvementé, un appel au vote fut lancé au public : à la question « Le français est-il en mauvaise santé ? », il suffisait de répondre par « oui » ou par « non ». Sur les 275 personnes ayant voté, 220 ont voté « oui », soit 80% du public. Et 55 ont voté « non », soit 20% du public. Le français semble donc ne pas bien se porter, et les français semblent, dans leur majorité, s'en inquiéter.

Après la diffusion de « L'arène de France », les français se sont précipités sur le forum<sup>1</sup> de l'émission, afin d'échanger des propos autour d'un sujet qui semblerait donc les alarmer ; et nous avons pu recueillir les avis qui nous ont semblé les plus pertinents :

*« Il semble que l'on ne parle ni n'écrit plus le français comme il se doit. J'ai dû, personnellement, apprendre le langage "d'jeun's" que tout le monde parlait pour pouvoir m'intégrer, je trouve ça inquiétant...et pourtant, j'ai 23 ans... »*

*« Personnellement, je suis bien plus préoccupé par la syntaxe et la grammaire, car ce sont elles qui fondent notre langue. Elles sont les opérations, quand les mots ne sont que des nombres (...). Et quand il s'agit de présentateur télés ou radio, qui sont écoutés tous les jours, et qui ont généralement suivi une formation littéraire, alors là je cesse d'avoir le moindre espoir que le français que j'ai connu puisse encore exister dans 20 ou 30 ans »*

---

<sup>1</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.156.

<sup>2</sup> Une émission culturelle diffusée sur France 3.

*« La langue est riche des idées et concepts qu'elle véhicule et non de la manière dont elle les écrit. Devrions-nous parler et écrire comme Chrétien de Troyes écrivait? »*

*« Si le phénomène s'amplifie, le français tel que nous l'avons connu, avec ses règles et ses exceptions, n'existera plus... »*

*« Oui, le français va mal ! »*

*« N'en déplaise aux amoureux (de notre langue), une langue est d'abord un outil de communication. Alors, si l'outil est beau, tant mieux, à condition qu'il remplisse sa fonction : communiquer commodément et efficacement »<sup>2</sup>*

Les avis, en dépit de leurs divergences, s'accordent à dire que le français d'aujourd'hui n'est plus ce qu'il était : l'évolution et l'altération est un fait. Mais ce qui semble opposer les uns et les autres réside en ce que les uns perçoivent ces altérations comme étant les conséquences nécessaires de l'évolution langagière à laquelle nulle langue ne peut se dérober (ils tendent même à souligner que la fonction première de la langue est la communication, et que peu importe, en définitive, les altérations quand cette fonction est remplie), tandis que les autres estiment que les altérations corrompent la pureté de la langue, pureté qui semble, selon eux, à jamais perdue.

#### **4-1-2-... à la voix des linguistes :**

L'« Arène de France », que nous venons d'évoquer, donna lieu à un débat mouvementé : Catherine Tasca (ancien ministre), Morgan Sportès (romancier), Pierre Bénard (agrégé de lettres modernes), Marceau Déchamps (vice président de « Défense de la Langue Française »), Daniel Picouly et Eliette Abécassis (écrivains) démontrèrent que le français était en mauvaise santé ; d'autres, comme Alain Rey (linguiste, lexicographe), Patrice Dard (écrivain), Frédéric Ferney (journaliste), Claude Hagège (linguiste), Jean-Paul Chiflet et Phil Marso (écrivains, éditeurs), clamèrent leur conviction que le français se portait bien et qu'il était loin d'être aussi moribond qu'on ne le voulait. Les avis sont donc à cent lieues de converger.

---

<sup>1</sup> Voir [http://forums.france2.fr/france2/arene-de-france/francais-mauvaise-langue-sujet\\_2387\\_1.htm](http://forums.france2.fr/france2/arene-de-france/francais-mauvaise-langue-sujet_2387_1.htm).

<sup>2</sup> Les propos sont émis tels qu'ils figurent sur le forum, les soulignements ne relèvent nullement d'une initiation personnelle.

Tout au long de l'émission, les invités clamant la pureté de la langue française ainsi que leur adoration pour « l'imparfait du subjonctif »<sup>1</sup> n'ont pas manqué de signaler que la fracture linguistique du moment ne pouvait être due qu'à une fracture sociale. L'émission s'acheva par : « *la langue française n'est pas menacée* », sentence prononcée par Claude Hagège.

Henriette Walter, dans *Le français dans tous les sens*, estime que les changements que la langue française subirait seraient plutôt « *des indices de la bonne santé d'une langue capable de se renouveler* »<sup>2</sup>, car une langue qui évolue est une langue qui continue à exister en exploitant les ressources du moment, même si cela implique l'affaiblissement de quelques règles, ou de la norme.

Erik Orsenna, membre de l'Académie française, déclare :

*« Je n'ai aucun problème avec ce phénomène. Cela a toujours été comme cela. Même si la langue s'appauvrit un peu par manque de règles, c'est toujours moins grave que le jargon technocratique que l'on jette à tout bout de champ »*<sup>3</sup>.

Cette évolution langagière, même si elle implique un appauvrissement, serait-elle donc la garante d'une éventuelle pérennité de la langue ?

#### **4-2-La langue : au-delà du cercle territorial :**

Si le français, en France, soulève des débats interminables, comment perçoit-on son évolution hors de France ? Répondre à cette question est loin d'être évident, car cela nécessiterait un tour d'horizon des pays francophones, ce qui impliquerait une compétence dont nous ne disposons pas à l'heure actuelle. Aussi avons-nous choisi de centrer notre recherche sur un seul pays, l'Algérie, et de la restreindre à un groupe limité.

Pour ce faire, nous avons soumis à un groupe d'étudiants algériens (70 étudiants en 2<sup>ème</sup> année Langue Français au département des Langues de l'Université Ferhat Abbas, Sétif) un questionnaire : les étudiants, après avoir visionné « L'Esquive » de Abdellatif Kechiche, devaient répondre à plusieurs questions dont celle que nous reproduisons ci-dessous :

---

<sup>1</sup> Stéphane Bern, le présentateur de L'Arène de France, estimait que même le passé simple était menacé.

<sup>2</sup> WALTER, Henriette, *op. cit.*, p.332.

<sup>3</sup> CHAPOUTIER, Katia, *Le langage des djeuns*, in *Cyberpresse ados*, <http://www.cyberpresse.ca/reseau/ados>.

« Si l'on avait à comparer le français du XVIII<sup>e</sup> siècle et celui d'aujourd'hui, constaterions-nous une métamorphose ? »

A cette question, 33 des étudiants ont répondu « oui », 9 étudiants ont répondu « non » et 28 étudiants ont déclaré « peut-être ». Autrement dit, 45,14% des étudiants interrogés estiment que le français s'est métamorphosé, 40% des étudiants ne savent pas quoi penser (serait-ce par manque de discernement ou par abasourdissement ?<sup>1</sup>) et seulement 12,85% estiment que le français n'a pas subi autant de changements que certains ne se plaisent à le croire ou à le faire accroire.

A la question « La langue française serait-elle menacée ? », 30 étudiants ont répondu « oui », 19 étudiants ont répondu « non » et 21 étudiants se sont contentés d'un « peut-être ». Autrement dit, 42,85% des étudiants estiment que la langue française est menacée, 27,14% des étudiants ne le croient pas, et 30% d'entre eux ne savent pas quoi en penser.

Il semble évident que la menace de la langue française est loin d'être un fait d'actualité au sein des groupes d'étudiants, mais il est tout aussi clair que, devant de telles situations, une frange non négligeable des étudiants demeurent perplexes tout en affirmant péremptoirement la métamorphose de la langue française.

Lorsque nous demandâmes à ces étudiants ce qu'ils pensaient du français du XVIII<sup>e</sup> et du français contemporain des cités, quelques uns répondirent de la sorte :

« La langue du XVIII<sup>e</sup> siècle est riche mais difficile à comprendre, elle n'est pas à la portée de tout le monde. La langue française d'aujourd'hui est vraiment massacrée...on dirait qu'ils chantent du rap au lieu de parler »

« Le français du XVIII<sup>e</sup> siècle est très poétique, celui d'aujourd'hui est déformé »

« La langue du XVIII<sup>e</sup> siècle est difficile à comprendre mais impressionnante ; le français contemporain des cités est vulgaire, rien que la prononciation est vulgaire »

« La langue du XVIII<sup>e</sup> siècle est rigide, figée, propre à une certaine classe. Le français d'aujourd'hui est un massacre »

---

<sup>1</sup> Quelques étudiants, n'ayant aucune connaissance de la forme que revêt le français contemporain des cités, étaient abasourdis en visionnant le film.

*« La langue française du XVIII<sup>e</sup> siècle est parfaite. J'aurais aimé revoir le français classique mais la langue qui ne change pas meurt, le français contemporain des cités est une nécessité ; il est moins riche et plus bref mais il est important »*

Les propos que nous avons relevés reflètent avec pertinence l'opinion de la majorité des étudiants interrogés. Les mots « massacre » et « vulgarité » sont souvent attribués au français contemporain des cités ; le français du XVIII<sup>e</sup> siècle, cependant, même s'il paraît difficile à saisir, semble l'incarnation de la perfection langagière. Qualifié de « poétique », il semble susciter l'envoûtement et l'admiration, comme une parole incantatoire. Même si les étudiants sont conscients de la nécessité de l'évolution du français, ils ne semblent pas prêts à renoncer à cet ancien français pour lequel ils nourrissent une conséquente nostalgie.

### Synthèse :

La langue française ne cesse, depuis des siècles, d'évoluer et de se développer. Elle est le fruit de troubles, de tumultes et de moult agitations. Mais « *si l'histoire de la langue française est, depuis les origines, celle d'un combat, la présente étape en est une des plus graves* »<sup>1</sup>, car aujourd'hui le combat est entre « le français » et « le français ». Deux variantes d'une même langue s'affronteraient-elles ?

« *Il est bien loin le temps où le français pouvait s'enorgueillir d'avoir cette position internationale privilégiée qui a été la sienne pendant des siècles* »<sup>2</sup>, il est bien loin le temps où le français était l'expression de la gloire, des lumières... Aujourd'hui les fins sont autres. Peu importe les moyens dont on use, l'essentiel ne serait-ce pas de communiquer ?

Quand on sait, et l'histoire de la langue et ses variations diachroniques nous l'ont bien démontré, que « *ce qui apparaît comme l'exception aujourd'hui pourrait bien demain devenir la norme* »<sup>3</sup>, on pourrait prévoir un lendemain langagier parsemé de mots et d'expressions propres au français contemporain des cités. Toutes les exceptions que l'on traite aujourd'hui de manière particulière pourraient devenir, demain, la norme à laquelle on se référerait.

Le français contemporain des cités pourrait être aussi inventif que le fut celui du XVIII<sup>e</sup> siècle, et les jeunes banlieusards jongleraient peut-être alors avec la langue française comme le fit Marivaux, ou presque !

---

<sup>1</sup> HAGEGE, Claude, *op. cit.*, p.168.

<sup>2</sup> WALTER, Henriette, *op. cit.*, p. 195.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 316.

## **TROISIEME CHAPITRE:**

### **Les unités significatives entre langue et discours**

## Introduction :

Il est vrai que toute unité porteuse de sens<sup>1</sup> mériterait une analyse rigoureuse visant à mettre en relief son effet sémantique, mais « *c'est au cours seulement de l'actualisation discursive que s'accomplissent les potentialités sémantiques des unités lexicales* »<sup>2</sup> : tout effet sémantique présupposerait donc la précision d'un contexte d'actualisation.

Toute étude sémantique se doit de privilégier « *l'examen des vocables* »<sup>3</sup> et ne s'intéresser aux lexèmes que dans « *la perspective d'exhiber l'effet sémantique des emplois spécifique* »<sup>4</sup> ; autrement dit, il faudrait étudier les vocables (les unités du discours) et recourir aux lexèmes (les unités de la langue) afin de mieux cerner ce passage de la signification de la langue au sens du discours. Mais comment ce passage sémantique de l'unité de langue à l'unité du discours s'effectue-t-il ?

C'est ce point que nous tenterons de développer tout au long de ce chapitre. En examinant quelques unités significatives contenues dans notre corpus, nous essaierons de répondre à la question suivante : « A-t-on recours, aujourd'hui, aux mêmes procédés sémantiques qu'hier ? »

Mais, précisons le, « *la tâche du sémanticien ne consiste pas à étudier les signes linguistiques individuellement, ni à étudier isolément leur forme et leur signification. Le sémanticien doit considérer que les signes sont organisés en systèmes (les langues) et qu'ils sont utilisés comme moyen de communication entre individus et entre groupes sociaux* »<sup>5</sup>.

Le sens d'une unité significative dépendrait des interlocuteurs et de leur appartenance sociale. Une appartenance à une époque ou à une autre peut aussi être déterminante quant à la précision sémantique. C'est dans cette optique que s'inscrit l'analyse que nous nous proposons de mener dans ce chapitre. Variation diachronique et diaphasique seront à l'honneur. Pour ce faire, nous tenterons tout d'abord de déceler les procédés sémantiques prédominants dans *L'Esquive*,

---

<sup>1</sup> Les unités porteuses de sens impliquent aussi les morphèmes.

<sup>2</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « *Sémantique* », *Encyclopædia Universalis* 2004.

<sup>3</sup> *Dictionnaire d'analyse du discours*, dir. CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique, Paris, Editions du Seuil, 2002, p. 341.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> BROUSSEAU, Anne-Marie, ROBERGE, Yves, *Syntaxe et sémantique du français*, Québec, Editions Fides, Collection Champs linguistiques, 2000, p.149.



autrement dit, d'établir l' «union entre un signifiant déjà existant et un signifié nouveau dont l'association forme, en termes saussuriens, un nouveau signe »<sup>1</sup>.

Même si la présente analyse s'appuie tout particulièrement sur les procédés sémantiques, nous ne pouvons ignorer les procédés formels. Ces derniers, dont abonde, à priori, notre corpus, « sautent aux yeux (si l'on peut dire) et provoquent des réactions immédiates »<sup>2</sup> ; les analyser reviendrait donc davantage à tenter de découvrir les changements sémantiques dus aux changements formels qu'à tenter d'énumérer les procédés en question.

Un appui essentiel à notre étude est cette interview que nous ont accordée de jeunes banlieusards de la Seine Saint-Denis, en banlieue parisienne ; dont l'âge se situe entre 13 et 19 ans, ces jeunes ont eu l'amabilité de contribuer à la fixité de certaines significations, du français contemporain des cités, qui s'avéraient ambiguës dans le corpus étudié.

Suite à cette tentative d'analyse des unités significatives, et à ce va-et-vient entre langue<sup>3</sup> et discours<sup>4</sup>, nous tenterons de mettre quelques unités lexicales abordées entre les mains de locuteurs francophones non issus des banlieues parisiennes, notre but étant de mesurer l'aisance ou la difficulté d'interprétation sémantique face aux variations étudiées.

---

<sup>1</sup> GAUDIN, François, GUESPIN, Louis, *Initiation à la lexicologie française : De la néologie aux dictionnaire*, Bruxelles, Editions Duculot, Collection Champs linguistiques, 2000, p.303.

<sup>2</sup> WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, p. 313.

<sup>3</sup> Les significations en langue seront puisées dans le Trésor de la Langue Française en ligne, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

<sup>4</sup> Le sens sera, quant à lui, décelé dans le discours de L'Esquive.

## 1- Les procédés sémantiques et les unités significatives :

### 1-1- Un trop-plein de tropes ?

Le mot « trope » est emprunté au latin de rhétorique « tropus », lui-même emprunté au grec « tropos », lequel est dérivé de « trepein » signifiant « tourner » ou « diriger vers »<sup>1</sup>. Le trope est une figure de signification qui repose sur un transfert ou une modification sémantique.

On distingue différents types de tropes : la métaphore, la métonymie, la synecdoque, l'ironie... Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, le décodage d'un trope implique parfois des informations situationnelles : c'est en ayant le référent sous les yeux que l'on peut percevoir telle séquence comme étant métaphorique ou telle autre comme étant ironique<sup>2</sup>.

Les tropes, sont certes des figures de signification, mais ils ne doivent pas pour autant nécessairement relever d'une volonté d'orne ou d'embellir le style. Dumarsais, à ce propos, déclare :

*« Je suis persuadé qu'il se dit plus de figures en un seul jour de marché à la halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques »<sup>3</sup>.*

Ces propos démontrent que les procédés sémantiques peuvent être perçus comme étant ordinaires, et pas seulement comme étant des procédés stylistiques particuliers.

#### 1-1-1-La métaphore ou le trope des tropes <sup>4</sup> :

Le mot « métaphore » est emprunté au latin « metaphora », provenant du grec « mataphora » signifiant « transport ». Depuis Aristote, le mot revêt le sens de « transposition de sens »<sup>1</sup>.

La métaphore est un trope qui repose sur des relations d'analogie ou de rapprochement de réalités distinctes ; autrement dit, il s'agit d'« une image résultant

<sup>1</sup> Cet aperçu étymologique fut recueilli in RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, Paris, Armand Colin, Collection Synthèse-Série Lettres, 1998, p. 91.

<sup>2</sup> Voir KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, Collection Linguistique, 1980, p.205.

<sup>3</sup> TOURATIER, Christian, *La sémantique*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, Collection Cursus, 2004, p.74.

<sup>4</sup> Selon les propos de Gérard Genette Cité in *Dictionnaire d'analyse du discours*, op. cit., p. 590.

d'une comparaison instantanée et sous-entendue »<sup>2</sup>. La comparaison doit donc s'effectuer entre des éléments partageant des traits communs permettant d'établir un lien.

« *Les métaphores sont des forgeries sémantiques* »<sup>3</sup> qui permettent l'attribution de ressemblances réelles ou imaginées.

Notre corpus est d'ailleurs doté de diverses forgeries sémantiques :

• **Verbes, adjectifs et sens imagé :**

• *Eblouir*, dans *Le jeu de l'amour et du hasard*, aurait un sens métaphorique : dans l'acte II, scène 5, Arlequin déclare à Lisette : « *Votre bonté m'éblouit et je me prosterne devant elle* »<sup>4</sup>. Quand on sait qu'en langue, le verbe veut dire « troubler la vue par un éclat, par une luminosité insupportable », et que la langue de Marivaux lui attribue le sens d'« émerveiller », « charmer » ou même « troubler », l'on décèle mieux l'analogie qui lie les deux acceptations : « exercer un trouble », que le trouble concerne la vue, comme l'indique le sens du verbe en langue, ou tout l'être, comme c'est le cas pour Arlequin. La bonté de Lisette aveugle Arlequin, tant elle irradie de lumière. L'amour, qui rend aveugle, et la bonté qui éblouit, ont un rapport de cause à effet, la seconde engendrant, ou alimentant, le premier.

• *Cracher* est un verbe très usité par les jeunes banlieusards ; mais que peuvent-ils donc cracher ?

« *Lydia : T'as vu j'ai craché la maille, mon frère.*

*Zina : P'tain, j'lui aurais craché dans la gueule, mon frère !*

*Lydia : T'as vu ? J'avais l'semme. J'voulais pas donner la maille, j'voulais même pas cracher les billets »<sup>5</sup>*

En langue, *cracher* veut dire « rejeter hors de la bouche » ; ce sens semble s'actualiser uniquement dans la bouche de Zina où « cracher dans la gueule » veut

<sup>1</sup> Ces éléments étymologiques sont recueillis in RICALENS-POURCHOT, Nicole, *op. cit.*, p. 60.

<sup>2</sup> RICALENS-POURCHOT, Nicole, *op. cit.*, p. 61.

<sup>3</sup> LECERCLE, Jean-Jacques, *La violence du langage*, traduit par Michèle GARLATI, Paris, PUF, Collection Pratiques théoriques, 1996, p.162.

<sup>4</sup> *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche*, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-Scène Cinéma, p.26.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 19.

réellement dire rejeter la salive. *Cracher*, dans les deux énoncés produits par Lydia, a le sens de « déboursier » ou de « tirer de sa bourse » : il est donc employé métaphoriquement, et le lien unissant les deux acceptations serait donc « tirer de... », « rejeter ou éjecter hors de... ».

- Un autre verbe rejoint le sens de *cracher*, mais uniquement dans la mesure où l'on est face à une éjection : il s'agit du verbe *accoucher*. Citons à ce propos Krimo, qui voulait demander un service à son ami Rachid mais n'osait pas ; Rachid, face aux hésitations et aux balbutiements de Krimo, s'exclama : « *Vas-y ! Accouche* »<sup>1</sup>.

*Accoucher* veut dire « mettre au monde un enfant, lui donner naissance », mais, dans cette situation, « accouche » veut dire « parle ». Comment donc s'effectue l'association entre ces deux réalités ? Lorsque l'on sait que « parler » n'est autre chose que « produire un énoncé, le mettre au monde, faire en sorte qu'il existe », il devient possible d'établir le rapport métaphorique entre les deux réalités et qui n'est autre que « donner naissance à ... ».

- *Allumer* et *chauffer* sont aussi des verbes qui se rejoignent sémantiquement. « *Elle l'allume, elle le chauffe mais elle le kiffe pas* »<sup>2</sup> est un énoncé que l'on pourrait reformuler de la sorte : « Elle l'attire, suscite son désir mais ne partage pas ce désir ». Il est vrai qu'en langue, *allumer* veut dire « produire une lumière » : on allume une bougie certes mais peut-on « allumer » un être humain ? *Allumer* serait donc employé métaphoriquement pour signifier « exercer un attrait ou une attirance », « susciter un désir » ou même « exciter ». Le lien unissant ces deux acceptations serait « la production » d'une lumière ou d'un sentiment de chaleur. Ajoutons qu'*allumer* peut se référer à « flamme » et qu'en littérature, « flamme » a le sens de « passion » ou de « désir amoureux » ; les flammes et les lumières ont souvent été, métaphoriquement, associées au désir amoureux et, dans ce contexte, cela ressurgit.

Cela pourrait même être considéré comme une réactualisation d'une acceptation littéraire existante ; mais cette acceptation littéraire était (et reste) imprégnée d'une certaine pureté, laquelle n'a plus lieu d'être dans l'emploi d'aujourd'hui. Nous sentons même une connotation péjorative, surtout quand on substantive le verbe : « *Tu le touches pas, tu fais pas ta petite allumeuse comme t'as fait parce que j'ai*

---

<sup>1</sup> L'Esquive, op. cit., p. 36.

<sup>2</sup> Ibid., p. 58.

*entendu, j'en ai entendu des trucs sur toi* »<sup>1</sup>. *Allumeuse* a le sens de « femme qui se veut aguicheuse, voulant délibérément exciter les hommes ». Sa connotation péjorative peut cependant être atténuée par un adjectif comme « petite ». Précisons que le signifiant « allumeuse », avec le sens qui lui est attribué par les jeunes banlieusards, ne s'emploie nullement au masculin.

Le sens d'*allumer* semble d'autant plus appuyé par *chauffer* : ce mot signifiant, en langue, « procurer une certaine chaleur » peut avoir un « inanimé » comme complément d'objet. « Chauffer une femme », par exemple, a le sens de « lui faire la cour avec ardeur », et dire que l'ardeur est une forte chaleur ! Mais selon une conception généralement admise en banlieue, ce sont les femmes qui « chauffent » les hommes et non l'inverse. Qui plus est, *chauffer* possède un sens plus renforcé que celui de « faire la cour », puisqu'il veut également (et surtout) dire « exciter ». L'analogie entre la signification en langue et le sens en discours serait « la procuration » d'une chaleur ou d'une sensation de chaleur, d'autant plus vraie que la sensation d'excitation est souvent associée à une sensation de chaleur, à une moiteur ou des sueurs.

- *Dégommer, défoncer* et *démonter* sont aussi des verbes qui tendent également à se rejoindre, sémantiquement parlant. Suite à une querelle entre jeunes filles, l'une d'entre elles déclare à une autre : « *Tu veux que je te dégomme ou quoi ? Je te défonce !* ». Une autre fille s'exclame alors : « *Elle va la démonter* »<sup>2</sup>. Dans cette situation, *dégommer, défoncer* et *démonter* ont un sens qui équivaut à celui d'« abattre », c'est-à-dire de « provoquer la chute ou la destruction de quelqu'un ». Sachant que *démonter* veut réellement dire « renverser de sa monture » ou « désassembler les pièces d'un mécanisme », que *défoncer* veut dire « ôter le fond de quelque chose » ou « briser », et que *dégommer* veut dire « ôter la gomme de quelque chose » ou « destituer quelqu'un de ses fonctions », il devient clair que les sèmes partagés par ces significations et leur sens dans le contexte sont « provoquer la chute » et « ôter », qu'il s'agisse d'ôter la gomme, les pièces d'une machine, le fond ou même la vie.

- *Crevé* s'emploie, lui aussi, métaphoriquement : il désigne, en langue, les objets gonflés que l'on perce violemment. Cependant, dans le discours des jeunes

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.* p. 40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

banlieusards, ce même mot semble qualifier l'être même : Krimo, en rentrant chez lui, découvre sa mère somnolant tout habillée sur le canapé du salon :

*« Krimo : M'man, va dans ta chambre.*

*La mère : Mmm, non j' bouge pas, j' suis crevée.*

*Krimo : Tu dors là ? Bonne nuit »<sup>1</sup>.*

Si *crevé* veut dire, comme l'indique l'énoncé susmentionné, « fatigué », « épuisé », « lassé par un effort », quel pourrait être le rapport métaphorique établi entre ces deux réalités ?

Un pneu d'automobile crevé, par exemple, s'épuise de tout son air ; il en va de même pour une personne qui, après avoir fourni un effort démesuré, se trouve « vidé, épuisé de toutes ses forces ». L'épuisement est donc le trait sémique qui unit les deux sens.

• **Les substantifs métaphoriques :**

• Le *joujou* est un « petit jouet servant à amuser l'enfant ». Dans l'acte II, scène 3 du *Jeu de l'amour et du hasard*, le *joujou* est Lisette, puisque c'est ainsi que la nomme Arlequin : « *Cher joujou de mon âme* »<sup>2</sup>. Lisette est réifiée, transformée, dans l'esprit d'Arlequin, en jouet. L'analogie étant l'amusement, le *joujou* amuserait l'enfant tout comme Lisette amuserait, égayerait l'âme d'Arlequin. L'emploi du mot « âme » est une précision qui permet à Arlequin d'affirmer que l'amour qu'il nourrit à l'égard de Lisette est strictement spirituel.

• Les *pigeons* envahissent aujourd'hui les banlieues et, plus exactement, le discours de ses habitants. Krimo est amoureux, ses amis estiment que « *c'est un gros pigeon* »<sup>1</sup> avec son amoureuse. Comment peut-on donc associer un *pigeon* à un être humain ?

En demandant à un groupe de banlieusards le sens que véhicule le signifiant *pigeon*, la réponse fut : « *quelqu'un qui gratte* », « *un micheton* ». », un autre groupe clamant encore le mot « *micheton* » nous expliqua que c'est « *quelqu'un qui prend*

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit. p. 30.*

<sup>2</sup> *Ibid., p. 48.*

les restes » ou « un lèche-bottes »<sup>2</sup>. Les acceptations émises par les deux groupes se rejoignent, même si elles traduisent en un sens des visions quelque peu différentes quant aux nuances apportées. Un *pigeon* serait donc « un sot facile à duper ». *Pigeon* pourrait aussi vouloir dire « un amant qui paie les faveurs d'une fille »<sup>3</sup> et c'est exactement le sens que véhicule l'énoncé étudié ; le *pigeon* serait un garçon, dupe, aveuglé par les sentiments qu'il éprouve, et se pliant aux volontés et caprices de sa dulcinée, reniant par là même tout honneur, prêt à tous les abaissements pour bénéficier de l'affection ou des charmes d'une jeune fille. Quand on sait que, poétiquement, le *pigeon* symbolise l'amour, on comprend mieux cette association. Une autre association établie par les jeunes a suscité notre intérêt, à savoir le lien établi entre *pigeon* et « lèche-bottes » : nous avons réalisé que les *pigeons* mâles couvaient leurs œufs, qu'ils effectuaient, par conséquent, la tâche habituellement dévolue aux femelles, une tâche qui semble indigner ces jeunes qui associent l'aide ou l'assistance à une bassesse (d'où le terme de « lèche-bottes »).

- Le signifiant *merde* a le sens d'« excréments de l'homme et de certains animaux ». Il peut cependant exprimer le colère ou la déception en revêtant la fonction d'une interjection. Quand Krimo demande à Rachid de renoncer à son rôle d'Arlequin afin qu'il puisse lui-même l'incarner, Rachid, séduit par l'offre de Krimo (l'offre consiste à échanger un rôle contre des chaussures de sport et des vêtements de marque), s'exclama : « P'tain, tu m'fous dans la merde, Krimo »<sup>4</sup>. La *merde*, dans cet énoncé traduit l'embarras et la gêne. L'analogie que l'on pourrait établir entre la signification du mot en langue et celle qu'il a vêtue dans ce discours serait « le caractère peu confortable de la situation » et « la difficulté de s'en délivrer ».

Nous n'avons certes pas pu relever toutes les métaphores que recèle « L'Esquive », mais ces quelques figures imagées sont le reflet de la créativité de leurs énonciateurs : établir des analogies entre des réalités dérive d'une faculté d'imagination que nul ne peut nier.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>2</sup> Au cours de notre enquête, nous avons réalisé que « lécher les bottes à quelqu'un » signifiait non seulement « flatter » mais aussi « aider, assister basement et assidûment ».

<sup>3</sup> Il s'agit d'un sens ancien datant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> *L'Esquive*, *op. cit.*, p. 36.

### 1-1-2- Métonymie ou synecdoque ?

Le terme de « *Métonymie* » fut emprunté au bas latin « *metonymia* », lui-même calqué sur le grec « *metônumia* » formé de « *meta* », signifiant le changement, et de « *onoma* », qui veut dire « nom ». La métonymie signifierait étymologiquement « *changement de nom* »<sup>1</sup>.

Le terme « *Synecdoque* » fut emprunté au bas latin « *synecdoche* » repris du grec « *sunekdokhê* ». La synecdoque signifierait étymologiquement « *compréhension simultanée de plusieurs choses* »<sup>2</sup>.

« *La métonymie consiste à remplacer le nom d'un objet par le nom d'un autre : l'un est en relation avec l'autre, relation d'appartenance ou de contiguïté* »<sup>3</sup>. Il y a des variétés métonymiques : hyponymie, symbole, synecdoque, ... La synecdoque est donc une forme de métonymie : elle établit le rapport d'inclusion entre le mot et le référent. Toute synecdoque est une métonymie mais toute métonymie n'est pas forcément une synecdoque.

Même si l'on sait que la métonymie suppose un rapport de contiguïté et que la synecdoque suppose un rapport d'inclusion, distinguer les deux tropes peut s'avérer difficile.

Si notre corpus est doté d'un amas métaphorique, l'apparition des métonymies demeure infime :

- L'adjectif « *plate* » est l'un des rares signifiants métonymiques que nous ayons pu déceler :

A propos de Lydia, un garçon déclare : « *Elle est toute plate* »<sup>4</sup>, puis il développe ses propos : « *Pas d'einss ni cul, rien du tout, nada* »<sup>5</sup>.

Le sens attribué au mot « plat », dans cet énoncé, est plus large que son sens habituel : il existe un rapport d'inclusion exprimant le tout pour la partie. Ce sont les fesses et les seins (dits « einss » en verlan) qui sont plats, et non la personne en question : on désigne le tout (la personne, et par conséquent son corps) au lieu de désigner les parties de son corps. Nous sommes donc face à une synecdoque.

<sup>1</sup> RICALENS-POURCHOT, Nicole, *op. cit.*, p. 63.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>4</sup> *L'Esquive*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 57.



- Le substantif « *feu* » dans « *passé le feu* »<sup>1</sup> désigne le briquet, ce qui implique un rapport d'inclusion entre l'objet (le briquet) et la matière qu'il produit (le feu). Nous sommes donc face à une synecdoque.

### 1-1-3- De l'euphémisme ... :

L'euphémisme est « *une figure d'embellissement pour émousser des idées dures, désagréables ou tristes, pour les rendre plus supportables* »<sup>2</sup>. Cette figure adoucit certaines réalités que l'on a du mal à affronter ; elle est très présente dans les échanges langagiers les plus courants. A ce propos, Catherine Kerbrat-Orecchioni consacre le chapitre IV de son livre intitulé *Interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels* à « l'échange réparateur » : elle aborde l'excuse ainsi que la réaction à l'excuse, et explique que la neutralisation de l'offense s'effectue « *en produisant compensatoirement une activité réparatrice* »<sup>3</sup>. « *Ce type d'échange, dit-elle, vaut donc moins par le contenu (fort pauvre en général) des propos tenus, que par ses effets sur la relation interpersonnelle* »<sup>4</sup>. Des propos sobres ou des mots simples peuvent porter un sens de réconciliation très influent, très efficace.

- Dans l'acte II, scène 3 du *jeu de l'amour et du hasard*, Lisette appelle Arlequin « *petit importun* »<sup>1</sup> ; le mot « petit » est un surnom affectueux qui vient du fait que ce qui est petit est assimilé à ce qui est « mignon », et qui permet une atténuation affectueuse du substantif « importun ».

Le sens d'importun est neutralisé par l'adjectif qui le précède ; sans ce, il eût été ressenti comme grossier, inconvenant, voire insultant. Du fait de l'alliance de cet adjectif avec ce substantif, nous avons là toute la pensée de Lisette, puisque Arlequin lui est cher, même son insistance n'est pas sans l'importuner de façon croissante.

- Dans *L'Esquive*, au cours d'une querelle entre Frida et Lydia, des insultes surgirent de toute part ; Lydia, subissant offenses et grossièreté, rétorqua :

« *Lydia : Hé, parle bien !*

*Frida : Ouais, ouais, qu'est-ce qu'y a...*

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit., p. 46.*

<sup>2</sup> RICALENS-POURCHOT, Nicole, *op. cit., p. 46.*

<sup>3</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels, Tome 3*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, 1998, p.149.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 150.

Lydia : *Mais parle bien* »<sup>2</sup>

Dans cette situation, *parle bien* veut dire « ne m'insulte pas, ne sois pas grossière » ; Lydia, afin de ne pas envenimer la situation, évite de tenir le même type de langage que son amie. Elle aurait pu user de mots plus influents pour que son amie cesse de l'insulter, mais elle se contente d'un simple adverbe de bonne manière qu'elle juxtapose au verbe « parler ». Elle évite également, de façon intelligente, d'introduire une négation dans son énoncé, afin d'être plus conciliante : une négation aurait été, dans ce cas-ci, synonyme d'« interdiction » pour son interlocutrice, interdiction qui aurait pu engendrer une frustration de la part de celle-ci et avoir l'effet opposé à celui recherché par Lydia.

#### 1-1-4- ...à l'hyperbole :

L'hyperbole est « *une exagération favorable ou défavorable pour produire sur l'esprit une forte impression, pour mettre en relief tel ou tel aspect d'une réalité* »<sup>3</sup>. L'hyperbole est le fait de recourir à des termes excessifs qui tendent à s'écarter de la réalité. Cette figure, s'adaptant aux situations de la vie courante, semble être d'usage très fréquent :

- **Les unités réparatrices :**

Catherine Kerbrat-Orecchioni, dans *Les interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels*, donne l'exemple d'une formulation relevant de l'hyperbole : il s'agit de celle d'Orgon, dans *Le jeu de l'amour et du hasard*, qui dit à Arlequin : « *Je vous demande mille pardons* ». Ses dires ont un caractère superlatif : selon Orecchioni, dire « *mille pardons* », c'est « *aller à l'encontre de l'expression juste* ». C'est un fait, et pourtant, « *Orgon est un homme du monde dont le code conversationnel implique l'hyperbolisation des formules réparatrices* »<sup>4</sup>.

- **Les unités complimenteuses :** Catherine Kerbrat-Orecchioni consacre le chapitre V des *Interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels* à « l'échange complimenteur ». Le locuteur peut complimenter son interlocuteur en

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 48.

<sup>2</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 68.

<sup>3</sup> RICALENS-POURCHOT, Nicole, *op. cit.*, pp. 51-52.

<sup>4</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels, op. cit.*, p. 196.

multipliant les intensifieurs (« vachement », « génial », « super-bien ») : ces derniers hyperbolisent le contenu de l'évaluation élogieuse ; la répétition d'un même intensifieur est quant à elle une sorte d'accentuation de la sincérité de l'énonciateur. Précisons qu'il existe aussi des intensifieurs prosodiques et mimiques, sur lesquels nous ne nous attarderons point dans ce chapitre<sup>1</sup>. Et parmi les unités complimenteuses, abordées dans *L'Esquive*, citons :

• **Les adjectifs hyperboliques :**

• Arlequin exagère toutes ses appréciations de Lisette, afin de la convaincre de ses sentiments, qu'il force, pour l'occasion, de façon outrageante. Ainsi, Lisette est qualifiée, dans l'acte II, scène 5 de *prodige*<sup>2</sup> et dans l'acte III, scène 5, de *reine*<sup>3</sup>. Ces qualifications hyperboliques sont dues à sa volonté de persuader sa bien-aimée des sentiments qu'il éprouve pour elle.

• En découvrant la robe de Lydia, ses amis la qualifièrent de *fracassante* puis de *mortelle*<sup>4</sup>. L'adjectif *fracassante* veut dire, en langue, « faire du fracas », « faire un bruit assourdissant » et l'adjectif *mortelle*<sup>5</sup> veut dire « qui provoque la mort » ; ces significations semblent donc inappropriées lorsqu'il s'agit de qualifier une robe. Les deux adjectifs, dans ce contexte, porteraient plus le sens de « belle ». Ces deux signifiants, qui ne sont pas sans contenir, en langue, quelques traits négatifs, semblent ici comporter non seulement des aspects positifs mais aussi hyperboliques.

Précisons que l'adjectif *mortel* peut également connaître une conversion de fonction grammaticale, puisqu'il peut devenir adverbe, comme c'est le cas dans « *il la kiffe mortel* »<sup>1</sup>, que l'on pourrait reformuler de la sorte : « Il l'aime à en mourir » ; même si le sens du signifiant est autre que dans l'exemple précédent et tend à se rapprocher de la signification du mot en langue, il conserve cette valeur intensive ou hyperbolique qu'on lui reconnaît dans son emploi adjectival.

• L'adjectif *grave* est très usité dans la langue des jeunes, dans de simples situations qui n'ont rien de préoccupant ou de dramatique, ce qui donne à leur

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur le fonctionnement de ces intensifieurs, voir KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La (re-)construction du sens dans le discours en interaction*, conférence donnée à l'Université Lumière Lyon 2 & Institut Universitaire de France, le 20 octobre 2006.

<sup>2</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 48.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>5</sup> Précisons que « mortel », même en qualifiant un substantif féminin, ne s'accorde pas en genre.

discours une valeur intensive très nette. Il subit aussi, comme pour l'adjectif *mortel*, une conversion de fonction grammaticale : dans « *grave belle* »<sup>2</sup>, *grave* est un adverbe qui intensifie le sens de l'adjectif au même titre que *trop* dans « *trop belle* »<sup>3</sup>.

• **Les préfixes superlatifs :**

• Henri Boyer établit une liste de suffixes superlatifs<sup>4</sup> dont *super*, considéré principalement comme adjectif dans le français standard, fait partie. Nous choisirons donc de suivre cette classification : *super*, dans « *super belle* »<sup>5</sup>, veut dire « qui est supérieur à », « ayant un degré plus haut que ». Ce préfixe, que l'on pourrait considérer ici comme adverbe, est le plus usité dans le corpus que nous traitons. Les jeunes d'aujourd'hui ont aussi recours à d'autres préfixes, comme *hyper* ou *extra*, mais la priorité, dans *L'Esquive*, est donnée à *super*. Cela ne semble pas être le fait du hasard ; selon Henri Boyer<sup>6</sup>, le préfixe *super* serait utilisé par 95% des étudiants interrogés, le préfixe *hyper* par 56%, et le préfixe *extra* par 50% des étudiants parisiens<sup>7</sup>.

• **Les verbes hyperboliques :**

• Dans l'acte II, scène 3, Arlequin déclare à Lisette : « *Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive* »<sup>1</sup>. *Se soutenir* est une hyperbole, une exagération de l'état dans lequel se trouve Arlequin, lequel gonfle en paroles les maux qui sont les siens, dans le but d'apitoyer Lisette sur son « pauvre » sort (celui de soupirant), et de l'amener à dispenser l'une ou l'autre de ses grâces.

• Des signifiants traités comme métaphoriques, tels que *dégommer*, *défoncer*, *démonter* ou *crevé*, de par le sens qu'ils véhiculent, ont une portée hyperbolique.

<sup>1</sup> *L'Esquive*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>4</sup> In BOYER, Henri, *Le « Français des jeunes » : Des banlieues aux campus en passant par les médias*, Rome, Editrice Il Calamo, 2005, p. 25.

<sup>5</sup> *L'Esquive*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>6</sup> In BOYER, Henri, *op. cit.*, p. 25.

<sup>7</sup> Henri Boyer a mené cette enquête à Lille, Paris et Montpellier ; seuls les résultats obtenus à Paris ont été mentionnés, et ce parce que notre corpus ainsi que l'enquête que nous avons menée relèvent d'une banlieue parisienne.

• Les signifiants traités sont hyperboliques, c'est un fait, mais d'autres signifiants peuvent véhiculer des idées hyperboliques, comme lorsque Lydia déclare à Krimo : « *Franchement Krimo, je te connais depuis 20 ans* »<sup>2</sup>. Quand on sait que ni elle ni Krimo n'ont atteint leur vingtième année, l'on comprend qu'il ne s'agit que d' « une façon de parler », d'une manière de dire qu'elle le connaît depuis toujours afin d'exprimer un sentiment de complicité.

Si l'euphémisme semble être secondaire, aussi bien chez les jeunes banlieusards que chez Marivaux, l'« *apparat langagier chargé de gonfler les propos échangés* »<sup>3</sup> parsème notre corpus. L'hyperbole, serait donc une façon d' « *impressionner le locuteur* » ou d' « *amplifier l'effet de cœur pour faire monter la passion collective* »<sup>4</sup>.

### 1-2- Un signifiant : des signifiés :

Le signifiant à signifiés multiples ou le phénomène polysémique est l'un des procédés sémantiques les plus usités en langue. Un mot est dit polysémique lorsqu'il est pourvu de plusieurs sens. « *La polysémie est la relation entre les différents sens d'un mot qui sont reliés à la fois sémantiquement et étymologiquement* »<sup>5</sup>. Les signifiés reposeraient donc sur un contenu sémique commun, mais, si les acceptations sont nombreuses, « *le rapport de base peut devenir pratiquement imperceptible à l'usager dans l'exercice normal de son langage* »<sup>6</sup> ; il faudrait porter une attention particulière aux mots employés afin d'établir ce rapport de base.

User d'un même signifiant dans des contextes différents fait de la polysémie un acte purement créatif. A ce propos, citons :

#### • Passer : passe-partout :

*Passer* est un signifiant polysémique dont les acceptations sont diverses, et il est d'autant plus usité en F.C.C.:

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 48.

<sup>2</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 54.

<sup>3</sup> Association française des enseignants de français, *Marivaudage en banlieue : kiffer ou esquiver, là est la question*, mars 2006, <http://www.afef.org/blog/index.php?2006/03/19/29-marivaudage-en-banlieue>.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> BROUSSEAU, Anne-Marie, ROBERGE, *op. cit.*, p.215.

<sup>6</sup> PICOCHÉ, Jacqueline, *Précis de lexicologie française*, Paris, Editions Fernand Nathan, Collection Nathan-Université, 1977, p. 71.

• Dans « *et tu dis à papa que je lui passe le bonjour et je passe la semaine prochaine* »<sup>1</sup>, nous constatons déjà l'apparition fréquente du mot : deux fois dans un même énoncé. Ce même signifiant possède deux signifiés : dans « passer le bonjour », le signifiant signifie « transmettre » ou « faire parvenir » ; dans « passer la semaine prochaine », le même signifiant veut dire « venir ».

• Dans « *passe-moi 10 euros* »<sup>2</sup>, *passer* veut dire « prêter » ; on aurait pu lui accorder le sens de « donner », mais la situation d'énonciation impliquait une notion d'emprunt ; l'énonciateur sous-entendait : « Prête-moi 10 euros, je te les rendrai ». Mais quand il fallut rendre l'argent emprunté, on eut encore recours au verbe en question :

• « *Krimo : Lydia, tu me rends mes 10 euros ?*

*Lydia : [...] J'te les rends après, t'inquiète, pas d problème.*

*Krimo : Quand tu les auras, tu m'les passes »*<sup>3</sup>.

*Passer*, dans ce cas-ci, veut dire « donner », ou plus exactement « rendre » si l'on veut souligner l'importance de la situation d'énonciation. Que le verbe « passer » puisse signifier « donner » est aussi décelable dans « *passe le feu* »<sup>4</sup>. Mais d'autres situations révèlent des sens improbables :

• Krimo, découvrant la robe que Lydia vient de vêtir, demande :

« *Krimo : C'est pour le théâtre, ça ?*

*Lydia : Ouais.*

*Krimo : Mais ça passe pour le théâtre.*

*Lydia : Ça fait bien ? Ça passe ? Ça fait beau ? »*<sup>5</sup>.

*Passer*, dans cette situation d'énonciation, a le sens de « convenir », « s'avérer approprié ». Emis par Lydia, et même s'il veut dire « convenir », *passer* véhicule le sens de « plaire » : *passer*, c'est paraître beau ou paraître bien (comme Lydia semble l'indiquer).

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 14.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>5</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 16.

• Une conversation entretenue entre Magali et Fathi révèle une autre acceptation de *passer* :

« Fathi : Hé, Magali, viens voir... *Qu'est-ce qui s'passe avec Krimo ?*

*Magali : On a cassé »*<sup>1</sup>

*Se passer* aurait le sens d'« avoir lieu » ; il nous est possible de suppléer « qu'est-ce qui se passe ? » par « qu'est-ce qu'il y a ? » pour que l'énoncé véhicule un sous-entendu qui permet de démontrer que nous sommes face à une situation dans laquelle rien ne va comme prévu. Cela dit, ce sous-entendu peut toutefois être inversé lorsque le même mot est employé dans une autre situation :

• « Fathi : Avec Magali, *ça se passe ou pas ?*

*Krimo : C'est fini ! »*<sup>2</sup>.

Cette situation met donc à nu le sens inverse de la situation précédente : *se passer* veut dire « aller bien », « aller à merveille » ; on pourrait même reformuler l'énoncé « *ça se passe ou pas ?* » de la sorte : « Tout va bien ou pas ? » ou « tout va à merveille ou pas ? ».

• **Quand les adjectifs se convertissent :**

• *Grave* est un adjectif que l'on peut associer à « pesant », « dangereux », ou même « sérieux ». Cet adjectif peut être employé en discours en conservant aussi bien sa fonction grammaticale que son sens : « *C'est pas grave* »<sup>3</sup> signifie « ce n'est pas dramatique ». Mais les jeunes banlieusards ont tendance à convertir sa fonction adjectivale en une fonction adverbiale. Lors de notre enquête, nous avons demandé à un groupe de jeunes parisiens demeurant en Seine Saint-Denis ce que voulait dire le mot « grave » ; à cette question, ils s'exclamèrent en chœur : « *ça dépend* ». L'analyse qui suit ne peut que le confirmer : le sens de *grave* est inséparable du contexte dans lequel apparaît ce terme.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>3</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 34.

- Dans « *elle est grave belle !* »<sup>1</sup>, *grave* a le sens de « très » ou de « trop » comme nous l'ont souligné les jeunes que nous avons interrogés ; « *elle est grave belle c'est elle est trop belle* » nous explique une jeune banlieusarde de 15 ans.

- Dans « *j'ai grave du ménage à faire* »<sup>2</sup>, *grave* a le sens de « beaucoup ».

- Dans « *elle te respecte grave* »<sup>3</sup>, *grave* a le sens de « infiniment ».

- Ce même signifiant peut, tel un « oui » intensifié, être employé seul :

« Une amie à Nanou : *Tu crois que je le connais pas le CV ou quoi...*

Nanou : *Grave !*

L'amie à Nanou : *Ca y est...maintenant, il a eu le courage de le dire* »<sup>4</sup>.

*Grave* exprime, dans cette situation, l'acceptation d'un énoncé positif ou l'accord par rapport à un état émis ; il pourrait même souligner une sorte de certitude face à ce qui a été émis ; « *grave* », dans cet énoncé, pourrait être remplacé par « c'est clair » ou « c'est évident » ou « c'est certain ».

- L'adjectif *bête* peut qualifier une personne niaise ou sottise, mais peut tout aussi bien se convertir en une sorte de complément du nom. *Bête* peut aussi jouir de sens nouveaux :

- Dans « *c'est une bête de meuf* »<sup>5</sup>, *bête* se réfère à la beauté de la femme ; une *bête de meuf* serait une belle femme.

- Dans « *c'est des bêtes de phrases* »<sup>6</sup>, *bête* se réfère à la difficulté des phrases ou à leur aspect incompréhensible.

- A la question « que veut dire le mot *bête* ? », les éclaircissements furent variés : l'un des jeunes interrogés prit la parole pour nous expliquer que « *bête ça veut dire t'es con* » ; à cet instant son amie l'interrompit pour nous expliquer qu' « *un bête de jeans est bien, trop beau* ». Un autre groupe de jeunes banlieusards nous explique que *bête* veut dire « *trop bien* » et que lorsqu' « *on parle bien, on sort des mots du dictionnaire, c'est des bêtes de phrases* ».

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>6</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 44.



Ces explications démontrent que malgré les différentes acceptations que le mot *bête* peut revêtir (bien ou beau/ difficile), celui-ci garde, auprès des jeunes, le sens que nous lui attribuons tous, à savoir « le manque d'intelligence » (c'est justement ce que nous confirme la première explication où le jeune homme associe la bêtise à la « connerie »). Ce que nous ignorions, et que ces jeunes gens nous ont révélé, c'est que *parler bien* consistait à user des « *mots du dictionnaire* » (des mots peu usités) ; quand on sait qu'une grande partie du vocabulaire de ces jeunes ne figure pas dans le dictionnaire, serait-ce donc une manière inconsciente de dire qu'ils parlent mal ?

Il est vrai que la polysémie relève d'un acte créatif mais, « *poussée à l'extrême, cette polysémie pourrait devenir dangereuse pour la communication* »<sup>1</sup> : on pourrait se retrouver face au signifiant « grave » et se demander ce qu'il peut bien signifier.

« *Il y a une loi simple en linguistique : moins on a de mots à sa disposition, plus on les utilise et plus ils perdent en précision* »<sup>2</sup> ; la polysémie, même si elle existe en langue depuis un certain temps, semble moins repérable dans la langue de Marivaux que dans le F.C.C., ce français est pourvu certes d'un vocabulaire restreint mais la créativité langagière en fait des mots à sens multiples ; la précision sémantique en est cependant altérée.

### 1-3- Un signifié : des signifiants :

Il arrive que des signifiants différents désignent une même réalité ou un même signifié ; la synonymie est la notion aux contours non précis qui désigne ce type de relation sémantique.

« *La synonymie est une relation sémantique fondée sur une similarité de signifiés entre des signifiants distincts* »<sup>3</sup>. On peut percevoir, entre ces signifiants, des nuances dues à des degrés d'intensité différents ou à des niveaux de langues divergents.

<sup>1</sup> WALTER, Henriette, *op. cit.*, p. 311.

<sup>2</sup> BENTOLILA, Alain, « *Il existe en France une inégalité linguistique* », propos recueillis par SIMONNET, Dominique, L'Express du 17/10/2002, <http://www.lexpress.fr/info/france/dossier/illetterisme/dossier.asp?id=357153&p>.

<sup>3</sup> NEVEU, Franck, *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Editions Nathan, 2000, p. 111.

Dans *L'Esquive*, les similarités sémantiques ne sont pas des moindres : des unités significatives, désignant des réalités divergentes en langue, semblent partager les mêmes traits sémiqes en discours :

- Des signifiants comme *allumer* et *chauffer*, que nous avons déjà eu l'occasion de traiter, partageraient un nombre important de traits sémiqes ; de même pour les verbes *dégommer*, *défoncer* et *démonter*, ou encore pour *pigeon* et *micheton*, comme l'a démontré notre enquête.

- Des adjectifs qui semblent aussi partager un nombre important de traits sémiqes ornent un échange que nous avons jugé utile de relever :

« Rachid : Magnifique ! Magnifique !

Hanane : Elle est stylée !

Lydia : Elle est belle ?

Hanane : Elle est fracassante !

Lydia : Ça le fait ?

Hanane : Elle est stylée, y a même pas de mot pour dire.

Lydia : C'est vrai ?

Hanane : Magnifique ! [...] elle est trop belle, mabrouk !

Lydia : Sérieux ?

Rachid : Parfait.

Lydia : Ça fait bien ou quoi ?

Rachid : Mortel !»<sup>1</sup>

Cet échange s'est mis en mouvement suite à la découverte de la robe du XVIII<sup>e</sup> siècle que porte Lydia. *Magnifique*, *stylée*, *belle*, *fracassante*, *parfait*, *mortel* semblent qualifier la robe ; ces adjectifs sont donc des parasynonymes et diffèrent de par leur degré d'intensité. Signalons que si les jeunes banlieusards n'accordent pas

---

<sup>1</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 22.

les adjectifs *mortel* et *parfait* c'est parce qu'ils relèvent d'une abréviation d'une expression spécifique : *mortel* pour « c'est mortel » et *parfait* pour « c'est parfait ».

- Dans *L'Esquive*, il y a des signifiants dont les associations peuvent paraître invraisemblables : *chipoter* et *esquiver* en sont l'exemple type. Dans « *arrête de chipoter là, arrête d'esquiver* »<sup>1</sup>, nous avons du mal à saisir le sens qui permet d'associer ces deux signifiants. *Chipoter* qui a, en langue, le sens de « manger du bout des lèvres et sans plaisir » ou de « faire quelque chose avec lenteur et soin », aurait, chez les jeunes, le sens de « raconter sa vie » ou de « dire je fais ci, je fais ça », comme nous l'ont expliqué les jeunes que nous avons interrogés ; *esquiver* signifie « éviter adroitement » ; l'association devient plus claire : *chipoter* c'est parler de soi à tort et à travers, tandis qu'*esquiver*, c'est passer d'un sujet à l'autre, « du coq à l'âne ».

- *Esquiver* est un signifiant qui apparaît aussi bien dans la langue des jeunes que dans celle de la pièce qu'ils répètent ; mais s'agirait-il du même signifiant et du même signifié ou de deux signifiants aux sèmes divergents ?

Dans le français des banlieusards, *esquiver* porte le sens d'éviter quelqu'un, dans « *il l'approchait et puis elle, elle l'esquiva* »<sup>2</sup> ; de même dans « *j'ai vesqui* »<sup>3</sup> (verlan d'« esquivé »), où Lydia énonce le fait d'avoir évité un sujet.

*Esquiver*, dans l'acte III, scène 6 du *Jeu de l'amour et du hasard* : « *Je vous vois et je ne vous quitte plus car j'ai trop pitié d'avoir manqué de votre présence et j'ai cru que vous esquiviez la mienne* »<sup>1</sup> a le sens d'éviter. *Esquiver*, dans le F.C.C. ou dans *Le jeu de l'amour et du hasard* signifie « éviter quelque chose ou quelqu'un » ; même si la forme tend à s'altérer (en se verlanisant) de temps à autre, le sens demeure immuable.

#### 1-4- Les signifiants rituels:

Nous entendons, par signifiants rituels, les mots standard, qui accentuent chaque production énonciative ; ce sont des sortes de leitmotiv qui se reproduisent sans fin ; leur fréquence n'est pas des moindres ; ces signifiants sont si habituels que l'on pourrait les assimiler à une pratique rituelle ; leur signifié, lui, semble même altéré.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 55.

• **Le « là » d’hier à aujourd’hui :**

Dans *Le jeu de l’amour et du hasard*, l’adverbe « là » dispose d’une fonction référentielle :

« *Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là* »<sup>2</sup>.

« *Je lui réponds que oui [...] pour qui ce oui-là ne soit pas vrai* »<sup>3</sup>.

« *Je ne saurai vous souffrir dans cette posture-là* »<sup>4</sup>.

Ces énoncés démontrent que l’adverbe en question renvoie au mot qui le précède, et qu’il est associé à une espèce d’insistance : « il s’agit de ces mots-là et non d’autres mots, précisément ceux-là », « il s’agit de ce oui-là et pas d’un autre », « il s’agit de cette posture-là et non d’une autre ».

L’emploi référentiel de l’adverbe « là » laisse place, dans le F.C.C., à d’autres fonctions : dans « *Abdelkrim ! [...] Qu’est-tu fais là ? Il faut que tu te prépares là, on va y aller, hein ?* »<sup>5</sup>, l’adverbe, qui marque habituellement le lieu, marque ici le temps ; nous pourrions même reformuler l’énoncé de la sorte : « Que fais-tu en ce moment ? Il faut que tu te prépares maintenant ». Cette référence temporelle semble très fréquente dans le F.C.C.

Citons à ce sujet un autre échange qui confirmera cet aspect habituel :

« *Lydia : Tu peux me l’allonger l’là ?*

*Le couturier : Non, j’ai trop de travail, là* »<sup>6</sup>.

Ces « là » semblent donc traduire autant de « maintenant ».

Dans « *tu te rappelles de l’interview de l’acteur, là, avec ses pompes, là* »<sup>7</sup>, l’adverbe jouit, certes, d’un emploi référentiel, mais sa fonction de précision semble laisser place à une fonction d’insistance. D’autant plus que nos constats donnent à penser que l’adverbe s’emploie de manière instinctive : sa fonction n’étant pas l’une

<sup>1</sup> *L’Esquive, op. cit.*, p. 51.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>6</sup> *L’Esquive, op. cit.*, p. 17.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 23.

des préoccupations majeures des jeunes d'aujourd'hui, il finit par acquérir une présence usuelle instinctive. Cela expliquerait pourquoi l'adverbe est utilisé à l'environnement dès lors qu'il s'agit d'une querelle ou d'une altercation :

« Frida : Hé, mais qu'est-ce qui t'arrive, là ? »

Fathi : Qu'est-ce qui se passe avec ta copine, là ? »<sup>1</sup>.

Ce « là » est utilisé comme une interjection exprimant l'énervement ou la colère.

#### • Les signifiants usuels contemporains :

Les signifiants usuels caractérisent principalement le discours oral et résultent d'un effet de spontanéité, raison pour laquelle ils ne peuvent submerger l'écrit. Il est cependant possible de déceler des leitmotiv écrits révélateurs d'une nature inconsciente ; ce qui, pourtant, est loin d'être notre propos dans ce présent travail. *Le jeu de l'amour et du hasard* est écrit et réfléchi, d'où l'impossibilité de déceler des éléments résultant d'un effet de spontanéité ; le discours oral des jeunes, par contre, est truffé de signifiants usuels ; à cet effet, nous avons jugé important de considérer les signifiants juxtaposés instinctivement comme une seule unité significative :

• « *Mon frère* » nous fait penser soit au lien familial soit au titre de certains religieux (les moines chrétiens ou les fidèles musulmans entre eux). Il est d'ailleurs employé dans *Le jeu de l'amour et du hasard*, au même titre que *ma sœur*. Citons à ce propos ces répliques de l'acte I, scène 3 :

« Mario : Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends [...]. »

Silvia : Oui mon frère mais je n'ai pas le temps de m'arrêter [...] »<sup>2</sup>.

*Mon frère* souligne ici la relation de fraternité qui lie Silvia et Mario ; mais en F.C.C., le signifiant semble avoir un autre sens : si Lydia s'adresse à Krimo en ces termes : « *A c't'heure-ci, c'est répétition tous les jours, mon frère* »<sup>3</sup>, cela ne veut pas dire qu'un lien de parenté les unit ; l'union est autre : les interlocuteurs, auraient-ils des origines communes ? Ou est-ce parce qu'ils sont de la même génération ? A moins que ce ne soit que la traduction d'une simple relation amicale ?

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>2</sup> MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Editions Brodard Et Taupin, collection Pocket classiques, 2000, pp. 27-28.

<sup>3</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 34.

Citons un autre cas qui pourrait nous éclairer quant à l'usage de ce même signifiant : Lydia, suppliant le couturier de lui rallonger le volant, déclare : « *vas-y mon frère, rallonge-le-moi !* »<sup>1</sup>. Le couturier est chinois et plus âgé que Lydia, il est d'ailleurs loin d'être son ami : on se rend compte que l'âge, l'amitié ou les origines raciales ne définissent nullement l'usage du signifiant que nous traitons. Serait-ce alors dû à une union sociale ou territoriale ?

Un autre point a attiré notre attention : il s'agit de l'importance accordée à l'adjectif possessif « mon », qui est loin d'être indissociable du substantif « frère » :

« *Le couturier : On avait dit 70.*

*Lydia : Ah non frère, on a dit 50* »<sup>2</sup>

Pour négocier le prix de la robe, le ton monte entre Lydia et le couturier : « mon frère » finit par laisser place à « frère ». L'adjectif possessif installe donc un lien de proximité entre les interlocuteurs et dès que survient un conflit ou s'installe une distance entre ces derniers, ce lien n'a plus lieu d'être.

*Mon frère* se dit aussi bien pour le sexe masculin que pour le sexe féminin : Lydia s'adresse à Zina en ces termes : « *T'as vu, j'ai craché la maille, mon frère* »<sup>3</sup> ; Zina s'adresse à sa mère en ces termes : « *C'est bon toi, j'arrive. Arrête de gueuler, mon frère !* »<sup>4</sup>. Dans ces deux énoncés, nous avons plus l'impression que la personne à laquelle renvoie *mon frère* est inexistante, et que ce *frère* serait par conséquent une virtualité.

Mais *mon frère* s'emploie de manière instinctive : il s'agit d'un signifiant spontané qui accentue, inconsciemment, les énoncés émis.

A ce propos, l'un des jeunes que nous avons interrogés nous confie que « *mon frère c'est un copain proche* », tandis qu'un autre ajoute : « *On se considère tous comme des frères mais il y a aussi "cousins", "la famille"* ». Ce signifiant, dont l'emploi semble spontané, véhiculerait donc une idée bien établie : une notion de fraternité unissant tous les banlieusards.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>4</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 20.

Dans le dialecte algérois, le mot « kho », que l'on pourrait traduire par « frère », est aussi fréquent dans les échanges verbaux des jeunes : on se demande s'il ne s'agit pas d'un calque d'une langue à l'autre, puisque les deux langues dont il est question sont en contact permanent.

• *Vas-y* résulte de la juxtaposition du verbe « aller » conjugué à l'impératif, et de l'adverbe « y » indiquant le lieu, ou plus précisément « cet endroit là ». L'échange qui suit, révélant l'usage abusif de ce signifiant, nous permettra de déceler le signifié que les jeunes lui associent :

*Magali : De toute façon, je veux plus de toi, c'est fini. Dégage !*

*Krimo : Mais vas-y...viens, on oublie ça.*

*Magali : Non. Laisse-moi.*

*Krimo : Vas-y.*

*Magali : Non.*

*Krimo : Vas-y, pour une semaine... »<sup>1</sup>.*

Les *vas-y* employés par Krimo ont le sens d'« arrête de t'emporter » ; ils sont même ressentis comme une demande d'omission de ce qui s'est préalablement passé ou comme une volonté indirecte de s'excuser. Il serait même possible de les remplacer par des « s'il te plait ».

*Vas-y*, s'adaptant à toutes sortes de situations, se doit de réunir plusieurs signifiés :

Dans « vas-y, à tout à l'heure ! »<sup>2</sup> ou « vas-y, ciao »<sup>3</sup>, le signifiant met fin à la discussion : tel un « ok », il souligne la clôture du sujet abordé suite à un accord ou à une non volonté d'échanger ; il introduit aussi un « au revoir », une séparation physique momentanée. Cette assimilation avec l'adverbe « ok » se trouve avérée car, lorsque Magali demande à Fathi de l'aider à se réconcilier avec son copain, ce dernier répond : « *Vas-y, je vais lui parler* »<sup>4</sup> voulant dire, « ok » ou « d'accord, je vais lui parler ».

*Vas-y* peut aussi tout simplement vouloir dire « accepte » ou « dis oui » : dans « *vas-y s'te plait, vas-y* », Lydia supplie Krimo pour qu'il l'accompagne, et ses « *vas-y* » sont des sortes de « viens, s'il te plait, viens ».

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>2</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 47.

Mais selon les jeunes que nous avons interrogés, « *vas-y a deux sens* » : « *soit vient soit dégage* ». Ce signifiant est donc tellement usuel qu'il veut dire aussi bien la chose que son contraire.

- « *Franchement* », cet adverbe indiquant la franchise ou la résolution, introduit une grande partie des énoncés que les jeunes émettent : « *Franchement, elle est belle* »<sup>1</sup>, « *franchement, ça va déchirer* »<sup>2</sup>. Mais que sous-entend cette volonté absolue de souligner l'honnêteté ou la franchise des énoncés émis ? A moins qu'il ne s'agisse pas de volonté mais d'un simple usage instinctif lié à l'oralité de la langue ; dans « *s'te plait, franchement, s'te plait !* »<sup>3</sup>, l'adverbe semble dénué de sens, et sa présence dans un tel énoncé est singulière.

A la question « que veut dire *franchement* ? », l'un des jeunes interrogés s'exclama : « *Franchement, on sait pas* ». Et encore un autre *franchement* ! Réponse qui confirme l'emploi instinctif du mot. Un autre jeune nous a cependant expliqué que le signifiant voulait dire « *on te le dit du cœur* » ; son ami lui déclara alors : « *Non, c'est un tic* ». La volonté absolue de souligner la franchise des énoncés émis a fini par faire de l'adverbe « *franchement* » un signifiant usuel.

- *Sérieux*, cet adjectif, soulignant, en langue, la non frivolité de l'être ou l'importance de la chose, est, comme *vas-y* ou *franchement*, abusivement émis par les jeunes des cités. L'échange langagier permettra de déceler le sens que les jeunes lui attribuent :

« *Hanane : Wallah, elle est trop belle, mabrouk !*

*Lydia : Sérieux ?*

*Hanane : Ouais !* »<sup>1</sup>.

La réponse de Lydia est une demande de confirmation ; Hanane affirme un fait et Lydia, en usant d'un simple adjectif, lui demande de l'attester, de le renforcer, de le rendre plus ferme. Il peut remplacer : « Tu es sérieux ? » ou « c'est vrai ? ».

Selon l'un des jeunes interrogés, l'adjectif *sérieux* peut être une marque d'étonnement. Cette interprétation est d'ailleurs valable pour l'échange ci-dessus car

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>3</sup> *Idem.*



Lydia s'étonne que sa robe soit aussi belle. Un autre jeune nous dévoile, cependant, un aspect implicite de cet usage fréquent : « *On ne croit jamais la personne* ». Le mensonge serait-il donc un vice établi en banlieue ? Et l'usage rituel de signifiants, comme *sérieux* ou *franchement*, serait-il juste une volonté d'appuyer des propos qui pourraient être interprétés comme mensongers ?

### 1-5- Les signifiants argotique :

Qu'est-ce que l'argot ? Un code incompréhensible ? Une langue populaire ? Ou un langage spécifique à un groupe professionnel ? L'argot semble être au centre d'innombrables questionnements dus à l'histoire même de cet aspect langagier.

« *L'argot est la langue spéciale de la pègre ou plus exactement, à l'origine, celle des gueux ou mendiants professionnels, puis celle des voleurs, tricheurs, escrocs de tout genre* »<sup>2</sup>.

L'argot fut, au XV<sup>e</sup> siècle, la langue des brigands, une langue munie d'une fonction cryptique permettant de protéger « *des activités illicites* » et revendiquant une « *appartenance à des organisations illégales* »<sup>3</sup>. Mais au fil du temps, l'argot gagna du terrain, passa à l'écrit et conquiert même la littérature<sup>4</sup>, ce qui lui fit perdre son aspect énigmatique. Le langage des malfaiteurs devint l'argot des métiers ou l'argot des groupes marginalisés.

Nous avons relevé, dans le corpus que nous traitons, quelques mots argotiques employés dans le F.C.C. Citons à cet effet :

- *Kiffer*, voulant dire « apprécier, aimer, adorer », aurait un lien avec le *kif*, un mot issu de l'arabe dialectal maghrébin et désignant le haschich. Comme ce dernier procure un effet de plaisir, le signifiant finit par s'employer pour désigner un état de béatitude. Le verbe *kiffer* a même donné naissance à l'adjectif « kiffant » (qu'on aime), lequel forme son féminin en « kiffante ».

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 22.

<sup>2</sup> GUIRAUD, Pierre, « *Argot* », *Encyclopædia Universalis*, 2004.

<sup>3</sup> *Idem*.

<sup>4</sup> François Villon, dans ses ballades, fit de l'argot son principal outil.

- *La thune*, un terme qui fut attesté en 1628 pour désigner « l'aumône » ; à partir de 1800, le terme désigna « l'ancienne pièce de 5 franc »<sup>1</sup> puis finit par désigner « l'argent » de manière générale.

- *Sapé* veut dire « habillé ou vêtu », et *pompes* veut dire « chaussures ».

- *Daron* et *daronne* désignent respectivement le père et la mère (mais si le père est désigné par « daron » dans le F.C.C., tout au long du *Jeu de l'amour et du hasard*, Mario appelle son père « Monsieur »).

- *Mec* et *pote* signifient respectivement « homme » et « ami » ; « mec » est l'abréviation de « maquereau » et se distingue, aujourd'hui, par son sens général de « personne de sexe masculin », de « mac » qui est la nouvelle abréviation de « maquereau » qui a gardé son sens premier de « souteneur »<sup>2</sup> ; les deux substantifs ne devraient pas être employés que pour désigner le sexe masculin ; cependant, quand Lydia s'adresse à Hanane et Rachid, elle déclare : « *T'sais les mecs, ça me fait plaisir* »<sup>3</sup>, et quand Nanou s'adresse à Lydia, elle déclare: « *Même moi, ta meilleure pote, pourquoi tu me l'as pas dit ?* »<sup>4</sup>.

Les deux substantifs ne semblent donc pas se soucier du genre et s'emploient donc pour désigner le sexe féminin au même titre que pour désigner le sexe masculin.

Les termes argotiques susmentionnés ne relèvent pas du *Jeu de l'amour et du hasard*. Même si les auteurs français ont souvent eu recours à l'argot. Montaigne a utilisé le mot gascon « bavasser » signifiant « bavarder » ; Rabelais a usé du mot « chapoter », du dialecte lyonnais, voulant dire « frapper » ; Ronsard, puisant dans l'archaïsme, usa de « traitis » signifiant « joli, bien fait »<sup>5</sup> ; *L'Assommoir* de Zola ou *Les Misérables* de Hugo sont truffés de mots argotiques mais cela ne s'avère pas être le cas pour l'œuvre de Marivaux.

### 1-6 Quand le signifiant s'emprunte :

---

<sup>1</sup> Ces désignations furent recueillies dans MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, 2000, p. 122.

<sup>2</sup> Propos recueillis in WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, pp. 256-257.

<sup>3</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 22.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>5</sup> Cf. HAGEGE, Claude, op. cit., p.58.

Les signifiants empruntés relèvent d'un processus qui consiste à introduire dans une langue un terme propre à une autre langue.

« En règle générale, l'énonciateur qui emprunte un mot étranger le fait parce que, à tort ou à raison, il a le sentiment qu'aucun mot de sa propre langue ne peut désigner le référent dont il veut parler »<sup>1</sup>.

L'emprunt serait donc dû à une volonté de combler une carence lexicale, mais est-ce vraiment l'unique motivation de l'emprunt ou les raisons seraient-ils autres?

• **Entre anglicismes...** :

• *Miss*, dans les pays anglo-saxon, signifie « mademoiselle ». Même si l'équivalent du mot « miss » existe en français, il peut être employé pour désigner une jeune fille anglaise. Il fut même utilisé par Baudelaire dans *Curiosités esthétiques* ou par Maupassant dans *Contes et nouvelles*<sup>2</sup>. Mais dans *L'Esquive*, le mot possède un sens quelque peu différent :

« Ça va, miss ? »<sup>3</sup> déclare Rachid à son amie Lydia.

« Hé, la miss... »<sup>4</sup> déclare Fathi à Frida, dont il ne connaît pas le nom.

Dans le premier énoncé, *miss* a une connotation amicale : le signifiant « amie » pourrait même le suppléer. Dans le second énoncé, l'amitié étant inexistante, Fathi use du mot anglais signifiant « mademoiselle » afin de nommer une personne qu'il ne connaît pas. Le signifiant véhiculerait même une connotation péjorative : la *miss*, dans cette situation, est une personne arrogante.

• *Cool* et *fun* sont employés par Fathi suite à une querelle avec Frida : « *Toi t'es cool toi, t'es fun, toi, je te dis arrête de crier* »<sup>5</sup>. En anglais, *cool* a le sens de « calme » et *fun* celui d'« amusant, marrant » ; dans ce contexte, *cool* a gardé son sens, mais celui de *fun* a glissé pour emprunter, lui aussi, le sens de « calme ». Parfois c'est l'inverse qui se produit : *c'est cool* peut vouloir dire « c'est amusant, c'est chouette », alors qu'en principe, ce sens est celui de *fun*.

• **...et arabismes :**

<sup>1</sup> MORTUREUX, Marie-Françoise, *La lexicologie entre langue et discours*, Paris, Edition SEDES, 1997, p. 107.

<sup>2</sup> Pour plus de détails, voir l'entrée « miss » dans le T.L.F.

<sup>3</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 21.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>5</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 64.

Des emprunts à l'arabe dialectal tout particulièrement tels que « *mabrouk* » (félicitation), « *yselmek* » (ayant le sens de « que Dieu te préserve » mais dont l'emploi est si courant que l'on finit par l'assimiler à un simple « merci »), « *bismillah* » (au nom de Dieu), « *wallah* » (je le jure), « *inchallah* » (si Dieu le veut), « *naal chitane* » (maudit Satan), « *zaama* » (soit disant), « *meskine* » (le pauvre), *lahchouma* (la honte), ... pullulent dans *L'Esquive*. L'usage des uns est conforme aux règles de bienséance arabes ; l'usage des autres est aussi fréquent en français qu'il ne l'est en arabe. Tous ces signifiants véhiculent dans le discours des jeunes le sens qu'ils ont réellement en arabe dialectal.

Des emprunts à d'autres langues furent aussi relevés : *nada* est un signifiant espagnol véhiculant le sens de « rien » et *ciao* est la forme vénitienne d'une interjection signifiant « prendre congé ». Précisons juste que le signifiant *nada* est certes une forme très usitée par les jeunes mais que, contrairement à *ciao*, il n'est pas lexicalisé.

Les emprunts sont non seulement adaptés par les jeunes mais constituent des bases de dérivation, ils se plient même aux règles de la langue française et sont traités syntaxiquement comme des termes français : le substantif *style* a donné naissance à l'adjectif *stylé* et le substantif *zaaf* (énervement) a donné naissance à un verbe que les jeunes conjuguent tout au long de *L'Esquive* : « *j'me zaaf* ». Peut-on parler du verbe « se *zaafer* » ? Ou son infinitif serait-il autre ? A moins que les jeunes, en toute ignorance des métamorphoses qu'ils font subir aux formes empruntées, ignorent jusqu'au genre de verbe auquel ils ont donné naissance.

L'emprunt ne semble donc pas remplir une lacune lexicale particulière. Quelle serait alors la véritable raison qui pousse ces jeunes à emprunter des mots à d'autres langues ? S'agirait-il alors d'un besoin de se rattacher à une langue en particulier, d'un besoin de puiser dans ses propres sources ou racines ? Surtout lorsqu'on constate que la langue de Marivaux, elle, est dénuée d'emprunt notoire.

#### 1-5- Quand le signifié dévie :

« Les changements sémantiques peuvent être plus importants, composés à la fois d'addition et d'effacement de sèmes »<sup>1</sup>. Ainsi, il arrive qu'un signifiant se détache de son signifié habituel pour emprunter un sens nouveau, une sorte de néologie sémantique, de création d'une nouvelle acceptation pour un mot existant.

- Le verbe *décompter* a, en langue, le sens de « déduire » ; mais quel sens a-t-il dans la discours marivaudien ? Dans l'acte II, scène 5 du *Jeu de l'amour et du hasard*, le sens du verbe *décompter* semble dévier légèrement ; même s'il se rapproche de la signification en langue, il s'en écarte en s'adaptant au contexte :

« Lisette : [...] Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaissons mieux.

Arlequin : Ah ! Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup ; il y aura bien à décompter »<sup>2</sup>

Arlequin veut dire par *décompter*, « retrancher ou supprimer une grande partie de ce qu'il paraît être en cet instant ».

- L'adjectif *tranquille*, en langue, a le sens de « sans inquiétude », « sans agitation » ; quel sens a-t-il donc dans le discours banlieusard ? Citons un premier échange et décelons le sens attribué à cet adjectif :

« Rachid : Et toi Krimo, ça va ?

Krimo : Ca va.

Rachid : Tranquille ? »<sup>3</sup>

A cette dernière question, Krimo évite de répondre, comme si la question avait déjà été posée et que la réponse avait déjà été donnée. *Tranquille* aurait donc le sens de « ça va ».

Citons un autre énoncé où l'adjectif, qui se suffisait à lui-même dans le premier échange, n'apparaît plus isolément : « C'est cher, 70...50 euro, c'est bien, c'est

---

<sup>1</sup> MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, 2000, p. 115.

<sup>2</sup> L'Esquive, *op. cit.*, p. 25.

<sup>3</sup> L'Esquive, *op. cit.*, p. 22.

*tranquille* »<sup>1</sup>. D'un côté c'est cher et de l'autre c'est tranquille ; *tranquille* aurait donc, dans ce contexte, le sens d' « abordable ».

- Le verbe *coincer* a le sens d'« acculer dans un coin » ou de « mettre dans une situation difficile » ; cependant, dans « *c'est bon, on s'en ouf. Qu'est-ce que t'as à coincer ?* »<sup>2</sup>, le verbe semble avoir le sens de « déranger » : « qu'est-ce que t'as à coincer ? » pourrait être reformulé ainsi : « En quoi ça te dérange ? » ou « qu'est-ce qui te gêne ? ».

- Le verbe *se poser* a le sens de « se mettre » ou de « se placer », mais lorsque Rachid invite Krimo à s'asseoir, il le fait en ces termes : « *Krimo, t'as qu'à te poser, vas-y* »<sup>3</sup>. Le sens de *se poser* dévie donc vers « s'asseoir ». Mais si « s'asseoir » et *se poser* ont un sens similaire, les jeunes que nous avons interrogés nous ont expliqué en quoi les deux verbes divergeaient : « *Se poser c'est être relax* » tandis que s'asseoir, c'est, comme ils le précisent, « *rester comme ça à l'école* ». Les deux verbes ont donc connu un glissement sémantique et une adaptation en fonction de la situation.

- Le terme *bâtard*, signifiant « être né hors mariage », a aussi connu un glissement sémantique. Les jeunes que nous avons interrogés nous ont expliqué que le terme désignait celui « *qui va parler mal à quelqu'un* »<sup>4</sup> ; d'autres l'ont assimilé à « *crevard* », c'est-à-dire à quelqu'un à qui « *on demande quelque chose et il veut pas le passer* ». Les deux acceptations attribuées au signifiant divergent mais d'autres acceptations encore plus divergentes furent décelées dans *L'Esquive* :

Dans « *c'est un temps de bâtard, ça donne même pas envie de sortir* »<sup>6</sup> ou dans « *tu vois pas que tu te fais une réputation de bâtard* »<sup>1</sup>, le signifiant souligne la négativité de la chose : le temps est mauvais (« temps de bâtard » se dit aussi « temps de chien ») et la réputation est mauvaise ; *bâtard* impliquerait donc « mauvais ».

L'échange langagier ci-dessous permet de déceler un autre sens attribué à ce même signifiant :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 24

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> Le « ça » est accompagné d'une indication gestuelle: le croisement des bras.

<sup>5</sup> Les énoncés émis par les jeunes banlieusards interrogés sont mentionnées tels quels et même si les constructions syntaxiques peuvent s'avérer reprochables, par souci de fidélité, nous n'avons pas jugé utile de les corriger, d'autant plus qu'elles exemplifient certaines caractéristiques du F.F.C. abordées dans notre analyse.

<sup>6</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p 34.

« *Fathi* : T'étais où, bâtard ? »

« *Krimo* : J'te jure, j'ai affaire.

*Fathi* : Mais dis, c'est Magali ? C'est elle ?

*Krimo* : Ouais.

*Fathi* : Sérieux ? Espèce de bâtard ! »<sup>2</sup>.

L'apparition première du signifiant est assimilée à une simple appellation amicale : les amis se surnomment entre eux « *bâtards* » sans aucune connotation péjorative. La deuxième apparition du signifiant revêt encore plus de traits sémiologiques positifs et finit par avoir le sens de « chanceux ».

Ce signifiant, en glissant sémantiquement, s'est vu attribuer plusieurs acceptations, négatives dans certaines situations, positives dans d'autres ; la compréhension, elle, dépend du degré de connaissance du contexte.

- L'adjectif *mystique*, en langue, qualifie « tout ce qui a trait aux mystères de la religion, au mysticisme », mais son sens a connu une nette déviation dans le langage des jeunes des cités : dans « *il t'a pas dit des trucs mystiques ou quoi, là ?* »<sup>3</sup>, l'adjectif signifie « bizarre », « étrange », « atypique ». Il faut préciser que, dans le film, le mot est employé dans le sens où les « dires mystiques » sont censés révéler la passion ou l'attirance que le garçon éprouve pour la fille. Le mysticisme est une doctrine fondée sur une union intime de l'homme et de la divinité, ce qui permet de déceler l'origine sémantique de l'adjectif *mystique*, qui semble aussi évoquer l'union intime entre l'homme et la femme. Les jeunes, auxquels nous avons demandé ce que signifiait l'adjectif, nous ont expliqué que le mot se disait aussi « *stiquemy* » et qu'il voulait dire « *mystérieux* ». Le mot apparaît donc également, chez les jeunes, sous une forme verlanisée.

- *Bouffon* et *bouffonne*, s'ils sont utilisés par les jeunes tout au long de *L'Esquive*, ne désignent pas « un personnage comique du théâtre » ou « quelqu'un d'amusant », mais comme nous l'indiquent les jeunes que nous avons interrogés, « *un bolos, un baltringue* », « *quelqu'un qui a peur* ». En dehors de l'indication qui se rapporte au

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 55.

glissement sémantique du mot, nous venons de déceler une panoplie de synonymie démontrant le degré de créativité des jeunes d'aujourd'hui.

- *Putain* désigne, en langue, une « femme qui se livre à la prostitution » mais, tout au long du film, ce substantif féminin n'a que la fonction d'une interjection exprimant le mécontentement, l'énervement (« *putain, elle me saoule cette meuf* »<sup>1</sup>), l'hésitation ou l'embarras (« *p'tain, tu me fous dans la merde Krimo* »<sup>2</sup>).

Ainsi ces jeunes posséderaient « *des mots qu'ils ont en commun avec nous, mais auxquels ils prêtent un sens différent. Parce que la réalité qu'ils nomment est perçue d'un autre point de vue que celui, disons, d'un occidental moyen* »<sup>3</sup>. A moins que ces jeunes aient une perception de la réalité identique à la nôtre et qu'ils veuillent simplement que leur langage ne soit pas compris par tous les locuteurs ? Ce langage aurait dans ce cas une fonction cryptique.

## 2- Les procédés formels et les unités significatives :

### 2-1- Signifiant verlanisé, signifié inversé ?

Un signifiant verlanisé est un signifiant dont les syllabes sont inversées. C'est d'ailleurs en inversant les syllabes de la locution adverbiale « à l'envers » que le terme de « verlan » fut créé.

« *Le verlan n'est pas une nouveauté. C'est un procédé de travestissement bien connu* »<sup>4</sup>. On a même pu déceler, dans une version médiévale de « Tristan et Iseult », une forme verlanisée du nom de Tristan en « Tan-tris »<sup>5</sup> ; cette forme fut employée lorsque le héros dut se faire passer pour un autre, ce qui souligne déjà la fonction cryptique du verlan. *Le jeu de l'amour et du hasard* est dénué de formes verlanisées, tandis que celles-ci abondent dans le langage des jeunes : *vénère* (énervé), *guedin* (dingue), *keumé* (mec), *vesqui* (esquiver), *chelou* (louche), *secla* (classe), *einss* (*seins*), *tillegent* (intelligent), *remé* (mère), *ouf* (fou)...

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 24.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>3</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 1996, p.126.

<sup>4</sup> WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, p. 314.

<sup>5</sup> Voir « *Verlan* » in Wikipedia, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Verlan>.



Les formes verlanisées s'emploient au masculin comme au féminin : folle se dit « ouf », c'est donc la forme masculine (fou) qui est verlanisée. Verlaniser la forme féminine peut s'avérer certainement plus compliqué.

Mais le verlan peut engendrer une homonymie donnant lieu à certaines ambiguïtés : « on s'en fout » se dit « *on s'en ouf* »<sup>1</sup>, « ouf » renvoie donc aussi bien à « fou » qu'au « fout » du verbe « foutre » ; ce qui pourrait engendrer une ambiguïté sémantique dans certains contextes.

Si les signifiants sont inversés, cela n'implique certainement pas l'inversion de leur signifiés, mais des exceptions semblent exister : le signifiant *chanmé* (ou *chomé*<sup>2</sup>) est la forme verlanisée de « méchant » (ou de « moche ») ; dans *L'Esquive*, ce mot désigne quelque chose de « joli » (une jolie robe) et est même supplanté de temps à autre par « super belle ». Si le signifiant est le verlan de « moche » c'est que tout comme la forme, le sens est inversé ; si le signifiant est le verlan de « méchant », c'est que nous sommes face à un glissement de sens. Afin de mettre fin à cette hésitation, nous avons demandé à de jeunes banlieusards de nous éclaircir quant au signifié que véhicule le signifiant en question : le premier groupe interrogé semblait ignorer que le mot était verlanisé et se contenta de lui attribuer des synonymes tels que « mortel » ou « magnifique ». D'autres jeunes, résidant dans un quartier voisin, nous expliquèrent que *chanmé* était soit le verlan de « moche », soit de « méchant », et que seule la phrase émise leur permettait de le reconnaître : « *Ca dépend dans quel sens tu veux le dire* ». Lorsque nous leur demandâmes s'ils pouvaient, dans une situation déterminée, être synonyme de « belle », ils répondirent « non » à l'unanimité. Le premier groupe a donc confirmé le sens que nous avons décelé dans la situation d'énonciation représentée dans *L'Esquive* alors que le deuxième groupe l'a infirmé.

La divergence des interprétations sémantiques des jeunes démontre, d'une part, que l'ambiguïté due au verlan est incontestable et que, d'autre part, le sens des signifiants employés par les jeunes n'est pas aussi fixe qu'on pourrait le croire. D'un quartier à l'autre, le signifié diffère : qu'en serait-il alors d'une banlieue à l'autre ?

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 24.

<sup>2</sup> Le parler des jeunes rend ces deux signifiants phonétiquement identiques.

## 2-2- Le sens de l'abréviation :

Les phénomènes d'abréviation que nous tenterons d'aborder dans notre analyse sont la siglaison et la troncation.

« *La siglaison consiste à abréger une suite de mots qui forme une unité sémantique en la suite des initiales des mots qui la composent ; chacun des mots est ainsi réduit à son initiale* »<sup>1</sup>.

La troncation est un processus centré sur la suppression d'une ou de plusieurs syllabes composant le mot. La chute de syllabes à la fin du mot fut baptisée « apocope » ; la chute de syllabes au début du mot fut baptisée « aphérèse ».

- Dans *L'Esquive*, nous n'avons pu déceler que deux formes siglées se rapportant au FCC, lesquelles sont d'ailleurs lexicalisées : *C.V.* et *O.K.*

Le *C.V.* serait l'abréviation de *curriculum vitae*, autrement dit « l'ensemble des renseignements qui concernent l'état civil, les activités professionnelles et la formation d'une personne ».

*O.K.* est l'abréviation de « oll korrekt » qui est la transcription de « all correct » et qui signifie « d'accord », « entendu ».

- Les troncations sont certes inexistantes dans *Le jeu de l'amour et du hasard* ; contrairement à ce que l'on pourrait croire, elles sont aussi peu fréquentes dans le *F.C.C.*, ou dans *L'Esquive* plus précisément:

*Prostit*, *bourge*, *prof*, *pro* sont, respectivement les apocopes de « prostituée », « bourgeoise », « professeur », « professionnel », *man* étant l'aphérèse de « maman » : ces termes résultent d'une volonté explicite d'économie langagière due à cette mentalité « du moindre effort ».

Ces abréviations « *restent inoffensives tant qu'elles ne créent pas d'ambiguïté. Mais est-ce toujours le cas ?* »<sup>2</sup>. Henriette Walter donne l'exemple d'une équipe de télévision qui, en tournant un film sur les micro-ordinateurs, a connu des

<sup>1</sup> MORTUREUX, Marie-Françoise, *op. cit.*, p. 54.

<sup>2</sup> WALTER, Henriette, *op. cit.*, p. 313.

malentendus dus à une confusion entre micro et micro; le premier étant l'abréviation de « micro-ordinateur » et le second étant l'abréviation de « microphone »<sup>1</sup>.

### 2-3- Le sens de la dérivation :

La dérivation est « un procédé de formation des mots qui consiste à adjoindre à une base un ou plusieurs affixes »<sup>2</sup>. Les affixes rassemblent, en langue française, aussi bien les préfixes que les suffixes.

#### • Les « -ard » des banlieusards :

Le préfixe « -ard » est très productif en F.C.C. :

La crève + -ard = *crevard*.

Ce signifiant dérivé qui se dit d'ailleurs aussi « varcre » a, en langue, le sens de « qui a l'air malade » ; les jeunes lui attribuent, à leur aise, un autre sens : celui d'« avare » ou de « celui qui ne veut pas partager ».

Le vice + -ard = *vicelard*.

Ce signifiant dérivé a le sens d'« avoir un vice » ; les jeunes banlieusards que nous avons interrogés n'ont pas hésité, afin de nous éclaircir quant au sens que véhicule le mot, à énoncer le synonyme : « vicieux ». Les jeunes sont donc conscients de l'existence d'un équivalent sémantique du terme mais tiennent, par-dessus tout, à créer leurs propres unités lexicales.

Ce suffixe, homonyme du « ard » qui construit les noms locatifs comme banlieusards, a une connotation péjorative, tout comme le suffixe « -asse » dans *connasse*<sup>3</sup> ou *crasseuse*<sup>4</sup>.

• Un des plus florissants suffixes en FCC semble, selon les spécialistes de la question, être « -oche » (comme dans *téloche*, dérivant de *télévision*), mais il est inexistant dans le corpus que nous traitons.

• Le mot *crise*, lui, a donné naissance au verbe *criser*<sup>5</sup>, ayant le sens de « faire une crise ».

<sup>1</sup> *Idem*.

<sup>2</sup> NEVEU, Franck, *op. cit.*, p. 29.

<sup>3</sup> *L'Esquive*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>4</sup> *Idem*.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 30.

## 2-4- Le comble de la création :

Verlaniser ou emprunter des signifiants, recourir à une métaphore ou à une hyperbole, rajouter des suffixes ou tronquer des syllabes: que des procédés formels ou sémantiques tendant à créer des unités néologiques. Mais il est des innovations qui invoquent simultanément un sens et une forme néologiques : elles relèvent souvent d'une création individuelle et spontanée. Ces néologies formelles, et sémantiques par la même occasion, sont certes des faits du discours, mais elles peuvent se lexicaliser et se muer en faits de langue ; cependant, cette mutation n'est pas aussi fréquente qu'on pourrait le croire.

- Les jeunes, aujourd'hui, créent des mots et des sens à chaque fois qu'ils en ressentent l'utilité. Lydia, accusée d'avoir séduit Krimo, rétorqua : « *Arrête de croire que je l'ai ambiancé* »<sup>1</sup>. Le verbe *ambiancer* découle du substantif « ambiance » ; son sens, par contre, semble s'en écarter. *Ambiancer* veut dire « séduire », draguer ou plus exactement, en F.C.C., « allumer » ; cela se comprend si l'on admet que « mettre de l'ambiance », c'est « installer une chaleur conviviale, une gaieté ou un entrain » et que séduire c'est aussi « faire naître un certain entrain, une certaine chaleur ». Quand nous demandâmes à de jeunes banlieusards ce que signifiait le verbe *ambiancer*, ils répondirent : « *Mettre de l'ambiance* » ; mais lorsque nous leur décrivîmes la situation qui avait fait surgir le signifiant en question, leur réponse fut : « *draguer* ». Même si le mot n'est pas encore établi en F.C.C., son sens semble être facile à déceler lorsque l'on est confronté à une situation précise.

- Une autre création, et des plus singulières, est celle-ci : « *J'suis sur scène et j'suis en train de m'éventailier* »<sup>1</sup>. Le verbe *s'éventailier* n'apparaît qu'une seule fois dans *L'Esquive*, ce qui démontre qu'il s'agit d'une création instinctive, voulant dire « s'éventer » ou « user d'un éventail » ; ignorant ces deux signifiants, il fallut à l'émetteur, inventer, de façon tout à fait instinctive, un autre mot pour rendre sa pensée. Etant donné son manque de connaissance, il est possible que Lydia, l'énonciatrice, ne se rende pas compte du fait d'avoir inventé un mot nouveau.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 71.

## 2- Les unités significatives au-delà du cercle territorial :

Afin de mesurer le degré de compréhension ou d'interprétation sémantique, de quelques signifiants du XVIII<sup>e</sup> ainsi que de ceux du F.C.C., de locuteurs francophones mais non Français, nous avons soumis à un groupe d'étudiants algériens (70 étudiants en 2<sup>ème</sup> année Langue Française au département des Langues de l'Université Ferhat Abbas, Sétif) un questionnaire qui comprend un nombre restreint d'unités significatives ; nous leur avons ensuite demandé, en visionnant *L'Esquive*, de déceler le sens attribué aux unités lexicales en question ; les différentes interprétations émises par ces étudiants sont résumées dans les tableaux ci-dessous :

---

<sup>1</sup>*L'Esquive, op. cit.*, p. 50.

**Tableau 1. Les étudiants algériens face aux signifiants du XVIII<sup>e</sup> siècle.**

Le signifiant	Son interprétation sémantique
<i>Promptitude</i>	Rapidité/ capacité/ monter sur ses grands chevaux/
<i>Serment</i>	Habitude/ accord/ jurer/ engagement/ promesse/ comme au tribunal/ le fait de jurer/ certainement/ promettre/
<i>Posture</i>	Allure/ situation/ position/ fidèle/ attitude/ bien habillé/
<i>M'amie</i>	Mon amie/ diminutif d'amie/ bonne servante/ maman/ ma camarade/ confrère/ copine/ muse/ inspiration/ il m'aime/
<i>Martinet</i>	Vin/ alcool/ verre/ boisson/ corde/ genre de vin/ extraterrestre/ quelque chose de super/ bâton/ nom/ oiseau/

• **Commentaire :**

Les étudiants ont certes éprouvé quelques difficultés face à certains signifiants, mais ont fait preuve de davantage plus d'aisance face à d'autres :

*La promptitude* est bien assimilée par les étudiants à la rapidité ; même l'expression « monter sur ses grands chevaux », qui signifie « s'emporter rapidement », souligne cette notion de « rapidité ».

*Le serment* est associé par les étudiants à l'engagement, au fait de « jurer », à la promesse ; il se réfère même au tribunal, ce qui résume le sens réel du serment, à savoir la promesse faite sur l'honneur.

*La posture* est parfaitement assimilée à la position, à l'allure et à la situation. Cependant, nous ne saisissons pas le rapport avec la notion de « fidélité ».

*M'amie* est un signifiant vieilli, affectif, signifiant « mon amie » ou « ma bonne amie » ; malgré son caractère archaïque, les étudiants ont pu en déceler le sens. D'autres interprétations telles que « muse » ou « inspiration » demeurent sans explication ; « maman » et « m'aime » sont sans doute mentionnés suite à une ressemblance formelle entre les mots.

*Le martinet* a un sens vieilli, indiquant le bougeoir, et n'est pas à la portée des étudiants, qui tendent à lui associer soit l'oiseau (le martinet serait une sorte

d’hirondelle à très longues ailes) soit le fouet (à travers la corde ou le bâton), et qui sont aussi des signifiés du mot. L’association avec l’alcool (et le vin) est due à une ressemblance formelle entre le martinet et le martini (une sorte de vermouth).

**Tableau 2. Les étudiants algériens face aux signifiants du F.C.C.**

Le signifiant	Son interprétation sémantique
<i>Kiffer</i>	Aimer/ apprécier/ désirer/ sentir/ plaire/ admirer/ adorer/ étonner/ rendre fou/ kif-kif/
<i>Mortel</i>	Génial/ grave/ étonner/ très beau/ waw/ génial/ trop bien/ qui tue/ qui séduit/ un être vivant/ relatif à la mort/ fascinant/ magnifique/ incroyable/
<i>Sapé</i>	Saboter/ s’habiller/ habiller/ marcher ou faire des tours/ chic/ bien habillé/ stylé/ passer/ vieilli/
<i>Pompes</i>	Chaussures/ faire du sport/ léger/ baskets/ explosion/ un genre d’armes/ mots/ musclé/ pression/
<i>Ouf</i>	Dégoûté/ trop/ exagération/ folle/ agaçant/ pas bien/ exprime la mélancolie/ malade/ fou/ exprime la fatigue/ le dégoût/ interjection de dégoût/ ne pas être bien/ merde/ gênant/ oh/
<i>Chom( ou chomé)</i>	Honte/ timidité/ chemin/ moche/ honteux/
<i>Vénère</i>	Enervé/ en colère/ fasciner/ respecter/ nerveux/ respect/

• **Commentaire :**

Les jeunes semblent éprouver plus de facilité à déceler le sens des unités significatives contemporaines :

Le sens du verbe *kiffer* est largement décelé ; les différents degrés du sentiment sont même révélés. Le fait d’avoir évoqué « Kif-kif » est sans doute dû à une ressemblance formelle entre les deux signifiants.

L'adjectif *mortel* semble aussi être très bien saisi par les étudiants : ils lui associent des adjectifs de degrés différents. Il y a cependant ceux qui soulignent son sens en langue par « relatif à la mort » ; un autre étudiant donne « être vivant » comme étant le sens du substantif « mortel ».

*Sapé* veut dire, comme les étudiants l'indiquent, « habillé » ; ils rajoutent même « chic » ou « stylé », qu'ils viennent, pour nombre d'entre eux, de découvrir en visionnant le film.

*Les pompes* sont des chaussures ou des baskets ; les étudiants l'ont bien saisi, mais certains les associent au sport ainsi qu'au fait de « faire des pompes » ; d'autres, souffrant sans doute de problèmes phonétiques, confondent pompes et bombes (d'où les mots explosion et armes).

Certains étudiants ont bien détecté que l'adjectif *ouf* était le verlan de « fou » ou de « folle » ; d'autres, par contre, l'ont confondu avec l'interjection « ouf », d'où les différents termes se rapportant au dégoût et à la fatigue.

Rares sont les étudiants qui ont pu déceler que « *chom* » était le verlan de « moche » ; ils l'ont, en revanche, associé à la honte et la timidité. Signalons qu'en arabe dialectal, « la timidité » se dit « hechema » et « la honte », dans certaines régions, se dit « choum » : les étudiants ont certainement dû établir un rapprochement formel entre les deux termes. Comme *L'Esquive* foisonnent de mots empruntés à l'arabe, ils ont dû croire que c'était aussi le cas pour ce signifiant.

*Vénère*, verlan d'« énervé », semble connu au sein des étudiants, sauf pour certains qui ont associé *vénère* et le verbe « vénérer », ce qui n'est pas sans une certaine logique.

Après avoir interprété sémantiquement ces signifiants, nous avons demandé aux étudiants de répondre à quelques unes de nos questions, dont celles que nous reproduisons ci-dessous :

« *Serait-ce aisé de saisir le sens de ces termes en dehors du contexte ?* »

A cette question, et sur les 67 questionnaires retenus, 7 étudiants ont répondu « oui », 20 étudiants ont répondu « non » et 40 étudiants ont précisé que tout dépendait de quel mot il s'agissait. Autrement dit, 10,44% des étudiants interrogés estiment que le contexte est primordial quant au décèlement du sens et 29,85% pensent le contraire. 59,08% des étudiants estiment que cela dépend des mots. Ce qui



implique que, lorsque l'on veut interpréter sémantiquement un signifiant, certains sens sont connus sans même avoir à recourir à la situation d'énonciation ; à ce sujet, les étudiants ont cité « ouf », « mortel », « kiffer », « venère » et « serment ».

A la question « *êtes-vous habitués à utiliser les signifiants contemporains ?* », et sur les 68 questionnaires retenus, 3 étudiants ont répondu « oui », 27 étudiants ont répondu « non » et 38 étudiants nous ont confié qu'ils en utilisaient quelques-uns. Autrement dit, seulement 4,41% sont habitués à utiliser ces termes, 39,70% des étudiants ne les utilisent aucunement (est-ce par méconnaissance ou par aversion?) et 55,88% usent de quelques mots, dont « ouf », « mortel » et « kiffer ».

Les signifiants contemporains dont les étudiants usent sont ceux qu'ils ont désigné comme compréhensibles en dehors du contexte. Ils semblent davantage comprendre les signifiants contemporains que ceux de la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle : le seul signifiant du XVIII<sup>e</sup> siècle mentionné parmi les signifiants saisis en dehors du contexte est « serment » ; cela est dû au fait que le mot demeure contemporain.

### Synthèse :

Du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, les procédés sémantiques ne semblent pas avoir radicalement changés :

Les métaphores et les hyperboles sont les tropes favoris de toutes les époques : les jeunes des cités, tout comme le fit Marivaux, en jouent avec virtuosité.

Mais Marivaux privilégie les métaphores phrastiques et leur jonglerie qui sont, cependant, d'une rareté exceptionnelle en F.C.C ; ce dernier étant plus parsemé de métaphores lexicales singulières.

L'euphémisme, d'hier à aujourd'hui, demeure occasionnel ; seules quelques situations d'énonciation l'exigent. Les jeunes banlieusards tout comme les personnages marivaudiens, n'atténuent que rarement leur propos ; l'exagération est cependant leur procédé sémantique de prédilection.

La métonymie et la synecdoque, essentiellement dans notre corpus, demeurent, cependant, infimes.

Mais les procédés sémantiques n'engendrent pas que la prolifération des signifiés, ils engendrent même d'autres procédés sémantiques : la polysémie, par exemple, favorise la synonymie.

Au cours de notre analyse, force pour nous fut de constater que la langue française, proie de variations diachronique et diaphasique, subit moult transformations : la conversion est à son comble, de l'adjectif à l'adverbe, des sèmes négatifs aux sèmes positifs ; les sens glissent afin de s'adapter à d'autres réalités ; des signifiants rituels accentuent le nouveau langage afin de traduire une idée implicite ou un état inconscient ; la troncation, inexistante chez Marivaux, est, chez les jeunes des cités, abondante; le verlan, existant depuis des siècles, est foisonnant, ce procédé formel serait même le plus usité aujourd'hui, d'autant plus qu'il dérive et s'étend tout en mettant à l'écart aussi bien les règles de la conjugaison que de la déclinaison. Précisons que le verlan en F.C.C. est aussi bien formel que sémantique ; mais cette inversion de signifiés est loin d'être nouvelle, quand on sait que dans l'histoire des langues, « rien » vient du latin « REM » qui signifie « quelque chose » et « école »

du grec « SCHOLÉ » qui signifie « repos, plaisir »<sup>1</sup>, on saisit non seulement l'origine de cette inversion sémantique mais on conclut que les procédés ne sont en rien inventés, mais simplement réactualisés.

Signalons que certains procédés, tels que l'emprunt, permettent d'afficher des identités culturelles ou d'établir des liaisons avec la culture d'origine. Cela dit, ce procédé semble inexistant chez Marivaux, serait-ce parce qu'il se pliait à cette réglementation du XVIII<sup>e</sup> siècle qui consistait à ne point user de néologismes, d'emprunts ou d'expressions familières ?

Aujourd'hui les sens foisonnent de toute part mais les « *innovations subreptices peuvent naturellement rester longtemps inaperçues et non initiées et créer des situations confuses ou conflictuelles, en augmentant les difficultés du dialogue entre les générations* »<sup>2</sup>.

Ces difficultés de dialogue, seraient-elles vraiment causées par l'innovation lexicale? Les combinaisons formelles ne pourraient-elles pas aussi engendrer confusions et difficultés de communication?

---

<sup>1</sup> Ces exemples ont été relevés de WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, p. 317.

<sup>2</sup> WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, p. 313.

## **QUATRIEME CHAPITRE:**

### **Les combinaisons formelles entre hier et aujourd'hui**

## Introduction :

La production sémantique ne se limite pas à l'usage d'unités lexicales porteuses de sens car « *on ne parle pas avec des mots, mais avec des phrases, et même des discours* »<sup>1</sup>.

Combiner des mots c'est former des syntagmes, combiner des syntagmes c'est former des phrases, combiner des phrases c'est former des textes... Les énoncés linguistiques sont donc stratifiés, les unités de chaque strate sont combinées pour former des strates supérieures composées d'unités plus grandes.

« *La sémantique linguistique doit donc rendre compte de la signification des données linguistiques à chacune de ces strates. En somme, la sémantique linguistique étudie la signification des unités et celle de leur combinaison, de façon récursive* »<sup>2</sup>.

Le sémanticien étudie certes les unités linguistiques et leur combinaison, mais sans les isoler pour autant de la situation de communication.

Mais ces combinaisons formelles, auraient-elles un sens équivalent au calcul sémantique des unités qui la composent ? Ou engendraient-elles un sens nouveau indépendant de ses unités ?

C'est ce point que nous tenterons d'élucider tout au long de ce chapitre ; pour ce, nous tenterons tout d'abord de distinguer, dans notre corpus, les combinaisons figées de celles qui ne le sont pas ; leurs particularités seront minutieusement analysées afin de déceler les traits combinatoires immuables et ceux qui le sont moins suite à de larges modifications diachroniques, diastratiques, diaphasiques et plus particulièrement diamésiques ; la variation entre l'oral et l'écrit sera donc mise en exergue dans ce chapitre.

Et comme ces jeunes adolescents de la Seine Saint-Denis découvrent le théâtre marivaudien dans *L'Esquive*, nous tenterons aussi de le faire découvrir à d'autres jeunes, issus de la même banlieue ; cet acte, permettra, dans une certaine mesure, d'évaluer le degré de transparence ou d'opacité du français du XVIII<sup>e</sup> siècle

---

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « Sémantique », *Encyclopædia Universalis* 2004.

<sup>2</sup> BROUSSEAU, Anne-Marie, ROBERGE, Yves, *Syntaxe et sémantique du français*, Québec, Editions Fides, Collection Champs linguistiques, 2000, p.147.

aujourd'hui. Un fragment du *Jeu de l'amour et du hasard* eu sein d'une banlieue parisienne !

Et les combinaisons formelles, marivaudiennes et contemporaines, entre les mains de locuteurs francophones établis au-delà du territoire français ! Notre but étant de mesurer le degré de compréhension ou d'interprétation sémantique du français d'hier et du français d'aujourd'hui.

### **1- De la liberté combinatoire au sens:**

Mais qu'est-ce que la liberté combinatoire ?

*« Nous définissons un groupe (syntagme ou phrase) libre comme une séquence générée par les règles combinatoires mettant en jeu à la fois des propriétés syntaxiques et sémantiques »<sup>1</sup>.*

Une combinatoire libre concernerait donc aussi bien les syntagmes que les phrases, elle se fonderait sur une relation entre la syntaxe et le sens et n'impliquerait nullement un affranchissement de règles.

*« Il est plus usuel en effet de considérer que le sens d'une phrase dérive de celui de ses composants que l'inverse, qui serait pourtant plus conforme à la démarche qui veut que l'on parte de tout unitaire pour en déterminer les parties »<sup>2</sup>.*

Cette démarche analytique, de l'unitaire aux parties, n'est pas appropriée aux combinatoires libres ; le sens de ces dernières dérive du sens des éléments qui les composent, le sens est alors compositionnel.

Précisons qu'un bon nombre de combinaisons formelles peut s'adapter à un discours et non à l'autre, comme à l'oral et non à l'écrit.

---

<sup>1</sup> GROSS, Gaston, *Les expressions figées en français, noms composées et autres locutions*, Paris, Editions OPHRYS, Collection l'essentiel français, 1996, p.6.

<sup>2</sup> TAMBA-MECZ, Irène, *La sémantique*, Paris, PUF, Collection Que sais-je ?, 4<sup>ème</sup> édition, 1998, p.111.

### 1-1- Entre oral et écrit :

« Oral » et « écrit » sont souvent associés à « simple » et « complexe » ou à « spontanéité » et « contrainte » mais ce qui est sûr c'est que « *le pouvoir prêté à l'écrit minorise le statut de l'oral* »<sup>1</sup>. Ce pouvoir de standardisation accordé à l'écrit place l'oral, et sa non stabilité, au deuxième rang.

Mais si l'on continue à « *survaloriser l'écrit* »<sup>2</sup>, serait-ce parce qu'il est pourvu de stabilité ou parce qu'il est « complexe » et par conséquent fascinant ?

L'oral, et même s'il est associé à une quelconque notion de simplicité, peut aussi s'avérer compliqué lorsque l'on tente de le décrire.

Selon Françoise Gadet et Francine Mazière<sup>3</sup>, les descriptions de l'oral peuvent être entravées par des difficultés relevant de niveaux hétérogènes :

- (1) Le gestuel, un niveau que nous n'aborderons point de part notre volonté de nous limiter au plan linguistique.
- (2) Le segmental, l'analyse en phonème, morphème, phrases...

L'étude du niveau supra-segmental, impliquant l'intonation, le rythme, les pauses, le débit..., pourrait s'avérer aussi importante que complexe, d'autant plus que le supra-segmental est un élément qui dévoile, à lui seul, une interrogation, une exclamation, une colère, etc.

#### 1-1-1- Intonation ou ponctuation :

L'intonation, en langue orale, pourrait être considérée comme un élément grammatical et comme tout élément grammatical, il contribuerait à l'indication d'un sens précis. « *Or, cet élément, non seulement le dictionnaire n'en rend pas compte mais, et c'est plus grave, l'école le néglige* »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> GADET, Françoise, *La variation sociale en français*, Paris, Editions OPHRYS, 2<sup>ème</sup> édition, Collection l'essentiel français, 2007, p. 45.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>3</sup> In NORMAND, Claudine (dir.), *La quadrature du sens : Questions de linguistes*, Paris, PUF, Collection Nouvelle Encyclopédique Diderot, 1990, p.134.

<sup>4</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 1996, p.66.

Selon Halliday<sup>1</sup>, l'intonation aurait essentiellement une fonction grammaticale. Cependant, pour Crystal<sup>2</sup>, sans pour autant négliger le fait qu'ils soient pourvus d'attitudes et d'implications émotionnelles du sujet parlant, les contours mélodiques seraient, pour la plupart, dénués de signification. Gunter, quant à lui, estime que :

*« Some of them are functional, that is, they are “linguistic” in that they signal something fundamental about the meaning of the language being uttered. But other uses are merely aesthetic or they express the feelings of the speaker. Sometimes, perhaps, intonation means nothing at all. The problem is that we must say an intonation with every sentence: we have no choice »<sup>3</sup>.*

La réflexion de Gunter supposerait l'existence de variations intonatives:

Il existerait des contours mélodiques qui indiqueraient le sens ou, du moins, fourniraient un élément qui le précise et seraient, par conséquent, fonctionnels.

Il existerait d'autres contours mélodiques dont la fonction serait la précision d'une impression ou d'une sensation, autrement dit, des modalités énonciatives.

L'intonation pourrait aussi être dépourvue de signification.

Mais, comme l'indique Gunter, l'intonation et l'énoncé sont indissociables ; élucider les fonctions intonatives dépendrait indubitablement de la situation d'énonciation. Car, comme le dit Nietzsche, *« Se méprendre sur le rythme d'une phrase, c'est se méprendre sur le sens même de cette phrase »<sup>4</sup>.*

Et se méprendre sur la ponctuation d'une phrase écrite c'est aussi se méprendre sur le sens même de la phrase ; la ponctuation serait le substitut de l'intonation, l'une serait propre à l'écrit, l'autre à l'oral.

La ponctuation délimiterait non seulement le sens des phrases mais préciserait les modalités énonciatives dont elles sont pourvues.

Lire un texte supposerait la conversion de la ponctuation en intonation. Mais dans *L'Esquive*, cette conversion n'est pas des plus évidentes. Certains adolescents

---

<sup>1</sup> Cité in KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Approche interactionnelle et structure des conversations, Tome 1*, Paris, Armand Colin, 3<sup>ème</sup> édition, 2005, p.140.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> Cité in NORMAND, Claudine (dir.), *op. cit.*, p.149.



récitent leur texte avec une nette prise en considération de cette conversion pendant que d'autres débitent inlassablement leurs textes sans pause, sans arrêt et sans émotions ; le passage ci-dessous est révélateur de cet état de fait :

*« L'enseignante : Est-ce qu'il y a de la ponctuation dans le texte ?*

*Krimo : Ouais ?*

*L'enseignante : Qu'est-ce qu'il y a comme ponctuation ?*

*Krimo : Virgule ?*

*L'enseignante : Oui, très bien, il y a une virgule.*

*Qu'est-ce qu'on fait en français lorsqu'il y a une virgule ?*

*Frida : On s'arrête !*

*Une autre élève : On fait une pause.*

*L'enseignante : Voilà, une pause. Vas y reprends »<sup>1</sup>.*

L'enseignante attire l'attention de Krimo, ainsi que celle de ses camarades, sur la ponctuation. Krimo récitait à toute allure son texte et ne semblait nullement se soucier de tout ce qui a trait à la ponctuation. L'élève aurait certes mémoriser son texte mais n'aurait aucune certitude quant au genre de ponctuation qui orne la réplique déclamée ; il esquisse, par conséquent, suite aux questionnements de son enseignante, une réponse interrogative dévoilant son incertitude.

La question « que fait-on lorsqu'il y a une virgule ? » suscite un silence de la part de Krimo pendant que deux réponses distinctes s'élancent de part et d'autre ; mais les énoncés émis démontrent que les élèves ne distinguent nullement « arrêt » et « pause ».

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-Scène Cinéma, p.48.*

### 1-1-2- Les scories :

Le discours écrit est doté d'une constance et d'une maîtrise non négligeables mais « ...des « bruits », des « scories », ou des « accidents de performance », apparaissent au contraire, dès lors qu'on se situe dans une perspective interactive, comme dotés d'une certaine valeur fonctionnelle »<sup>1</sup>. Ces scories seraient donc plus décelables dans le discours oral que dans le discours écrit. Catherine Kerbrat-Orecchioni<sup>2</sup> décèle plusieurs sortes de scories :

#### • Les procédés phatiques :

Il s'agirait de « l'ensemble des procédés dont use le parleur pour s'assurer l'écoute de son destinataire »<sup>3</sup> car l'émetteur, pour maintenir l'attention du récepteur, use, selon les propos de Catherine Kerbrat-Orecchioni, de « capteurs »<sup>4</sup> :

Ces capteurs, notre corpus en est truffé, citons à ce fait Krimo qui s'acharne à expliquer à Lydia la complexité du texte marivaudien :

« C'est des bêtes de phrases, t'as vu, elles sont trop longues, je comprends rien, et en plus ma mémoire, c'est pas ça, t'as vu »<sup>5</sup>

Lydia, elle, lui répond, un peu plus loin :

« Mais non, mais t'sais quoi ? Regarde c'est dur au début [...] T'sais quoi ? Moi, au début, j'avais peur aussi »<sup>6</sup>.

« T'as vu », « t'sais », « regarde » : ces capteurs, servant à maintenir l'attention du récepteur, sont tout simplement des verbes conjugués à la deuxième personne du singulier. « Regarder » et « voir » ont un rapport avec la perception et « regarde » aurait plus, dans ce contexte, le sens d' « écoute ». L'énoncé, étant oral, s'écoute, ne se voit pas ; à moins de déceler un rapport métaphorique impliquant l'idée conceptuelle qu'on se fait suite à l'émission de l'énoncé et qui, elle, pourrait se voir ;

<sup>1</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*, p.43.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.40.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.18.

<sup>5</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 44.

<sup>6</sup> *Idem.*

une idée vue et donc vue. Cet entremêlement de rapports entre ces trois verbes, ne serait-il qu'un simple fait de hasard ?

Signalons que « T'as vu » peut parfois être supplanté par « tu vois », une construction identique au présent :

Frida, souligne l'importance de l'interprétation théâtrale et la frivolité des costumes en ces termes : « *ce qu'il faut c'est vivre les sentiments des personnages, faut que ça vienne de l'intérieur, tu vois ?...c'est pas l'apparence qui compte, c'est le cœur etc., tu vois ?* »<sup>1</sup>. Si les « tu vois ? » émis par Frida sont considérés comme étant des capteurs visant à susciter l'intérêt de l'interlocuteur, une problématique surgit : Frida semble s'adresser à un groupe d'amis (voire Lydia, Hanane et Rachid) mais le capteur, en l'occurrence « tu vois ? », semble invariable (N'aurait-il pas fallu dire « vous voyez » ?). « Tu vois ? », serait-il un signifiant rituel servant tout simplement à accentuer tous les énoncés du F.C.C. ?

L'avis de Frida n'est nullement partagé par tout le groupe et Rachid, lui, réagit :

« *Ben la dernière fois, t'as vu, on avait vu une interview d'un acteur, ben y dit qu'il lui, y sentait les sentiments sur le personnage que quand il avait mis ses chaussures. Tu vois comme quoi, franchement ça dépend* »<sup>2</sup>

« Ça dépend » ! Le verbe « voir » est un capteur à deux faces, l'une au passé et l'autre au présent mais leur emploi ne semble pas dépendre de règles prédéfinies.

Et comme le locuteur, le récepteur va aussi user de procédés phatiques ; ou plus exactement de ce que Kerbrat-Orecchioni appelle les « *régulateurs* »<sup>3</sup> ou les « *signaux d'écoute* »<sup>4</sup> ; il s'agirait de procédés de « feed-back » à travers des réalisations non verbales tels que les regards et les sourires, des réalisations vocales tels que les « mmh » et autres vocalisations ou des réalisations verbales tels que les morphèmes exclamatifs ou à valeur d'approbation.

Notre corpus, truffé d'interactions verbales, laisse dévoiler un bon nombre de régulateurs tels que les « *oui* », « *d'accord* », « *ok* », « *ouais* », de même pour

---

<sup>1</sup> L'Esquive, *op. cit.*, p. 23.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*, p.18.

<sup>4</sup> *Idem.*

« *sérieux ?* »<sup>1</sup>, « *hein ?* » ou « *quoi ?* » qui peuvent aussi être considérés comme régulateurs mais ayant une propriété particulière, celle de demander des répétitions ou des éclaircissements. Mais d'autres propriétés peuvent aussi surgir dans certaines situations d'énonciation :

*« Rachid : Mortel !*

*Lydia : Ouais ? Ça fait bien ?*

*Rachid : Ouais. Moi, je kiffe.*

*Frida : Franchement, elle est belle mais quand même c'est pas une raison pour être en retard »*

*Lydia : Ouais, mais elle est belle »*<sup>2</sup>

« Ouais » est un régulateur assez courant ; nous sommes face à une variation du « oui » standard dont le sens se meut en fonction de la situation d'énonciation : sa première apparition, dans l'énoncé ci-dessus, est interrogative, si l'on avait à le remplacer par « c'est vrai ? », l'idée véhiculée serait identique ; le second « ouais » est l'expression même du consentement tandis que le troisième équivaldrait à « certes ».

#### • Les inachèvements :

Ils sont représentés par les faux-départs, les constructions en suspens ou les auto-interruption. A ce propos, Goodwin<sup>3</sup> constate que les auto-interruptions momentanées (tels que les « euh », les pause ou les répétitions) ont lieu juste après la baisse d'intérêt de l'interlocuteur. Citons à ce fait Lydia qui semble distraite lorsque Krimo lui fait part des difficultés qu'il éprouve face au texte marivaudien :

*« Je dois bien réviser le texte mais le texte...je comprends rien...j'apprends mais... les phrases...bêtes de phrases, elles sont »*<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Les particularités de ce régulateur furent développées dans le troisième chapitre.

<sup>2</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 22

<sup>3</sup> Cité par KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Approche interactionnelle et structure des conversations, Tome 1*, Paris, Armand Colin, 3<sup>ème</sup> édition, 2005, p. 42.

<sup>4</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 44.

Les mots « texte » et « phrases » sont répétés afin de souligner l'intérêt que leur témoigne le locuteur, Krimo est face à l'ambiguïté d'un texte et à la complexité de ses phrases et n'hésite pas à le démontrer ; pendant que Lydia, par un détournement de regard, manifeste son manque d'intérêt, les pauses, ou les interruptions, représentées par des points de suspension pourraient être interprétées comme une stratégie communicative du locuteur visant à rétablir l'échange verbal.

#### • Les ratés d'élocution :

Les ratés d'élocution seraient les « fouillements » ou les lapsus, citons à ce fait Krimo qui, voulant passer plus de temps avec Lydia, l'invite à « réviser avec lui » en ces termes : « *Qu'est ce que je veux dire ? Tu veux...tu peux venir...parce que j'ai, je dois, je dois bien réviser* »<sup>1</sup>.

Le premier énoncé interrogatif démontre le malaise de Krimo qui, face à Lydia, a omis ce qu'il avait l'intention de dévoiler ; les différents lapsus (la confusion entre le verbe « vouloir » et « pouvoir », « avoir » et « devoir ») appuient encore plus notre supposition quant aux troubles que Lydia semble susciter : des troubles émotionnels engendrant des troubles du langage.

#### 1-2- Entre liberté et contrainte :

##### 1-2-1- Du « ne » au « pas »:

Le Robert<sup>2</sup>, dictionnaire historique de la langue française, esquisse l'évolution de la négation : jadis, seul le « ne » suffisait mais il se fit accompagner, avec le temps, d'un substantif (mie, point, goutte, pas...). Le « pas », en perdant son sens premier, finit par accompagner le « ne », d'où le «...ne...pas ».

Dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, le « ne » accompagne encore le « pas » :

« *Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort* »<sup>3</sup>, déclare Lisette à Arlequin dans l'acte II de la scène 5.

<sup>1</sup> *L'Esquive*, op. cit., p. 44.

<sup>2</sup> Cité par ROUDIERE, Guy, *Traquer le non-dit : une sémantique au quotidien*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, Collection Formation Permanente, 2002, p.40.

<sup>3</sup> *L'Esquive*, op. cit., p.25.

Mais chez les jeunes banlieusards de *L'Esquive*, le « pas » est très souvent orphelin :

« *T'es pas nette, tu nous l'a même pas dit* »<sup>1</sup> déclare Frida à Lydia.

« *T'as pas donné ta réponse ?* »<sup>2</sup> demande Magali à Lydia qui semble hésitante :  
« *Franchement, te dire la vérité, j'sais pas, on verra, quoi !* »<sup>3</sup>

Mais l'omission du « ne » ne pose aucun problème de cohérence ou de compréhension, le « pas », à lui seul, peut véhiculer le sens de la négation.

### 1-2-2- Les pronoms et l'ordre canonique :

Chez Marivaux, l'ordre canonique est largement respecté mais les jeunes tentent, consciemment ou par méconnaissance des règles, de l'inverser.

#### • Pronoms et inversion :

Dans cet énoncé : « *touche la même plus* »<sup>4</sup>, nous constatons d'une part l'omission du « ne » de la négation mais aussi l'inversion de l'ordre dont lequel devrait apparaître le verbe et le pronom. Ce dernier, au lieu de se placer avant le verbe, le suit. Mais pourquoi ne pas respecter les règles et dire tout simplement « ne la touche plus » ?

#### • Pronoms et redondance:

L'usage d'un pronom afin de reprendre un nom à la troisième personne est très fréquent dans le discours oral :

« *Y a le mari de ma sœur Jacky, il va se faire transférer à ce qu'il parait, c'est ma sœur, elle me l'a dit* »<sup>5</sup>.

Nous constatons que le pronom « il » reprend « Jacky » et que ce dernier reprend « le mari de ma sœur », la répétition s'effectuerait donc à deux reprises. Nous

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit. p.69.*

<sup>2</sup> *Ibid., p.71.*

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Ibid., p.19.*

<sup>5</sup> *Ibid., p.42.*

constatons aussi, dans le même énoncé, que le pronom « elle » reprend « ma sœur » alors qu'il devait laisser place à un pronom relatif : « c'est ma sœur qui me l'a dit ».

Mais soulignons que la reprise de ces éléments ne peut servir qu'à renforcer la compréhension de l'interlocuteur. Peut-on facilement saisir un énoncé long contenant un seul substantif qui n'est ni répété ni substitué ?

La redondance des pronoms est certes qualifiée de péjorative mais elle existe même dans le français soutenu :

Dans l'acte I, scène 7, Silvia déclare à Dorante :

« *Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?* »<sup>1</sup>.

Un pronom personnel reprend un autre pronom personnel mais la visée est nette : il s'agirait d'une volonté d'appuyer le fait que l'on s'adresse à une personne et non à une autre ; on pourrait même déceler dans cet énoncé un brin de colère qui justifierait cet usage. Mais comment peut-on user d'un même procédé à l'écrit et le qualifier de péjoratif à l'oral ? Cela démontre que « *les jugements sur la langue ne se font pas toujours en bonne logique* »<sup>2</sup>.

#### • Pronoms et appropriation:

User de pronoms inappropriés est le propre même des adolescents banlieusards.

Dans « *je fais celui que je te vois pas* »<sup>3</sup>, le pronom relatif « que » supprime le pronom relatif « qui », l'énoncé devrait se dire de la sorte : « je fais celui qui... » mais la construction syntaxique dans sa totalité est incorrecte, l'énoncé traduit ce qui suit : « je fais comme si je ne te voyais pas » ; cette non appropriation de pronoms peut aussi être perçue dans : « *je suis la bonne de elle* »<sup>4</sup> où le pronom personnel « elle » remplace l'adjectif possessif « sa » : « je suis sa bonne » ; de même dans « *pour faire plaisir à moi* »<sup>5</sup> où s'installe une confusion entre les pronoms personnels « moi » et « me » : « pour me faire plaisir ».

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p.87.

<sup>2</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 1996, p.220.

<sup>3</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 50.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 29.

Tout est donc bouleversé, mais ces bouleversements n'affectent en aucun cas le sens, les adolescents semblent aisément se comprendre.

• **Pronoms et accord:**

Dans « *qu'est-ce qu'elles foutent là eux ?* »<sup>1</sup> ainsi que dans « *les comédiennes c'est ceux qui font les... euh... théâtre, tu vois ?* »<sup>2</sup>, les jeunes banlieusards n'accordent pas les pronoms avec les noms qu'ils remplacent ; la forme féminine des pronoms personnels de la troisième personne du pluriel en est la plus affectée.

Il est évident que le non accord des pronoms avec les noms qu'ils remplacent n'a nullement lieu d'être dans *Le jeu de l'amour et du hasard*.

**1-2-3- La concordance des temps :**

Chez les jeunes adolescents demeurant en banlieue, les verbes se conjuguent à n'importe quel temps dans n'importe quel énoncé :

« *Ben la dernière fois, t'as vu, on avait vu une interview d'un acteur, ben il dit qu'lui il sentait le sentiment du personnage que quand il avait mis ces chaussures »<sup>3</sup>.*

Passé composé, imparfait, plus que parfait et présent s'entremêlent dans un même énoncé sans accord temporel.

*Le Jeu de l'amour et du hasard* est parsemé de verbes conjugués à tous les temps, l'imparfait du subjonctif y est même présent mais aucun mauvais accord n'est décelable.

Autre constat : le subjonctif est un mode que les adolescents banlieusards ont du mal à maîtriser : « il faut que je réfléchisse » se dit « *faut que je réfléchis* »<sup>4</sup>.

**1-2-4- Des particularités combinatoires particulières:**

*Le Jeu de l'amour et du hasard* est truffé de figures de style singulières, citons à ce fait :

- Dans l'acte II, scène 5, Arlequin déclare à Lisette :

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit., p. 72.*

<sup>2</sup> *Ibid., p. 36.*

<sup>3</sup> *Ibid., p. 23.*

<sup>4</sup> *Ibid., p. 62.*



« *Jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte* »<sup>1</sup>.

Cette métaphore établit un parallèle entre l'orthographe et l'amour ; Arlequin désigne par là les erreurs d'appréciation dont souffre l'amoureux, dès lors qu'il s'agit de la personne aimée : le premier a toujours tendance à prêter à la seconde des qualités qu'elle n'a pas. Les fautes d'orthographe seraient, tout simplement, des erreurs d'identité.

- Dans l'acte II, scène 3, Arlequin, encore une fois, dit à Lisette :

« *Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau* »<sup>2</sup>.

« *Un amour de votre façon* » signifie « un amour que vous avez fait naître et comme vous seule pouvez en susciter », ce qui est une manière de masquer le compliment qui est énoncé mais aussi de souligner toute la singularité de la personne aimée. Arlequin identifie, par cette remarque, Lisette comme étant la cause de l'amour qu'il ressent, comme si c'était Lisette elle-même qui avait produit certains effets ressentis, méconnaissant par là les voies du désir. D'ailleurs, Arlequin appelle Lisette « la mère » de cet amour, confirmant par là notre interprétation.

« *Ne pas rester longtemps au berceau* » établit un parallèle entre l'évolution humaine et l'évolution de l'amour. Ce parallèle sert à indiquer qu'il n'y a qu'une ressemblance très imparfaite entre les deux trajectoires; si l'enfant reste au berceau quelques mois ou quelques années, l'amour, lui, peut grandir plus promptement, et atteindre de respectables grandeurs et de considérables ampleurs, en un temps fort bref.

- Dans l'acte II, scène 3, nous avons encore relevé une autre phrase émise par Arlequin et s'adressant à Lisette :

« *De la raison ! Hélas ! Je l'ai perdue ; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée* »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit., p. 26.*

<sup>2</sup> *Ibid., p.48.*

<sup>3</sup> *Idem.*

Arlequin emploie une hyperbole, une personnification des yeux, ces derniers sont assimilés à des filous, à des brigands qui auraient dérobé sa raison. Par ce procédé, Arlequin entend expliquer, d'une façon galante, l'éclipse de raison que suscite son amour pour Lisette. Il s'agit de badinage: Arlequin met en scène ses sentiments de façon à persuader Lisette de leur sincérité ; et ce tout en l'amusant galamment puisque Lisette ne se plaît que dans la légèreté.

- Dans cette même scène, une autre phrase, toujours émise par Arlequin a suscité notre intérêt :

*« Votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite ! »<sup>1</sup>*

Nous sommes face à une personnification de l'humilité, cette qualité de Lisette est rendue possible par le fait d'appliquer au substantif un adjectif attribut qui ne s'applique qu'à l'homme : par ce procédé, l'expression devient anthropomorphique. Il s'agit également d'une synecdoque, puisque l'humilité de Lisette désigne Lisette elle-même ; c'est donc par une partie de Lisette, par une de ses qualités, qu'Arlequin la désigne ou la réduit puisqu'il ne croit pas que cette humilité soit sincère : elle lui apparaît comme forcée, surfaite, enflée.

- Dans l'acte III, scène 6, nous avons décelé l'énoncé qui suit :

*« Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là et les cueillir sur votre bouche avec la mienne »<sup>2</sup>*

Les mots sont assimilés à des fleurs qu'il faut cueillir ; les lèvres de l'aimée sont assimilées à un verger où fleurissent les mots tendres, véritable sirop et baume pour l'oreille amoureuse d'Arlequin ; les mots sont des objets aimés que l'amoureux baise, en signe de reconnaissance et d'adoration.

Si le langage marivaudien est truffé de figures et d'images phrastiques diverses, le F.C.C. manque amèrement de ce genre de procédés même s'il jouit de combinaisons formelles, des plus singulières :

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 48

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 51.

- « *Petit peu par petit peu* »<sup>1</sup> est une invention qui a pris naissance, semble-t-il, suite à un entremêlement des expressions « petit à petit » et « peu à peu », cet entremêlement non voulu, sans doute, lors d'un premier usage, s'est ensuite propagé au sein de la cité. N'omettons pas de signaler que cette combinaison veut tout simplement dire soit « petit à petit » soit « peu à peu ».

- D'autres combinaisons ont suscité notre attention, il s'agirait de celles qui laissent paraître des signifiants « non liés » : « *direct la violence* »<sup>2</sup> semble traduire ceci : « il y a directement un recours à la violence ». L'adverbe « directement » laisse donc place à l'adjectif « direct », ce qui est d'ailleurs très fréquent dans le F.C.C. :

- Dans « *Tu t'es engueulé sévère ?* »<sup>3</sup>, l'adjectif « sévère » remplit la fonction de l'adverbe « sévèrement », de même dans « *Il la kiffe mortel* »<sup>4</sup> où l'adjectif se convertit fonctionnellement en adverbe pour signifier « il l'aime à en mourir » ou plus simplement « il l'aime beaucoup ». Cette conversion est aussi décelable dans « *un plan galère* »<sup>5</sup> où le nom « galère » se convertit en adjectif et vêt le sens de « difficile » ou « compliqué ».

- Dans « *Toi, on dirait que tu vas agresser l'interphone, respire !* »<sup>6</sup>, nous assistons à une association singulière, entre « l'interphone » et « l'agression », qui pourrait s'expliquer soit par une volonté de personnifier l'interphone soit par une méconnaissance des traits sémiques du verbe « agresser » : on « attaque une personne et non un objet ».

Mais si toutes ces combinatoires sont libres, d'autres peuvent être figées.

## 2- Le sens du figement et le figement du sens :

De la liberté, nous passons au figement et même si l'on sait que le syntagme est une unité figée, que la locution « *est un syntagme qui a perdu, au moins en partie, son sens analytique* »<sup>7</sup> et que l'idiotisme est « *une séquence que l'on ne peut pas traduire terme à terme dans une autre langue, sans pour autant qu'elle soit contrainte dans la langue en question ni sur le plan syntaxique (les transformations*

<sup>1</sup> L'Esquive, *op. cit.*, p. 56.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.68.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>7</sup> GAUDIN, François, GUESPIN, Louis, *op. cit.*, p.229.

habituelles sont possibles) ni sur le plan sémantique (le sens est compositionnel et non opaque) »<sup>1</sup>, nous n'établirons point, au cours de notre analyse de distinction entre ces éléments. Nous nous contenterons de relever les figements et de déceler le sens qu'on leur attribue car notre analyse est, principalement, sémantique.

« Il faut savoir que le sens de ces unités codées est non compositionnel. C'est culturellement que ces séquences se sont trouvées pourvues d'un sens global distinct du sens calculable à partir des unités prises isolément »<sup>2</sup>.

Même si le sens de la séquence figée demeure non compositionnel, il pourrait être, selon les cas et selon les situations, partiel ; « le figement sémantique et le figement syntaxique sont deux aspects d'un même phénomène »<sup>3</sup>, si le figement syntaxique se libère, même légèrement, le figement sémantique suit ce même cours.

### 2-1- Le figement au XVIII<sup>e</sup> siècle :

Dans l'acte II, scène 5 du *Jeu de l'amour et du hasard*, nous citerons :

- « *Les pères et mères font tout à leur tête* »<sup>4</sup>.

« A leur tête » veut dire « à leur façon, à leur manière, selon leurs envies ».

- « *Il a beau jeu pour me choisir encore* »<sup>5</sup>.

« Avoir beau jeu » renvoie au jeu de cartes ; la « main » détermine le pouvoir du joueur : celui qui a les meilleures cartes, celui qui a « beau jeu » a la mainmise sur le jeu.

Dans l'acte II, scène 6 :

- « *Ne voilà-t-il pas ! Eh ! M'amie, revenez dans un quart d'heure, allez* »<sup>6</sup>

« Ne voilà-t-il pas ! » est une interjection qui exprime l'impatience ou l'irritation.

Dans l'acte II, scène 3 :

---

<sup>1</sup> GROSS, Gaston, *op. cit.*, p. 6.

<sup>2</sup> GAUDIN, François, GUESPIN, *op. cit.*, p.218.

<sup>3</sup> GROSS, Gaston, *op. cit.*, p.8.

<sup>4</sup> *L'Esquive*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>5</sup> *Idem*.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 26.

- « *Il en parle bien à son aise le bonhomme* »<sup>1</sup>.

« A son aise », dans cet énoncé, exprime l'idée qui suit: celui qui parle de la sorte le fait sans éprouver de gêne; ce qui est d'ailleurs un euphémisme usé pour sous-entendre que l'idée qui est exprimée plaît extrêmement à celui qui l'émet.

Dans l'acte I, scène 1 :

- « *Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi, je lui répons que oui ; cela va tout de suite* »<sup>2</sup>

« Cela va tout de suite » veut dire « cela va de soi ».

## 2-2- Le figement au XXI<sup>e</sup> siècle :

Afin de déceler quelques locutions figées, nous avons relevé les interactions langagières qui suivent :

- « *Rachid : Hé Lydia ! Putain, magne ton bout !*

*Hanane : T'sais, c'est pas bien, p'tain, elle a la rage.*

*Frida : Ben voilà, moi aussi ! T'as pas compris que moi aussi j'étais vénère là* »<sup>3</sup>.

Cet échange verbal permet de détecter deux locutions figées : « magner son bout » voulant dire « se dépêcher » et « avoir la rage » voulant dire « s'énerver ». Signalons que « avoir la rage » est contextuellement expliqué : Hanane emploie la locution et Frida, gardant ce même sens, use d'une autre forme : « être vénère » qui est la forme verlanisée du verbe « énerver » ; ce même sens s'exprime d'ailleurs dans une autre expression : « avoir le sème »<sup>4</sup>.

- « *Lydia : c'est un temps de bâtard, ça donne même pas envie de sortir*

*Krimo : t'as vu, j' devais aller au cinéma avec un copain et ce con, il a attrapé la crève* »<sup>5</sup>

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit., p. 48.*

<sup>2</sup> *Ibid., p. 87.*

<sup>3</sup> *Ibid., p. 28.*

<sup>4</sup> *Ibid., p. 19.*

<sup>5</sup> *Ibid., p. 34.*

L'expression « c'est un temps de bâtard » signifie qu'« il ne fait pas beau » ou, pour reprendre une autre expression, qu'« il fait un temps de chien ». « Attraper la crève » veut dire « prendre froid » ou « tomber malade ».

- « *Se faire des films* »<sup>1</sup> c'est « se faire des idées » ou « se bercer d'illusions » et « *c'est de la balle* »<sup>2</sup> c'est « super », « génial » ou « sensationnel ».

- « *Sur la tête de ma mère* », « *sur la vie de ma mère* », « *sur le coran de la Mecque* », « *sur la vie de ma race* », « *sur la tombe de ma grand-mère* », « *sur la tête de oim*<sup>3</sup> » sont toutes des séquences figées employées, tout au long du film, pour « jurer ». Si les uns mettent leurs mains à couper ou au feu, les jeunes banlieusards, eux, y mettent leurs têtes et la vie de leurs mères. Mais ces séquences révèlent, implicitement ou explicitement, l'attachement de ces jeunes à leurs origines : le lien familial (la mère et la grand-mère), la race, le coran ou la Mecque pour les musulmans...mais même les non musulmans y ont recours.

### 3- Le XVIII<sup>e</sup> siècles en banlieue parisienne :

Dans *L'Esquive*, un « dépaysement sémantique » face à la langue de Marivaux est largement perçu, les jeunes adolescents de la Seine Saint-Denis paraissent déroutés face à ce français de jadis. Afin de mesurer le degré de ce dépaysement, nous n'avons pas hésité à confronter d'autres adolescents de la même banlieue au *Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux. Tout au long de la scène 5 de l'acte II de la pièce, entre méconnaissances, hésitations et interprétations subjectives, ces jeunes ont badiné.

Les adolescents que nous avons côtoyés n'ont pas hésité à nous confier qu'il ne connaissaient nullement « *ce Marivaux* », ils esquissèrent même un « *on n'est pas trop lecture* ». Et à la découverte du texte en question, l'un d'entre eux s'exclama : « *c'est des phrases de ouf* » ce que l'on pourrait traduire par « le sens de ces phrases est difficile à saisir ».

---

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit.*, p. 40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>3</sup> « oim » est le verlan de « moi ».

Les locuteurs, ou les adolescents interviewés, découvrirent et interprétèrent avec application les répliques du texte marivaudien, énoncé après énoncé ; mais il est clair que les interprétations diffèrent d'un locuteur à un autre :

*Énoncé 1 : « Lisette : J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaissons mieux »<sup>1</sup>*

*Locuteur 1* : « Ah, je comprends pas ça...il est étonné...peut-être elle l'aimera moins quand ils vont bien se connaître »<sup>2</sup>

*Locuteur 2* : « je sais pas ça veut dire quoi »

*Locuteur 3* : « quand on va se connaître mieux, il va moins l'apprécier »

Cet énoncé, ou plus particulièrement sa première partie, semble difficile à saisir, le mot « promptitude » ne semble pas à être à la portée des jeunes interviewés et est par conséquent « esquivé », la deuxième partie de l'énoncé s'avère beaucoup plus claire même si l'on constate une divergence de compréhension quant à l'actant et l'action attribuée :

elle l'aimera moins / il va moins l'apprécier → une même action pour deux actants.

Alors que, dans l'énoncé en question, l'actant, en l'occurrence Arlequin, est clairement désigné.

*Énoncé 2 : « Arlequin : Ah !madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup ; il y aura bien à décompter »<sup>3</sup>*

*Locuteur 2* : « dans le futur, si sa mère elle meurt, il perdra beaucoup »

Cet énoncé semble encore plus difficile à saisir, seul un adolescent réussit à formuler une interprétation : il établit un rapport singulier entre Arlequin et sa mère alors qu'il est clair qu'Arlequin s'adresse à Lisette, c'est sans doute le signifiant « madame » qui le mit sur cette fausse piste. Le sens du verbe « décompter » semble

<sup>1</sup> *L'Esquive, op. cit., p.25.*

<sup>2</sup> Nous nous sommes contentés de transcrire les interprétations telles quelles ; aucune rectification n'est établie.

<sup>3</sup> *L'Esquive, op. cit., p.25.*

obscur, d'autant plus que le sens qui lui est davantage attribué aujourd'hui est « déduire » alors que celui qu'il véhicule dans l'énoncé est « retrancher sur ce que je parais être aujourd'hui ».

*Énoncé 3 : « Lisette : Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai »<sup>1</sup>*

*Locuteur 2* : « les gens, ils croient beaucoup de qualité alors que non »

*Locuteur 1* : « non, c'est le contraire, ils croient que la personne est bête et en fait, elle est intelligente »

L'énoncé en question a donc suscité des désaccords et des interprétations qui sont à l'opposé l'une de l'autre. Soulignons aussi que ces adolescents, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, ont du mal à conjuguer le verbe « croire » à la troisième personne du pluriel.

*Énoncé 4 : « Lisette : Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort*

*Arlequin : Les pères et mères font tout à leur tête »<sup>2</sup>*

*Locuteur 1* : « on peut pas savoir ce qui peut arriver »

*Locuteur 2* : « on connaît pas le futur...ils décident de tout »

Ce qui rend cet énoncé limpide c'est les deux signifiants qui fondent son sens : « sort » et « à leur tête ». Comme ces signifiants sont encore en usage aujourd'hui, déceler leurs signifiés est loin d'être épineux.

*Énoncé 5 : « Lisette : Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été »<sup>3</sup>*

*Locuteur 1* : « Ah, c'est un truc d'amour ça »

*Locuteur 2* : « Qu'elle soit moche ou qu'elle soit belle, il l'aurait aimée quand même »

*Locuteur 3* : « Dans tous les cas, elle serait tombée amoureuse de lui »

*Locuteur 4* : « eussiez été veut dire aurez été ? »

---

<sup>1</sup> L'Esquive, op. cit., p.25.

<sup>2</sup> Ibid., p. 26.

<sup>3</sup> Idem.



L'un des adolescents interrogés ne constate qu'à la lecture de cet énoncé qu'il est question d'« amour » dans la pièce, une déduction faite suite à la découverte du signifiant « cœur » alors que le signifiant « aimer », préalablement émis, lors du premier énoncé, ne semblait pas le lui indiquer. Mais ce qui suscite encore plus notre intérêt c'est la méconnaissance du plus que parfait du subjonctif (vous eussiez été) que l'on essaie d'expliquer par le futur antérieur de l'indicatif (aurez été). Mais encore une fois, on constate une divergence de compréhension quant à l'actant et l'action attribuée :

il l'aurait aimée / elle serait tombée amoureuse de lui → une même action pour deux actants.

Alors que, dans l'énoncé en question, il est clairement dit que c'est Lisette qui s'adresse à Arlequin.

*Énoncé 6 : « Arlequin : Il a beau jeu pour me choisir encore »<sup>1</sup>*

*Locuteur 2 : « il a bon goût »*

*Locuteur 3 : « si t'as la bonne carte, tu joues comme tu veux »*

Si le « jeu » et le « goût » sont associés, ce n'est qu'une conséquence logique de ce conditionnement qui consiste à ce que le choix soit une question de goût : c'est donc le verbe « choisir » qui a guidé le locuteur 2 vers cette interprétation. L'association établie entre « jeu » et « carte » s'avère encore plus pertinente.

*Énoncé 7 : « Lisette : Puis-je me flatter que vous soyez de même à mon égard ? »<sup>2</sup>*

*Locuteur 2 : « j'espère que vous pensez la même chose que je pense moi »*

Même maladroitement formulée, l'interprétation, la seule qui nous est fournie d'ailleurs, de cet énoncé souligne nettement la réciprocité que Lisette évoque.

*Énoncé 8 : « Arlequin : Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot,*

*quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave,*

---

<sup>1</sup> L'Esquive, op. cit., p. 26.

<sup>2</sup> Idem.

*vous auriez toujours été ma princesse »<sup>1</sup>*

*Locuteur 2 : « le martinet c'est le fouet »*

Saisir le sens que véhicule cet énoncé est loin d'être évident, un seul signifiant se voit attribuer un signifié qui, dans ce contexte là, ne peut lui convenir : le martinet, même s'il peut vouloir dire « fouet », a le sens de « chandelier », un chandelier que tient une servante pour descendre à la cave qui lui sert d'abri.

*Énoncé 9 : « Lisette : Puissent de si beaux sentiments être durables !*

*Arlequin : Pour les fortifier de part et d'autres, jurons-nous de nous  
aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous  
aurez faites sur mon compte »<sup>2</sup>*

*Locuteur 1 : « tout ce qu'il a dit de mal sur lui »*

*Locuteur 2 : « toutes les fautes qu'elle aurait dit sur lui, des trucs pas bien »*

Le sens que véhicule « les fautes d'orthographe » est loin d'être transparent : les propos malveillants prennent la place des erreurs d'identité car aujourd'hui, nous n'associons plus « orthographe » et « identité ».

Les jeunes adolescents de la Seine Saint-Denis ne sont pas totalement dépayés face aux métaphores marivaudiennes et selon eux, s'il y a parfois « opacité sémantique » c'est uniquement dû à une non maîtrise des signifiants « archaïques » : « *c'est pas les mêmes mots, ça date les mots* » tels furent leurs propos.

Encore une preuve de cette compétence d'interprétation dont font preuve les jeunes des cités : une adolescente, refusant de se plier à la décortication sémantique des énoncés, s'est contentée d'expliquer l'extrait qu'elle a longuement lu en ces termes : « On a l'impression qu'elle a peur, elle a peur d'être aimée, elle prend conscience de qui elle est ... la fautes d'orthographe c'est qu'elle a un niveau d'étude plus élevé et malgré les différences, ils peuvent s'aimer ».

---

<sup>1</sup> L'Esquive, op. cit., p. 26.

<sup>2</sup> Idem.

Ainsi à travers un seul échange langagier entre Arlequin et Lisette, il est possible de percevoir le thème central du *Jeu de l'amour et du hasard* : Amour et dissemblance.

#### **4- Les combinaisons formelles au-delà du cercle territorial :**

Afin de mesurer le degré de compréhension des combinaisons formelles du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que de ceux du F.C.C., de locuteurs francophones non français, nous avons soumis, à nos 70 étudiants algériens en 2<sup>ème</sup> année Langue Française au département des Langues de l'Université Ferhat Abbas, Sétif, un questionnaire qui comprend des combinaisons formelles. Déceler le sens que véhicule les énoncés : telle est l'activité à laquelle les étudiants ont été soumis. Les différentes interprétations émises par les jeunes, après avoir visionné *L'Esquive*, sont résumées dans les tableaux ci-dessous :

**Tableau 1. Les étudiants algériens face aux combinaisons formelles du XVIII<sup>e</sup> siècle.**

<p><b>La combinaison formelle</b></p>	<p><b>Son interprétation sémantique</b></p>
<p><i>Il y aura beaucoup à décompter</i></p>	<p>Il y aura beaucoup à régler / beaucoup de choses à dire / il y aura beaucoup à discuter / nous devons oublier / beaucoup à raconter / beaucoup à faire/ beaucoup de choses / beaucoup à compter / matière à discuter / il y aura beaucoup à raconter / il y aura beaucoup à citer</p>
<p><i>Quand je vous aurai vue, le martinet à la main, descendre à la cave</i></p>	<p>Le coup de foudre / tomber amoureux dès la première rencontre / je t'ai vu avec du vin à la main en train de t'isoler / quand je te vois ivre / impressionnant / c'est une sorte de code pour se rejoindre à la cave/ quelqu'un qui est très ambitieux</p>
<p><i>En dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte</i></p>	<p>Toutes les mauvaises idées que vous pensez de moi : en dépit de toutes les erreurs / faire plusieurs fautes d'orthographe / en dépit de tous vos jugements sur mon compte / en dépit des préjugés qu'elle porte sur lui /malgré les peines que tu m'as causées / malgré tous vos défauts / les erreurs / malgré les mauvaises pensées / toutes les choses déplacées que vous m'aviez dites / insultes / les préjugés</p>

• **Commentaire :**

*Il y aura beaucoup à décompter* s'avère être une combinaison formelle difficile à saisir car il n'est pas évident de déceler le signifié du signifiant « décompter », il est cependant souvent associé à « discuter » et à « dire » ; les signifiés de ces derniers tendent d'ailleurs à se rapprocher du signifié recherché. « Décompter » est aussi assimilé à « raconter » ou « compter » pour, sans doute, des raisons de ressemblance formelle.

*Quand je vous aurai vue le martinet à la main descendre à la cave* semble évoquer « l'amour » ou « le coup de foudre » (car Lisette et Arlequin s'aiment, les étudiants l'ont compris en visionnant le film) mais aussi le vin et l'enivrement, ce qui est sans doute dû à la ressemblance formelle entre « le martinet » et « le martini ». Le vrai sens qui est attribué à « martinet » n'est nullement saisi, de même pour le sens que véhicule la combinaison formelle ; les étudiants semblent badiner entre « code pour se rejoindre » et « isolement volontaire pour s'enivrer ».

Des idées comme erreurs, fautes et jugements, défauts semblent véhiculer l'idée principale dont jouit la combinaison formelle « *En dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte* » ; ces mêmes interprétations sont d'ailleurs décelées par les jeunes adolescents de la Seine Saint-Denis.

**Tableau 2. Les étudiants algériens face aux combinaisons formelles du F.C.C.**

La combinaison formelle	Son interprétation sémantique
Ça le fait ?	Ça me va ?/c'est vrai ?/ça passe ?/ça peut se faire ?/ça marche ?/est-ce que c'est bien ?/c'est bien ?/il a réussi ?/ça commence ?/ il fait ça ?/ça fera l'affaire ?/ça peut aller !/il faut le faire ?/ça fait jolie ?/ c'est trop bien ?
Qu'est-ce t'a à coincer ?	Qu'est ce que tu as à faire ?/ de quoi tu te mêles ?/quel est ton problème ?/qu'est ce-que tu as comme problème ?/est-ce que vous avez des soucis ?/lâche-toi !/qu'est-ce qui t'a poussé à faire ceci ?/qu'est-ce qui t'es arrivé ?/pourquoi tu t'emportes ?/qu'est-ce que tu as ?/qu'est-ce que tu me reproches ?/ qu'est-ce qui te gêne ?/qu'est-ce qui vous dérange ?
C'est de la balle	C'est formidable/c'est trop bien / c'est une très bonne chose / c'est de la camelote / il va faire du succès /c'est bon/c'est de l'ancien / exagérer / trop cool/ c'est trop bien / c'est super / c'est de la bonté
Magne ton bout	Ramène-toi /dépêche-toi / viens vite / /debout / active / bouge-toi / fais vite / magne ton cul / grouille-toi
Elle a la rage	elle est énervée /elle est en colère / très furieuse / la nervosité /elle n'est pas bien / elle est bavarde / elle était enragée / elle est large / elle n'est pas dans son assiette / elle est devenue folle / elle est enragée / elle a la maladie de la rage / elle est folle /

• **Commentaire :**

*Ça le fait ?* est expliqué par « Ça va ? » ou « Ça peut faire l'affaire ? », l'explication est d'autant plus précisée grâce au contexte dans « ça fait jolie ? » ou « c'est trop bien ? ».

*Qu'est-ce t'as à coincer ?* est remplacé par « qu'est-ce que tu as à faire ? », « qu'est-ce qui te gêne ? » ou même « de quoi tu te mêles ? » ; si l'énoncé élide le « que », les explications données n'en tiennent nullement compte et ne reprennent pas cette suppression.

*C'est de la balle* traduit tout simplement un « formidable » ; mais si l'expression est maladroitement liée à « ancien » c'est tout simplement parce qu'elle sert à qualifier la robe de Lydia, une robe du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*Magne ton bout* s'explique par « dépêche toi » ou « fais vite » ; le contexte semble faciliter la compréhension de cette expression.

*Elle a la rage*, même si par moment l'expression est assimilée à la maladie contagieuse transmise à l'homme par la morsure de certains animaux (la rage), elle s'explique par « être énervé » ou « être en colère ». L'apparition du signifiant « large », quant à lui, s'explique par une simple ressemblance formelle avec « rage ».

Il est clair que les étudiants algériens ont plus d'aisance à saisir le sens que véhiculent les locutions et expressions du français contemporain des cités, les combinaisons formelles du *Jeu de l'amour et du hasard* leur semblent assez obscures.

Ce constat s'est d'autant plus renforcé lorsque ces mêmes étudiants ont répondu à la question : « *Etes-vous habitués à utiliser ces expressions ?* », sur les 62 réponses retenues, 3 étudiants ont répondu « oui », 36 étudiants ont répondu « non » et 23 étudiants nous ont confié qu'ils en utilisaient quelques unes. Autrement dit, 4,83% des étudiants sont habitués à utiliser ces expressions, 58,06% ne les utilisent pas et 37,09% usent de quelques expressions dont « elle a la rage », « magne ton bout », « c'est de la balle », « ça le fait ? ». Il est clair qu'aucun étudiant interrogé n'a recours aux combinaisons formelles de jadis et seul un nombre restreint d'étudiants use donc de quelques expressions contemporaines ; et même ceux qui n'en usent pas, les saisissent, semble-t-il, avec aisance car à la question « *Quelle est "la langue" dont*

*le sens vous parait le plus facile à saisir ?* », sur 70 étudiants, 23 ont opté pour la langue de Marivaux, 39 pour celle du F.C.C. et 8 étudiants ont déclaré que dans les deux langues, le sens n'était pas évident à saisir ; autrement dit, 32,85% des étudiants ont plus de facilité à saisir le français de jadis et 55,71% comprennent avec plus d'aisance un français parlé dans les banlieues françaises aujourd'hui tandis que 11,42% ont du mal avec les deux langues, ne maîtrisant qu'un français standard, toute variation engendre une opacité sémantique. Mais « saisir une langue » et « en être impressionné » vont de pair dans ce cas-là : à la question « *quelle est "la langue" qui vous impressionne le plus ?* », et sur 70 étudiants, 7 soit 10% des étudiants ont déclaré qu'ils n'étaient impressionnés par aucune des deux "langues" ; la langue de Marivaux semble impressionner 32 étudiants soit 45,71% et celle des jeunes banlieusards en impressionne 31, soit 44,28% des étudiants. Les étudiants qui ne sont impressionnés par aucune des deux langues seraient-ils ceux qui ont du mal à saisir aussi bien l'une que l'autre ? Mais « Etre impressionné ou séduit par une langue », veut-il dire « vouloir ou souhaiter en user » ?

Si le français de Marivaux, tout comme le français contemporain des cités dans certains cas, pose quelques difficultés de compréhension aux étudiants algériens, il les pose aussi, à des degrés différents, aux jeunes banlieusards.



**Synthèse :**

Cette étude des combinaisons formelles entre hier et aujourd'hui nous a permis d'éclaircir quelques points :

Le style marivaudien, révélateur d'une certaine pureté langagière, entremêle métaphores et hyperboles phrastiques.

Le français contemporain des cités, innovateur sur le plan lexical certes mais encore sur un plan syntaxique, participe à la création de nouvelles combinaisons formelles, pouvant être interprétées par les uns comme étant l'inversion de l'ordre canonique et par d'autres comme étant le reflet d'une imagination débordante.

Si les ratés d'élocution, du français contemporain des cités, sont dus au style oral, l'omission du « ne » de la négation, elle, est dû à une volonté d'économie langagière.

Mais en somme, les jeunes adolescents souffrent-ils d'une quelconque méconnaissance syntaxique ? Ou serait-ce cette volonté consciente de se démarquer qui les poussent à inverser (voire renverser) l'ordre canonique ? Mais signalons que ce non respect des règles n'engendre en aucun moment des difficultés de compréhension entre les banlieusards.

## **CINQUIEME CHAPITRE :**

### **La sémantique : miroir social ?**

## Introduction :

« Il existe des particularités sémantiques qui sont dues à la personnalité ou à la vie propre du locuteur »<sup>1</sup> : c'est ce que nous a permis de déceler l'analyse que nous avons tenté d'effectuer tout au long du troisième, ainsi que du quatrième chapitre. Les formes, leurs combinaisons, ainsi que le sens qu'elles véhiculent seraient révélateurs d'un certain fond. Mais lequel ?

Comme le processus de production de sens prend place dans l'interaction verbale, il serait nécessaire d'établir une relation entre le sens et la société qui le produit, autrement dit, entre la pratique langagière et la pratique sociale : ce que le locuteur fait subir à la langue serait-il identique à ce que les locuteurs se font subir les uns aux autres ?

Mettre la langue et la société sur une même ligne est loin d'être une nouveauté. « La linguistique française depuis très longtemps et particulièrement depuis le XIX<sup>e</sup> siècle a été obsédée par le problème des rapports de la langue et des mouvements sociaux »<sup>2</sup>. Quel rapport entretiendrait la langue et la société ? Comment le peuple construirait-il sa langue ? Les fractures linguistiques seraient-elles dues à des fractures sociales ? La langue serait-elle révélatrice d'une identité sociale ? Ces questions ont longtemps taraudé les esprits curieux. Mais au cours des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle, une discipline vit le jour et tenta d'étudier ce rapport entre les variations linguistiques et les dimensions sociales : cette discipline fut baptisée « sociolinguistique » et définie comme étant « la structure et l'évolution du langage au sein du contexte social formé par la communauté linguistique »<sup>3</sup>. Précisons que cette notion de « communauté linguistique » est décrite, selon les propos de William Labov, l'un des pères fondateurs de la sociolinguistique, « comme étant un groupe qui partage les mêmes normes quant à la langue »<sup>4</sup>. Ces normes partagées seraient représentées par l'ensemble des « jugements évaluatifs »<sup>5</sup> que l'ensemble de la communauté pourrait partager, autrement dit, ce qui est considéré comme « bon ou

---

<sup>1</sup> TOURATIER, Christian, *La sémantique*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, 2004, p.68.

<sup>2</sup> J.-C. Chevalier cité par BAYLON, Christian, *Sociolinguistique : société, langue et discours*, Paris, Editions Nathan Université, Collection Fac Linguistique, 1996, p. 16.

<sup>3</sup> LABOV, William, *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit, 1976, p. 258 cité par BOYER, HENRI, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Editions Dunod, Collection Topos, 2001, p. 18.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>5</sup> BAYLON, Christian, *Sociolinguistique : société, langue et discours*, Paris, Editions Nathan Université, Collection Fac Linguistique, 1996, p. 91.

*mauvais* »<sup>1</sup> ou ce qui pourrait être adapté à telle situation et non à telle autre. Il est vrai, et William Labov l'a démontré à travers une série d'enquêtes menées à New York, qu'il existe « *un rapport systématique* »<sup>2</sup> entre la variation et l'appartenance sociale ; c'est ce rapport que nous tenterons de mettre en exergue tout au long de ce chapitre.

Les pages qui suivent auront donc une visée sociolinguistique dans la mesure où les particularités linguistiques décelées dans le troisième et quatrième chapitres seront insérées dans leur contexte social. Les changements sociaux seront face aux différents procédés de production sémantique, tout comme ils seront face aux changements de sens et de combinaisons formelles. Et comme « *le changement ne se fait pas indépendamment des structures de classe* »<sup>3</sup> ; ces dernières devront être largement mises en avant. Tentons alors d'explicitier les variations diastratiques dans *L'Esquive* d'Abdellatif Kechiche et élucidons, par conséquent, l'implicite.

---

<sup>1</sup> BAYLON, Christian, *op. cit.*, p. 91.

<sup>2</sup> BOYER, HENRI, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Editions Dunod, Collection Topos, 2001, p. 12.

<sup>3</sup> LABOV, William, *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit, 1976, p. 396 cité par BOYER, HENRI, *op. cit.*, p. 14.

## 1- Quand dire c'est être :

« *Le changement social semble donner naissance au changement linguistique* »<sup>1</sup>, le linguistique, quant à lui, semble refléter le social ; mais pas seulement « le social » d'ailleurs. La langue et la culture, tout comme la langue et la société, sont aussi « *indissociablement liées* »<sup>2</sup>.

La théorie des visions du monde développée par Sapir et Whorf démontre que la langue est un puits culturel, « *La langue est dans la culture qui est dans la langue* »<sup>3</sup>, et chacune puiserait dans l'autre.

Si « *langue, culture et société interfèrent largement* »<sup>4</sup> c'est que tout acte langagier pourrait être identitaire de part les visions du monde, la culture et l'aspect social qu'il véhiculerait ; disons même que « *tout acte de communication manifeste au moins autant par son existence même, par la façon dont il existe (et dont il porte les marques) que par l'information brute que phonèmes ou graphèmes véhiculent* »<sup>5</sup>

Communiquer ne se résume pas à un simple échange de « mots », c'est la manifestation même de l'existence du locuteur, de ce qu'il est, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait et de ce qu'il voit : « *Communiquer, ce n'est pas uniquement dire, c'est faire, c'est être, c'est exister* »<sup>6</sup>. Et la fonction de la langue ne serait donc pas exclusivement communicative, elle serait aussi « identitaire ».

Quand on sait que « *la tendance naturelle des langues est à la variation, voire la transgression* »<sup>7</sup>, on conçoit amplement mieux cette relation ternaire entre la langue, la société et la culture, mais aussi le fait que les variations langagières pourraient simplement s'expliquer par des variations sociales ou culturelles. Afin de mieux saisir ces transgressions langagières, il suffirait « *de comprendre de quelle manière*

---

<sup>1</sup> BAYLON, Christian, *op. cit.*, p. 102.

<sup>2</sup> BLANCHET, Philippe, *La linguistique de terrain : Méthode et théorie, une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000, p. 110.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>6</sup> *Ibid.*, pp. 110-111.

<sup>7</sup> BOYER, Henri, *Le « Français des jeunes » : Des banlieues aux campus en passant par les médias*, Rome, Editrice Il Calamo, 2005, p. 12.

la culture vernaculaire se sert du langage »<sup>1</sup> et de quelle manière la société se reflète dans la langue.

### 1-1- La banlieue : un foyer d'innovation formelle :

S'il est dit que la « "banlieue" est le terme du repli sur soi, de l'agglutination, de l'exclusion »<sup>2</sup>, n'en va-t-il pas de même de la langue parlée en banlieue ? Les caractéristiques morphologiques dont est doté le F.C.C. ne traduiraient-elles pas un sentiment de « repli sur soi » ou d'« exclusion » ? Que connoteraient donc les différents procédés formels usités par les jeunes banlieusards ?

Avant de s'aventurer dans ce champ épineux de la « connotation », cernons d'abord ses contours :

Dans *Le texte et l'image*, Laurence Bardin tend à expliquer la connotation par « des sens supplémentaires, plus marginaux, diffus, instables, qui se greffent sur le premier, le complètent ou le déforment et qui retentissent de manière variable chez les individus selon leur expérience et leur culture »<sup>3</sup>. Déceler cette « auréole de sens »<sup>4</sup> que l'on nomme « connotation » dépendrait donc de l'expérience et de la culture de chacun des interlocuteurs.

Précisons, à ce propos, que la connotation est « un macro-concept recouvrant différentes dimension (symbolique, imaginaire, affective, émotionnelle, polysémique, etc.) qu'il serait alors utile d'identifier et de définir »<sup>5</sup> ; il est vrai que l'identification de ces éléments ne peut que se rattacher à une culture, des visions et des expériences distinctes ; mais ce fait peut parfois paraître difficile à déceler.

---

<sup>1</sup> LABOV, William, *Le parler ordinaire : La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, traduit par Alain KIHM, Paris, Les Editions de Minuit, 1978, p. 11 cité par MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, 2000, p. 55.

<sup>2</sup> MELLIANI, Fabienne, *op., cit.*, p. 45.

<sup>3</sup> Cité in ROUDIERE, Guy, *Traquer le non-dit : une sémantique au quotidien*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, Collection Formation Permanente, 2002., pp.86-87.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.87.

### 1-1-1- Ce que connotent les procédés formels :

#### • L'argot :

Si les malfaiteurs usaient, au XV<sup>e</sup> siècle, de l'argot pour des raisons cryptiques, tentant d'une part de se protéger, et revendiquant d'autre part leur appartenance, aujourd'hui encore, l'argot semble conserver quelques unes de ses fonctions : les jeunes banlieusards usent de signifiants argotiques, partagés par l'ensemble de leur communauté, afin de revendiquer une appartenance ; l'argot soude, en quelque sorte, les membres d'un groupe et exclut les autres de celui-ci. C'est pourquoi d'ailleurs, il « *assume souvent une fonction expressive ; il est le signe d'une révolte* »<sup>1</sup>.

L'argot pourrait donc être la manifestation d'un sentiment de révolte, et les jeunes d'aujourd'hui y recourraient afin de revendiquer leur refus de l'ordre établi. On se demande même si cet usage ne serait pas une manière d'échapper au présent et de se réfugier dans une époque plus lointaine.

Pourquoi dire « kiffer », « thune », « daron », « sapé »... quand on peut dire « aimer », « argent », « père », « habillé » ? Le vieil argot pourrait être perçu comme étant la manifestation d'un ancrage : user de vieux signifiants argotiques français, c'est s'enfouir en endossant les vêtements d'une France lointaine afin de pouvoir proclamer son appartenance à la France contemporaine.

#### • Verlaniser ou tronquer :

Le verlan « *ne peut que confirmer l'idée d'un langage vernaculaire, propre au groupe* »<sup>2</sup> ; encore une fois, les jeunes banlieusards, à travers « leur français », affirment leur appartenance à un groupe minoritaire plutôt qu'au groupe majoritaire ; une « identité » est revendiquée. Mais le verlan est aussi pourvu d'une fonction cryptique : les mots verlanisés sont même reverlanisés dès que l'on sent leur propagation au-delà du territoire banlieusard. Mais cette fonction cryptique que l'on attribue au verlan n'est pas la seule qui soit recevable ; une fonction ludique est aisément décelable à chaque fois que nos oreilles sont titillées par des syllabes inversées.

---

<sup>1</sup> GUIRAUD, Pierre, « Argot », *Encyclopædia Universalis*, 2004.

<sup>2</sup> MELLIANI, Fabienne, *op. cit.*, p. 106.

Chez les jeunes banlieusards, tout est inversé : des signifiants aux signifiés en passant par « les casquettes » ; ces jeunes semblent vouloir tout inverser. Cela révèle une volonté de se distinguer certes (on inverse la conception ou la vision de l'un pour démontrer qu'on est son envers), mais ne pourrait-il pas aussi traduire une volonté d'inverser, de « renverser » un ordre établi ?

De même pour la troncation qui traduit une volonté d'économie langagière répondant à la loi du moindre effort, mais la suppression de syllabes ne révélerait-elle pas une volonté de suppression particulière ? Ne supprime-t-on pas des syllabes à défaut de supprimer autre chose ?

• **L'emprunt :**

La banlieue est un territoire multiracial et multiculturel, dont la langue banlieusarde est le reflet ; mais si elle est truffée d'anglicismes, ce n'est pas parce qu'Anglais ou Américains cohabitent avec les français, mais tout simplement parce que l'anglais demeure une langue de prestige réservée à des connaisseurs ; le fait d'en user ne serait que l'élément révélateur (car amplifié) d'un état de fait langagier qui émerge dans tout le territoire français.

Toutefois, les banlieusards pourraient porter en eux une volonté implicite d'appartenir à une autre classe, celle des « privilégiés » et cette volonté se manifesterait à travers l'usage de cette « langue de prestige ».

Mais ces jeunes français usent aussi de signifiants empruntés à l'arabe alors qu'ils auraient pu user de leurs correspondants français ; que connote donc ce besoin de puiser dans une autre langue ? Précisons que l'arabe, pour un bon nombre de banlieusards, est la langue des pères et que « *ces alternances de langues relèvent avant tout d'un besoin identitaire de s'exprimer dans la langue des origines* »<sup>1</sup>. Tirillés entre deux cultures, entre deux sociétés, ces jeunes sentent le besoin de revendiquer leur appartenance, parfois aux dépens de cette langue des origines qui se voit altérée, voire déformée.

Mais recourir à l'arabe maternel pourrait aussi être perçu comme une volonté de crypter afin de ne pas être compris ; l'on use de mots non français afin de ne pas être compris des français de souche.

---

<sup>1</sup> MELLIANI, Fabienne, *op. cit.*, p. 123.



Ce recours à l'emprunt unit : Lydia, la française, emploie des signifiants arabes tels que « *yselmek* » (ayant le sens de « que Dieu te préserve » mais dont l'emploi est si courant que l'on finit par l'assimiler à un simple « merci ») ou « *bismillah* » (signifiant « au nom de Dieu ») ; même si ses origines sont loin d'être arabes, cette jeune banlieusarde se reconnaît aussi dans les propos des ses interlocuteurs d'origine arabe. Selon Fabienne MELLIANI, le locuteur « *reconnaît l'autre comme appartenant à la même catégorie sociale que lui* » et « *se reconnaît dans cet autre* »<sup>1</sup>. Si ce recours à l'arabe est senti comme la revendication d'une appartenance à un pays d'origine pour les uns, il est perçu comme la revendication d'une appartenance sociale pour les autres.

Mais, comme nous avons eu l'occasion de le constater lors de cette analyse de corpus que nous avons effectuée, ces emprunts sont modifiés, selon les règles morphosyntaxiques du français. Mais ce « *processus de "simplification" n'est pas synonyme d'appauvrissement linguistique* »<sup>2</sup> ; selon Robert Chaudenson, il résulterait d'un processus de « *restructuration* »<sup>3</sup>, qui lui-même résulterait d'un besoin d'« *économie linguistique* »<sup>4</sup>.

La simplification de « *zaaft* » et « *zaafti* » en « *je zaaf* », « *tu zaaf* » peut être perçue soit comme une simplification en vue d'un besoin d'économie soit comme une méconnaissance de la structure de la langue arabe.

### **1-1-2- Ce que connotent les combinaisons formelles :**

Nous avons constaté tout au long du quatrième chapitre que le F.C.C. donnait naissance à de nouvelles combinaisons formelles, perçues comme étant l'inversion de l'ordre canonique. Cette apparition de nouvelles combinaisons est sans doute due à une méconnaissance des règles syntaxiques. Souvent, les jeunes des cités suivent des cursus scolaire assez courts et ne parviennent point à maîtriser le « bon français ». Mais tout comme les syllabes s'inversent (ou se verlanisent), les règles qui ajustent et combinent les formes se voient, elles aussi, aussi inversées.

---

<sup>1</sup> MELLIANI, Fabienne, *op. cit.*, p. 123.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

Et inverser des règles sur un plan linguistique connoterait une volonté d'inverser d'autres règles, et sur un autre plan.

Mais il est toutefois possible que ces innovations syntaxiques soient dues à une volonté de se démarquer et de souligner sa différence sociale à travers une différence linguistique.

### **1-2- L'Esquive : un foyer de production sémantique :**

Si « *la production de formes linguistiques spécifiques relèvent d'une fonction d'identification* »<sup>1</sup>, en va-t-il de même pour la production de sens ? Que connotent les procédés sémantiques qui, dans *L'Esquive*, foisonnent ?

#### **1-2-1- D'un procédé sémantique à l'autre :**

Si la métonymie relève d'une perspicacité propre à la langue, la métaphore, quant à elle, joue un rôle sur le plan de la construction des interprétations ; elle est indissociable de l'inconscient, comme Freud l'a démontré<sup>2</sup>. Percevoir un caractère commun entre deux choses permet de révéler une vision spécifique, des valeurs et des pensées particulières. Ce n'est nullement le fruit du hasard si l'on « crache l'argent » et l'on « accouche les mots », la répugnance et la douleur que véhiculent ces mots ne sont que traductrices d'un sentiment profond ; de même lorsque « dégommer », « défoncer » et « démonter » finissent par être synonymes du verbe « abattre » : le sentiment d'abattement intérieur que vivent ces jeunes les pousse à vouloir réellement « abattre ».

#### **1-2-2- D'un sens à l'autre :**

Dans le F.C.C., la polysémie devient un phénomène abondant : un même signifiant peut ruisseler de sens et s'adapter à toutes sortes d'interactions langagières, ce qui pourrait connoter une compétence linguistique d'innovation propre aux jeunes des cités. A moins que cette polysémie ne relève, tout simplement, d'une compensation langagière : ces jeunes, ne possédant qu'un vocabulaire retreint, se doivent d'user d'un même mot dans divers contextes.

---

<sup>1</sup> MELLIANI, Fabienne, *op. cit.*, p. 183.

<sup>2</sup> Voir RABATEL, Alain, « Les représentations de la parole intérieure » in *Langue française, La parole intérieure* sous la direction de BERGOUNIOUX, Gabriel, n : 131, Décembre 2001, Paris, Larousse.

Il arrive que des signifiants finissent par épouser des signifiés qui s'opposent littéralement à leurs signifiés premiers : « *S'agit-il d'une sorte de révolte contre les générations précédentes, qui avaient la naïveté de prendre les mots au pied de la lettre ?* »<sup>1</sup> Ou d'une volonté de dissimuler ses dires afin de n'être compris que par les siens ? Dans les deux cas, la volonté de prendre ses distances par rapport aux autres est établie.

Mais il est tout de même bizarre que « fracassante » ou « mortel » soient synonymes de « belle » ; comment peut-on associer la beauté à la mort ? La plaie doit sûrement être béante.

## 2- Quand l'implicite s'explique :

L'implicite, pour quoi faire ? A cette question, Catherine Kerbrat-Orecchioni, dans *L'implicite*<sup>2</sup>, suggère deux réponses potentielles : l'implicite serait soit dû à l'impossibilité d'être explicite, car il est parfois impossible pour le locuteur d'énoncer formellement des tabous ou des interdits sociaux, soit à « *des raisons liées à l'intention de manipuler* »<sup>3</sup>.

Si l'implicite surplombe les discours, ne devrait-on pas « *oser certaines hypothèses sur les significations implicites des énoncés* »<sup>4</sup> et interpréter, dans la mesure du possible, le non-dit ? Et qu'est-ce qu'interpréter si ce n'est « *révéler l'implicite du sens* »<sup>5</sup> ? Interprétation et sens vont de pair.

« *L'interprétation est un acte de lecture ou d'écoute propre à lier le sens (ce que le locuteur ou l'auteur a dit ou « voulu dire ») à la signification (ce qu'y trouve le destinataire)* »<sup>6</sup>.

Interpréter c'est non seulement lier sens et signification mais aussi, et surtout, « *faire jaillir du discours le non-dit* »<sup>1</sup>, comme le définit Umberto Eco dans *Limites de l'interprétation*.

<sup>1</sup> WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988, p.312.

<sup>2</sup> Cité in ROUDIERE, Guy, *op. cit.*, p.11.

<sup>3</sup> *Idem*.

<sup>4</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La (re-)construction du sens dans le discours en interaction*, conférence donnée à l'Université Lumière Lyon 2 & Institut Universitaire de France, le 20 octobre 2006.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp.48-49.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 48.

## 2-1- Le jeu du sens et du hasard :

Est-ce que l'emploi de signifiants ou de signifiés particuliers relève d'un simple fait de hasard ? Ou tout fait linguistique serait significatif voire révélateur ?

Les banlieusards lancent des « mon frère » de toutes parts alors qu'ils ne partagent ni les mêmes origines ni la même religion ; serait-ce alors la conséquence d'un besoin de propager la notion de fraternité ?

« Mon frère » est symptomatique d'un besoin de créer une solidarité. Les musulmans se disent « frères » entre eux et les habitants des banlieues sont, pour un bon nombre d'entre eux, d'origine maghrébine et par conséquent « musulmans » pour la plus part ; les « mon frères », seraient-ils une manifestation (consciente ou inconsciente) d'une religion et du rapport de fraternité qui lie ses fidèles ?

Les « potes » et les « mecs », tout comme les « frères », sont aussi très courants en banlieue, la fréquence de ces formes masculines pourrait se traduire par une volonté de propager un machisme particulier. Un machisme que même les filles semblent adopter : elles n'hésitent d'ailleurs pas à user de « mecs » ou de « potes » pour se désigner entre elles.

## 2-2- Le sens de la violence et la violence du sens :

Aujourd'hui, les termes « grossiers » semblent surplomber le langage :

A la télévision, lors de l'émission littéraire « Apostrophe », l'académicien Maurice Genevoix déclare : « *Nous avons été baisés* » pendant que son collègue Jean D'Ormesson déclare : « *L'assassin l'aura dans le cul* »<sup>2</sup> ; cela démontre que ce qui était « grossier » ou même « vulgaire » hier ne l'est plus aujourd'hui. D'autant plus que les termes grossiers semblent faire partie intégrante du discours de tout Français mais précisons qu' « *...une fois sur deux, au moins, les insultes ne sont pas employées pour injurier* »<sup>3</sup>, elles seraient de simples « interjections » exprimant une exclamation.

---

<sup>1</sup> In KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op., cit.*, p. 109.

<sup>2</sup> Cité par WALTER, Henriette, *op., cit.*, p. 316.

<sup>3</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 1996, p.31.

Ce qui peut paraître comme insultant pour les uns ne l'est point pour les jeunes des cités ; ces derniers usent d'insultes à tort et à travers certes mais sans véhiculer de connotation péjorative.

Labov, dans *Le parler ordinaire*, indique que la majorité des insultes rituelles incriminent directement la mère<sup>1</sup>. Mais il semble que ce qui est le cas à New York, l'est aussi à Paris, ou même ailleurs, la notion de mère prédomine à chaque fois qu'il s'agit d'insultes : l'attachement le plus indissoluble est souillé.

Mais force pour nous est de constater que même si le F.C.C. est truffé d'insultes, nous sentons que le violence est sublimé : l'expression « *c'est de la balle* », signifiant que c'est extraordinaire, n'est pas la simple adjonction de mots ; la balle serait celle d'un revolver qui blesse, qui touche tout comme nous « touche » le phénomène extraordinaire que l'on perçoit. Cette sublimation peut même être perçue dans le mot « esquivé » en lui-même ; quand on sait que « esquiver », signifiant « éviter » prend naissance de « esquiver un coup », on réalise que les coups semblent jaillir de toute part en banlieue. Mais ce qui est clair c'est que cette violence verbale connoterait un autre type de violence.

Précisons aussi que « *Etre de la balle* » et « *être mortel* » signifient « extraordinaire » certes mais dans les deux cas, il s'agit d'une construction hyperbolique où l'on évoque la mort. Selon Fabienne Melliani<sup>2</sup>, c'est « être mortel » qui a donné naissance à « être de la balle » en une sorte de métonymie métaleptique (la balle étant justement celle du revolver).

*Le plaisir des gros mots* est l'intitulé d'une émission télévisée, réalisée par André Halimi, diffusée sur France 5, le 24 juillet 2007, Pierre Enckell, lexicographe, déclare qu'« *un juron ne s'adresse à personne, pas d'interlocuteur, c'est un cri de colère* » ; cet aspect de sublimation de colère à travers le langage est aussi énoncé par Koffi Kmahulé, écrivain, lors de la diffusion de la même émission : « *la langue française a évolué avec les gros mots peut-être parce que les Français ont fait beaucoup de révolutions* ». Se révolter c'est user d'armes, se révolter c'est aussi user de mots.

Les gros mots en banlieue sont souvent relatifs au sexe mais ils sont tellement courants qu'ils ne choquent plus personne. Si l'on devait comparer les insultes d'hier

---

<sup>1</sup> LABOV, William, *Le parler ordinaire : La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis* [1978], traduit par Alain KIHM, Paris, Les Editions de Minuit, 1993, pp.391-456.

<sup>2</sup> MELLIANI, Fabienne, *op., cit.*, pp. 117-118.

à celles d'aujourd'hui, la différence ne serait point excessive, les insultes sont presque les mêmes ; ce qui a changé, c'est leur impact, la charge sémantique qu'ils véhiculaient autrefois semble être perdue.

Et si *L'Esquive* est aussi truffé de mots grossiers c'est parce que le réalisateur du film a voulu « *démystifier cette agressivité verbale et la faire apparaître dans sa dimension véritable de code de communication* »<sup>1</sup>.

Une agressivité verbale que Alain Finkielkraut, écrivain, philosophe, ne manque pas de dénoncer, lors d'une émission diffusée sur France 3, le 08 janvier 2007, intitulée *Ce soir ou jamais* et dont le thème était « la lecture en péril ». A propos de *L'Esquive*, Alain Finkielkraut déclare : « *ce qui m'a gêné ce n'est pas le film, c'est le type d'éloges ; on a dit "regardez quel dynamisme, regardez cette merveilleuse langue des banlieues dont il faut pouvoir célébrer la créativité extrême", il n'y a pas de créativité, il y a une extraordinaire brutalité et c'est cela évidemment que Marivaux doit nous apprendre, c'est la courtoisie, la nuance, une certaine douceur* ». La langue de Marivaux, celle de la prévenance et la bienséance, adoucit donc le langage « brutal » de ces jeunes de la Seine Saint-Denis. Alain Finkielkraut n'hésite d'ailleurs pas à souligner que cette vulgarité du langage ne fait que s'étendre, aujourd'hui le sexe féminin se met, aussi fréquemment que le sexe masculin, à injurier : « *les jeunes filles n'arrêtent pas de s'en battre les couilles dans le film* ».

Mais ce langage, aussi brutal ou vulgaire soit-il, n'est certainement pas dépourvu de créativité.

### 2-3- Une religion dissimulée ?

Selon l'ensemble des sociétés arabo-musulmanes, « *Après un soupir, il faut toujours dire « astarfighullah ». Après un rot, il faut dire « el'hamdollah », en commençant à manger il faut dire « bism'illah ». Il faut toujours dire quelque chose*

---

<sup>1</sup> Propos recueillis par BELL, Anne-Laure, *Une esquisse d'amour, les yeux dans la banlieue, L'esquive-Abdellatif Kechiche*, <http://www.fluctuat.net/1283-L-Esquive-Abdellatif-Kechiche>.

à Allah quoi qu'on fasse »<sup>1</sup>. La religion est donc omniprésente dans le discours ordinaire et semble aussi l'être dans celui des jeunes banlieusards.

Les expressions du F.C.C. sont souvent des invocations à Dieu mais il s'agit, souvent, d'un recours instinctif, de même qu'en langue arabe ; on hérite d'une culture, d'une façon de dire mais on ne se rend pas forcément compte de ce que cela signifie. Mais « wallah » ne se dit pas seulement pour jurer mais pour témoigner du fait d'appartenir à un groupe, ce qui permet aussi de prendre ses distances par rapport à un autre groupe : Selon Olivier Roy, les jeunes issus de l'immigration « réintègrent l'islam comme un fantasme signifiant dans le dialogue-provocation qu'ils entretiennent avec les "Français", parce qu'ils savent que cela fait peur et marque aussi une différence irréductible »<sup>2</sup> ; il s'agit d'une manière de provoquer ou de se différencier.

#### 2-4- Un subjonctif exclusif ?

Ce temps est considéré par Guy Roudière comme signe d'appartenance<sup>3</sup>.

L'abus de l'imparfait du subjonctif est un facteur identitaire et le fait de ne pas le maîtriser démontre que le locuteur est, en quelque sorte, dépourvu de cette identité. C'est un facteur d'exclusion indirecte, une manière de démontrer que ceux qui ne maîtrisent pas cet aspect de la langue ne maîtrisent pas la langue dans son ensemble, et que ceux qui ne maîtrisent pas la langue n'appartiennent pas à la nation. Pour Guy Roudière, les dictées de Pivot sont même l'acclamation de la francité.

Mais l'imparfait du subjonctif est moins l'affirmation de la francité que de l'élitisme, c'est moins un facteur d'identité nationale que d'identité intellectuelle et, par là, culturelle ; bien qu'un milieu culturel n'empêche d'atteindre à l'élitisme que d'un point de vue statique et jamais d'un point de vue concret.

Mais quand le chanteur du front national savoure un imparfait du subjonctif, cette francité devient, selon les termes de Guy Roudière, « nationalisme » ; quant au

---

<sup>1</sup> Azouz BEGAG, *Béni ou le Paradis Privé*, Point-Virgule 1989 : 149 cité in KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels*, Tome 3, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, 1998, p. 109.

<sup>2</sup> KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *op. cit.*, p. 142.

<sup>3</sup> Voir ROUDIERE, Guy, *op. cit.*, p.13.

subjonctif, il devient en plus d'un signe distinctif, « discriminatoire » ; il est clair qu'« *on ne peut pas ne pas penser qu'il s'agit d'une formule d'exclusion* »<sup>1</sup>.

Mais le fait de ne pas maîtriser ce mode c'est aussi, et tout simplement, une révélation quant à la méconnaissance de la langue française

### 3- Quand le masque tombe :

Comme l'expliquent les jeunes comédiens de *L'Esquive*, dans l'entretien mené par Florence Aubenas et paru dans le cahier cinéma de Libération du 7 janvier 2004, « *les paroles ont l'air vulgaires et violentes, mais c'est tout le contraire. On utilise les parler-cité surtout quand on est ému* »<sup>2</sup>.

Cette violence dissimule une vive émotion mais pas que l'émotion. Le langage des banlieues s'exhibe comme un masque « *pour mieux dissimuler ce qu'il a à révéler. Comme au théâtre, on porte des masques, on se déguise ou on déguise ce que l'on porte au fond de soi. On se cache derrière des masques* »<sup>3</sup>

C'est un masque qui dissimule les lacunes. Ces jeunes sont scolarisés et connaissent la norme mais la norme est celle des classes sociales dominantes et non la leur, alors à quoi bon l'utiliser ?

Le langage est une manière de faire partie du groupe ; *L'Esquive* dit, implicitement, « nous, jeunes banlieusards tentons d'être l'autre mais allons-nous y arriver ? ». Les uns y arrivent pendant que d'autres échouent, comme le fut Krimo.

*L'Esquive* pose une interrogation : « Peut-on maîtriser la langue de Marivaux ? », la réponse est formulée de la sorte : « oui, mais l'Etat ou ses représentants veillent à nous remettre à notre place ». La police reproche aux jeunes de posséder l'oeuvre de Marivaux et la jette amèrement sur le capot de la voiture.

Ce n'est point le fait du hasard si *L'Esquive* évoque l'enfermement et la prison.

---

<sup>1</sup> ROUDIERE, Guy, *op. cit.*, 13.

<sup>2</sup> Association française des enseignants de français, *Marivaudage en banlieue : kiffer ou esquiver, là est la question*, mars 2006, <http://www.afef.org/blog/index.php?2006/03/19/29-marivaudage-en-banlieue>.

<sup>3</sup> *Idem*.



### 3-1- A l'abri de la lutte des classes, un jour ?

La cité ou quartier des jeunes banlieusards est « *leur seul îlot de sécurité* »<sup>1</sup>, ils s'y sentent en sécurité et y inventent leur propre langage ; et ce langage n'est pas une simple variation mais toute une culture dissimulée.

Nous savons que « *La langue n'est pas à l'abri de la lutte des classes* »<sup>2</sup>, le F.C.C. en est l'exemple type, cette variation diastratique démontre que chaque classe possède un langage particulier.

« *Leur langue est comme leur cité comme leur vie* »<sup>3</sup>, leur langue n'est que le reflet de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils cachent mais elle est aussi une volonté de se distinguer, de se différencier, de crier haut et fort « nous ne sommes pas comme vous » : « *la volonté de se différencier socialement se manifeste dans et par la langue* »<sup>4</sup>.

« *Et c'est bien parce qu'ils éprouvent les mêmes choses, qu'ils "parlent de la même façon"* »<sup>5</sup>, ces jeunes partagent la même vision, les mêmes valeurs et ne font que nous le faire savoir.

Et le fait de ne pas parler comme les autres est « *un acte provocateur* »<sup>6</sup>.

Disons tout simplement qu'« *il existe ainsi en France une véritable inégalité linguistique, qui se traduit par une grave inégalité sociale* »<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> MELLIANI, Fabienne, *op., cit.*, p. 15.

<sup>2</sup> LECERCLE, Jean-Jacques, *La violence du langage*, traduit par Michèle GARLATI, Paris, PUF, Collection Pratiques théoriques, 1996, p.213.

<sup>3</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *op., cit.*, p.19.

<sup>4</sup> MELLIANI, Fabienne, *op., cit.*, p. 87.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 192.

<sup>7</sup> BENTOLILA, Alain, « *Il existe en France une inégalité linguistique* », propos recueillis par SIMONNET, Dominique, L'Express du 17/10/2002, <http://www.lexpress.fr/info/france/dossier/illettrisme/dossier.asp?ida=357153&p>.

### 3-2- Les banlieusards, leur « Intifada »<sup>1</sup>:

Ces jeunes se sentent rejetés, non reconnus, se retrouvent dans une espèce de « no man's land linguistique et culturel »<sup>2</sup>, et ce français est leur force, leur arme ; ils n'ont rien d'autres pour se manifester ou pour dire haut et fort ce qu'ils sont.

Mais il s'agit aussi d'un langage par lequel « *ils excluent l'Autre* »<sup>3</sup>, ils disent « non » à une langue qui ne semble pas leur appartenir vu qu'elle ne met point à nu leurs valeurs. Mais ce qui est extraordinaire c'est que ces jeunes sont conscients du fait que « *chaque milieu a son langage* » comme nous le confia un adolescent de la Seine Saint-Denis, âgé de 13 ans.

### 3-3- Et leur « non » au français à la Charles Henri :

Les jeunes désignent la forme académique du français par le français « à la Charles Henri »<sup>4</sup>, ce qui connote un certain snobisme ainsi qu'une référence à une classe sociale.

Les jeunes essaient de fonder leur propre langue, une langue qui reflèterait leur culture ; la langue académique porte une culture autre. Selon Jean P Goudaillier, le français des banlieues aurait pour but de contrer « *la langue française, académique, ressentie comme langue étrangère par rapport à sa propre culture* »<sup>5</sup>. Et ces jeunes refusent de parler cette langue étrangère.

Mais signalons que :

*«Le jugement produit sur un parler ne peut pas être séparé d'un jugement social (qui va du mépris à la haine xénophobe) sur celui qui l'utilise. Et dire à quelqu'un : Tu ne parles pas français signifie souvent tout simplement : Tu n'es pas français »*<sup>6</sup>

Ce français traduit donc toute une manière de faire, toute une manière d'être et permet aux jeunes de s'exprimer à leur aise, c'est, en quelques sortes, leur « possibilité » de dire.

<sup>1</sup> l'intifada, selon ROUDIERE, Guy, *op., cit.*, p. 38, est une métaphore qualifiant les protestations sur le sol français, une sorte d'imitation de l'exaspération palestinienne.

<sup>2</sup> ROUDIERE, Guy, *op., cit.*, p. 143.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>6</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *op., cit.*, p.81.

Et si La langue officielle est souvent critiquée c'est parce qu'elle ne répond pas aux besoins réels des jeunes banlieusards. « *Quitte à ne pas être accepté, autant s'exclure du jeu, en rejetant les règles. Langue d'opposant* »<sup>1</sup>.

Mais s'agit-il vraiment d'une exclusion de l'autre ou d'une auto-exclusion ?

### **Synthèse :**

Le F.C.C. semble bel et bien pourvu d'une dimension sociale, d'une fonction identitaire ainsi que d'une fonction cryptique, voulant rendre le discours mystique et ludique par la même occasion. Ce français est aussi la manifestation d'une appartenance à une couche sociale marginalisée.

Les jeunes banlieusards s'en prennent aux formes et aux sens, à défaut de s'en prendre à autre chose.

« *Ce qu'on appelle la banlieue n'est pas une excroissance parasitaire de la société. C'est une caricature, un miroir grossissant de problèmes qui agitent la société dans son ensemble* »<sup>2</sup> et la langue traduit justement cette manifestation.

Un jeune adolescent demeurant en Seine Saint-Denis nous confia ceci :

« *Quand tous nos amis parlent comme ça, on est obligé de parler comme ça, si on ne parle pas comme eux, on ne va pas se comprendre* ».

« Parler banlieue », serait-ce donc vraiment un choix ?

Et comprendre ce « parler », celui de l'« Autre » ne serait-ce pas comprendre l'Autre ? Sommes-nous condamnés à nous adresser uniquement à ceux qui partagent nos normes ? Ou devons-nous essayer de comprendre les leurs ?

---

<sup>1</sup> SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *op. cit.*, p.82.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.227.

## **CONCLUSION :**

Cette aventure dans l'univers sémantique, ô combien envoûtant, nous a permis de repérer des chemins théoriques qui déblayent considérablement l'épineux chemin du sens, de sa production et de sa variation. Principalement fondée sur les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni, notre étude s'est vue emprunter le cours des réflexions d'Henri Boyer ainsi que de William Labov afin d'esquisser une analyse sémantique précise et en adéquation avec l'œuvre cinématographique traitée.

L'intérêt que nous portons à la langue française nous a amenés à remonter le cours du temps afin de déceler les particularités linguistiques spécifiques au dix-huitième et au vingt et unième siècles.

Et pendant que nous découvriions l'innovation dont font preuve le français contemporain des cités et la prose marivaudienne, nos incessants allers-retours entre langue et discours, entre forme et sens, entre combinaisons formelles classiques et contemporaines nous ont permis de répondre à quelques-unes des multiples interrogations qui nous taraudaient :

La langue, au cours de son évolution, subit des mutations sur le plan lexical : cela est un fait incontestable, mais si les nouveautés surgissent, les procédés formels, eux, ne sont que réactualisés.

Les mutations d'ordre syntaxique sont également présentes au cours de toute évolution langagière : de nouvelles combinaisons formelles surgissent –parfois à l'encontre de l'ordre canonique- mais les procédés, libres ou figés, demeurent les mêmes.

La langue subit donc toutes sortes de changements : lexicaux, syntaxiques ou sémantiques ; le sens se déchaîne, dévie, se recrée ; les procédés qui assignent des signifiés à des signifiants demeurent immuables. Si certains procédés sont plus usités que d'autres à un moment ou à un autre de l'Histoire, aucune création nouvelle n'est constatée : ceux-ci ne sont qu'héritaires.

Les tropes, métaphores et hyperboles plus particulièrement, sont de tout temps foisonnants. Qui aurait pu se douter que même les jeunes des cités, ignorant même jusqu'à la définition du mot « trope », en useraient ?

Nombreux sont ceux qui stigmatisent cette langue contemporaine, la jugeant vulgaire ; mais pourquoi ne pas souligner son côté innovateur ? Surtout que la

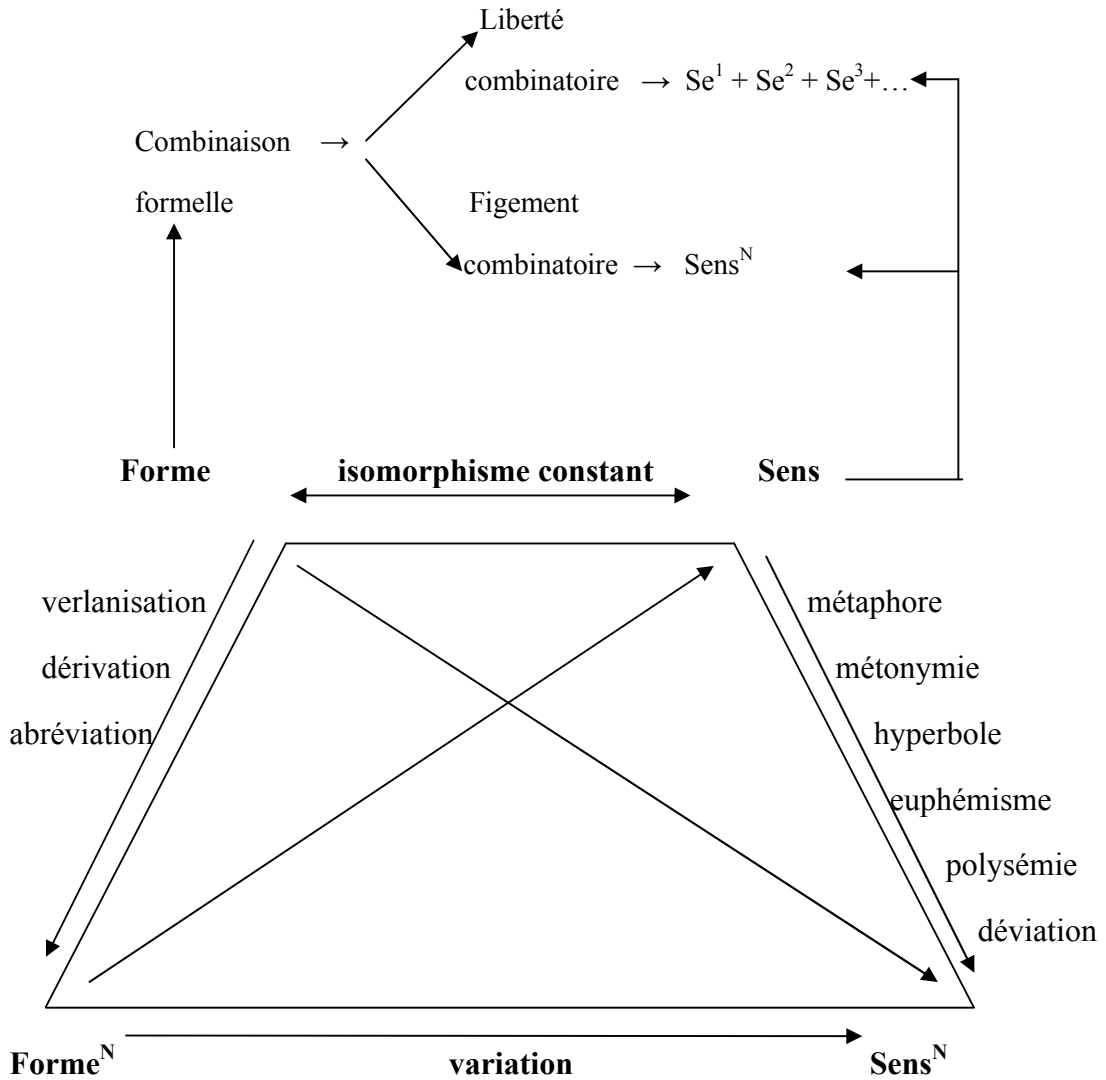
vulgarité dont cette langue est pétrie n'est que le reflet de la vulgarité de la vie menée en banlieue.

Si les procédés formels et sémantiques s'entremêlent, chez Marivaux, il y a une restriction due à une réglementation relative au XVIII<sup>e</sup> siècle ; les jeunes d'aujourd'hui, eux, n'ont pas à souffrir de ce genre de réglementation (tacite ou explicite soit-elle) ce qui leur confère une grande liberté d'invention et d'innovation.

Mais c'est un fait, la sémantique est un miroir social qui dévoile les tourmentes d'une époque et le purisme d'une autre. Si *Le jeu de l'amour et du hasard* démontre que le langage est conditionné socialement, notre étude démontre aussi que le sens et la production sémantique ont partie liée avec les conditions sociales.

Nos découvertes des procédés sémantiques et formels nous ont permis d'achever ce trapèze de la théorie sémantique que nous avons établi suite aux différents appuis théoriques abordés :

**Figure 2. Le mécanisme de production sémantique.**



**Variations** → diachronie/ diatopie/  
 diastratie/ diaphasie/  
 diamésie/ sexe/ âge<sup>1</sup>

**Forme<sup>N</sup>** → emprunt/ néologisme

<sup>1</sup> Une forme peut être atteinte par une seule variation ou par une multiplication de variations.

Le sens et la forme sont étroitement liés. La « Forme », au cours de son évolution, et suite à des variations diachronique, diastratique, diatopique, diaphasique, diamésique ou à des écarts dus à l'âge ou au sexe, subit des changements d'ordre formel et donne naissance à une nouvelle forme « Forme<sup>N</sup> ». Cette forme peut vêtir un sens nouveau « Sens<sup>N</sup> », tout comme elle peut conserver son sens premier. Le sens, à son tour, évolue, et peut se métamorphoser (de Sens à Sens<sup>N</sup>). Les formes se combinent, selon des figements ou des libertés combinatoires, et donnent lieu à des sens compositionnels ou nouveaux. Précisons que même les procédés adoptés, qu'ils soient sémantiques ou formels, sont conditionnés par les variations susmentionnées. Le sens est donc un « caméléon » dépendant de toutes sortes de variations.

« *La langue est une robe couverte de rapiécage faits avec sa propre étoffe* »<sup>1</sup> : cette assertion de Ferdinand de Saussure s'avère incontestable, pour toutes les langues et pour tous les temps : la langue est une étoffe qui serait bien usée, sans de fréquents rapiécages. La nouveauté est nécessaire, l'innovation l'est encore plus. Marivaux lui-même avait contribué à rapiécer la robe du français : n'avons-nous pas découvert que ses dérivations nouvelles, lui furent même reprochées? Mais c'est cette audace linguistique qui garantit la pérennité d'une langue.

Créer et recréer : tel est le secret de l'immortalité des langues.

Peut-être faudrait-il, à présent, élargir notre champ d'investigation et notre tentative d'étude comparatiste, s'envoler vers d'autres univers sémantiques afin de déceler le mystère de ces « rapiécages » ou de cette garantie de pérennité langagière, interroger encore une fois l'art, ses formes et son hétérogénéité, et déceler les étoffes flétries, vieilles, dont il jouit dans sa contemporanéité même.

---

<sup>1</sup> DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Editions ENAG, 1994, p.276.





## **BIBLIOGRAPHIE :**

### **Filmographie :**

- **Le corpus :** *L'Esquive*, réalisé par Abdellatif Kechiche, France, Rezo Films, 2004.

- *Le ciel, les oiseaux et ta mère*, réalisé par Djamel Bensaleh, 1999.

- *Le jeu de l'amour et du hasard*, mise en scène de Jean-Paul Roussillon, INA/Comédie-Française, 1976.

### **Ouvrages théoriques :**

- ❖ BAYLON, Christian, FABRE, Paul, *Initiation à la linguistique, avec des travaux pratiques d'application et leurs corrigés*, Paris, Editions Nathan Université, Collection Fac Linguistique, 1999.
- ❖ BAYLON, Christian, *Sociolinguistique : société, langue et discours*, Paris, Editions Nathan Université, Collection Fac Linguistique, 1996.
- ❖ BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale I*, Tunis, Cérès Editions, 1995. Gallimard 1974.
- ❖ BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale II*, Tunis, Cérès Editions, 1995.
- ❖ BLANCHET, Philippe, *La linguistique de terrain : Méthode et théorie, une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000.
- ❖ BOYER, HENRI, *Introduction à la sociolinguistique*, Paris, Editions Dunod, Collection Topos, 2001.
- ❖ BROUSSEAU, Anne-Marie, ROBERGE, Yves, *Syntaxe et sémantique du français*, Québec, Editions Fides, Collection Champs linguistiques, 2000.
- ❖ DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Alger, Editions ENAG, 2<sup>ème</sup> éditions, Collection sciences humaines, 1994.
- ❖ GADET, Françoise, *La variation sociale en français*, Paris, Editions Ophrys, Collection L'Essentiel Français, 2007.
- ❖ GALMICHE, Michel, *Sémantique linguistique et logique, Un exemple : la théorie de R. Montague*, Paris, Presse Universitaire de France, 1991.

- ❖ GAUDIN, François, GUESPIN, Louis, *Initiation à la lexicologie française : De la néologie aux dictionnaires*, Bruxelles, Editions Duculot, Collection Champs linguistiques, 2000.
- ❖ GROSS, Gaston, *Les expressions figées en français, noms composées et autres locutions*, Paris, Editions OPHRYS, Collection l'essentiel français, 1996.
- ❖ HAGEGE, Claude, *L'homme de paroles, Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Editions Fayard, 1985.
- ❖ HAGEGE, Claude, *Le Français, histoire d'un combat*, Paris, Editions Michel Hagège, Collection Le livre de poche, 1996.
- ❖ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, Collection Linguistique, 1980.
- ❖ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Variation culturelles et échanges rituels, Tome 3*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, 1998.
- ❖ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *Les interactions verbales, Approche interactionnelle et structure des conversations, Tome 1*, Paris, Armand Colin, 3<sup>ème</sup> édition, 2005.
- ❖ LABOV, William, *Le parler ordinaire : La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis* [1978], traduit par Alain KIHM, Paris, Les Editions de Minuit, 1993.
- ❖ LAGARDE, André, MICHARD, Laurent, *XVIII<sup>e</sup> siècle : Les grands auteurs français du programme*, France, Editions Bordas, collection Textes et Littérature, 1966.
- ❖ LECERCLE, Jean-Jacques, *La violence du langage*, traduit par Michèle GARLATI, Paris, PUF, Collection Pratiques théoriques, 1996.
- ❖ MARTINET, André, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 4<sup>ème</sup> édition, 1991.
- ❖ MELLIANI, Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, Collection Espaces Discursifs, 2000.

- ❖ MORTUREUX, Marie-Françoise, *La lexicologie entre langue et discours*, Paris, Edition SEDES, 1997.
- ❖ MOUNIN, Georges, *La sémantique*, Paris, Editions Payot et Rivages, 2<sup>ème</sup> édition, 1997.
- ❖ NEVEU, Franck, *Lexique des notions linguistiques*, Paris, Editions Nathan, 2000.
- ❖ NORMAND, Claudine (dir.), *La quadrature du sens : Questions de linguistes*, Paris, PUF, Collection Nouvelle Encyclopédique Diderot, 1990.
- ❖ PICOCHÉ, Jacqueline, *Précis de lexicologie française*, Paris, Editions Fernand Nathan, Collection Nathan-Université, 1977.
- ❖ RICALENS-POURCHOT, Nicole, *Lexique des figures de style*, Paris, Armand Colin, Collection Synthèse-Série Lettres, 1998.
- ❖ ROUDIERE, Guy, *Traquer le non-dit, une sémantique au quotidien*, Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, Collection Formation Permanente, 2002.
- ❖ TAMBA-MECZ, Irène, *La sémantique*, Paris, PUF, Collection Que sais-je ?, 4<sup>ème</sup> édition, 1998.
- ❖ TOURATIER, Christian, *La sémantique*, Paris, Armand Colin, 2<sup>ème</sup> édition, Collection Cursus, 2004.
- ❖ WALTER, Henriette, *Le français dans tous les sens*, Paris, Editions Robert Laffont, Collection Le livre de poche, 1988.

### **Ouvrages littéraires :**

- ❖ MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Editions Brodard Et Taupin, collection Pocket classiques, 2000.
- ❖ SERMAIN, Jean-Paul, WIONET, Chantal, *Journaux de Marivaux*, Neuilly, Editions Atlande, Collection Clefs concours-lettres XVIII<sup>e</sup>, 2001.

### Sitographie :

- ❖ BELL, Anne-Laure, *Une esquisse d'amour, les yeux dans la banlieue, L'esquive-Abdellatif Kechiche*, <http://www.fluctuat.net/1283-L-Esquive-Abdellatif-Kechiche>
- ❖ HAZAEL-MASSIEUX, Marie-Christine, *Cours de sociolinguistique*, <http://sociolinguistiqueup.free.fr/variation.htm>.
- ❖ OSTIGUY, Luc, *L'histoire du français en France et au Québec*, <http://www.ssjbmauricie.qc.ca/langue/coeur/origine.php>.
- ❖ POZAS, Mae, *Beurs, Keublas, Oiniches et Céfrans : procédés sémantiques et formels de création lexicales*, Universidad de La Laguna, <http://webpages.ull.es/users/coapffue/pozas.htm>.
- ❖ WALTER, Henriette, *Brève histoire du français*, <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/animations/plume-5.htm>.
- ❖ *Le français au siècle des Lumières (1715-1789)*, [http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/HIST\\_FR\\_s7\\_Lumieres.htm](http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/HIST_FR_s7_Lumieres.htm).

### Les articles :

- ❖ Association française des enseignants de français, *Marivaudage en banlieue : kiffer ou esquiver, là est la question*, mars 2006, <http://www.afef.org/blog/index.php?2006/03/19/29-marivaudage-en-banlieue>.
- ❖ BENTOLILA, Alain, « *Il existe en France une inégalité linguistique* », propos recueillis par SIMONNET, Dominique, L'Express du 17/10/2002, <http://www.lexpress.fr/info/france/dossier/illettrisme/dossier.asp?ida=357153&p>.
- ❖ BOYER, Henri, *Le « Français des jeunes » : Des banlieues aux campus en passant par les médias*, Rome, Editrice Il Calamo, 2005.
- ❖ CHAPOUTIER, Katia, *Le langage des djeuns*, in *Cyberpresse ados*, <http://www.cyberpresse.ca/reseau/ados>.

- ❖ COLIN, Jean-Paul, « *L'impossible récolte : heurs et malheurs d'un lexicographe argotologue* », université de Franche-Comté, in *Marges linguistiques*, numéro 6, France, M.L.M.S. Editeur, novembre 2003, [http://www.revue-texto.net/marges/marges/Documents%20Site%2004\\_ml062003\\_colin\\_jp/04\\_ml062003\\_colin\\_jp.pdf](http://www.revue-texto.net/marges/marges/Documents%20Site%2004_ml062003_colin_jp/04_ml062003_colin_jp.pdf).
- ❖ COLLOGNAT-BARES, Annie, « *au fil du texte* » in MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Editions Brodard Et Taupin, collection Pocket classiques, 2000.
- ❖ DUCHENE, Nadia, Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française, université de Huelva, Espagne, <http://www.erudit.org/revue/meta/2002/v47/n1/007989ar.pdf>.
- ❖ ELOY, Jean-Michel, « *Sociolinguistique* », *Encyclopædia Universalis*, 2004.
- ❖ GUIRAUD, Pierre, « *Argot* », *Encyclopædia Universalis*, 2004.
- ❖ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « *Sémantique* », *Encyclopædia Universalis* 2004.
- ❖ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « *L'adjectif petit comme procédé d'atténuation en français* », *Travaux et Documents* 24, Université Paris 8-Saint-Denis, 153-175, 2004.
- ❖ KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *La (re-)construction du sens dans le discours en interaction*, conférence donnée à l'Université Lumière Lyon 2 & Institut Universitaire de France, le 20 octobre 2006.
- ❖ LIGOT, Marie-Thérèse, « *Dossier historique et littéraire* » in MARIVAUX, *Le jeu de l'amour et du hasard*, Paris, Editions Brodard-Taupin, collection Pocket classiques, 2000.
- ❖ MASSART, Guillaume, « *L'esquive* » in *Film de Culte*, <http://www.filmdeculte.com/film/film.php?id=721>.
- ❖ POTET, Frédéric, *Quand on ne connaît que la langue des cités*, Le Monde, 18 mars 2005, <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3230,36-402088,0.html>.
- ❖ RICHARD, Alexandra, *Le langage des banlieues françaises s'exporte*, 24 juin 2005,

<http://www.swissinfo.org/sfr/swissinfo.html?siteSect=111&sid=5878573&cKey=1119426865000>.

- ❖ OUARET, Fayçal, *Rêve des îles ou le jeu du hasard*, <http://fouaret.over-blog.com/>
- ❖ SEGUIN, Boris, TEILLARD, Frédéric, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 1996.
- ❖ SGARD, Jean, « Marivaux », *Encyclopædia Universalis*, 2004.
- ❖ TOURAILLE, Claude, *Les fiches cinématographiques : L'esquive*, <http://arts-cultures.cef.fr/cinema/cine015.htm>.
- ❖ WALTER, Henriette, YAGUELLO, Marina, DORTIER, Jean-François, GIRARD, Eliane, KERNEL, Brigitte, Boyer, Henri, CERQUIGLINI, Bernard, *in le parler jeune en citation*, <http://www.ordp.vsnnet.ch/fr/resonance/2003/juin/citation.htm>
- ❖ « Verlan » in Wikipedia, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Verlan>.

### **Revue :**

- ❖ *Langue française, La productivité morphologique en questions et en expérimentations* sous la direction de DAL, Georgette, n : 140, Décembre 2003, Paris, Larousse.
- ❖ *Langue française, Le lexique entre identité et variation* sous la direction de FRANCKEL, Jean-Jacques, n : 133, Février 2002, Paris, Larousse.
- ❖ *Langue française, La parole intérieure* sous la direction de BERGOUNIOUX, Gabriel, n : 131, Décembre 2001, Paris, Larousse.
- ❖ *L'Esquive, un film de Abdellatif Kechiche*, n : 542, Mai 2005, Paris, L'Avant-Scène Cinéma.

### **Thèses et mémoires :**

- ❖ BENAMER BELKACEM, Fatima, *Production de sens dans l'Auberge des pauvres de Tahar Ben Jelloun à travers l'auto narration désarticulée* sous la direction de Foudil Cheriguen, Mémoire de magistère, Université Abderrahmane Mira Bejaia, 2001.

- ❖ LANSEUR, Soufiane, *Les procédures de changement de sens des lexies dans le discours radiophonique (étude sémantique et sociolinguistique) sous la direction de Foudil Cheriguen*, Mémoire de magistère, Université Abderahmane Mira Bejaia, 2006.

### **Dictionnaires :**

- ❖ *Dictionnaire de la linguistique*, dir. MOUNIN, Georges, Paris, Editions PUF/Quadrige, 4<sup>ème</sup> édition, 2004.
- ❖ *Dictionnaire d'analyse du discours*, dir. CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique, Paris, Editions du Seuil, 2002.
- ❖ *Le Trésor de La Langue Française*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

### **Encyclopédies :**

- ❖ Encyclopædia Universalis
- ❖ Encyclopédie Wikipedia





## **ANNEXES :**

***CORPUS:******L'ESQUIVE******Scénario de Abdellatif Kechiche******Adaptation et Dialogue de Ghalya Lacroix et Abdellatif Kechiche******Découpage plan par plan rédigé par Eric Paccoud******EXTRAIT :*****Allée Cité, Ext. Jour :****Krimo :** Magali ! T'es là ?**Magali :** Ouais, j'suis là.**Escaliers d'immeuble, Int. Jour :****Mère de Magali :** Magali, où tu vas ?**Magali :** (en portugais) Cinq minutes, je vais discuter dans l'escalier.**Krimo :** Qu'est-ce que t'as ?**Magali :** Ah, fais zaama ton innocent.**Krimo :** Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ?**Magali :** Qu'est-ce qu'y a ? Ça fait une semaine que je te cherche partout, que je t'appelle partout. Tu veux pas me répondre.**Krimo :** Mais attends, mais...déjà mon téléphone, j'ai même plus de crédit...j'ai tout gâché.**Magali :** Ouais.**Krimo :** Et j'ai voulu appeler de chez moi, laisse tomber. Ma daronne...elle a reçu la facture. Pff...**Magali :** Ouais, c'est ça. Ta mère, elle t'a pas dit que j'avais appeler ?**Krimo :** Non.**Magali :** Ouais, c'est ça...Et tes potes ? Makou, y t'a pas dit ? Fathi, y t'a pas dit ?**Krimo :** Non.**Magali :** C'est un complot, quoi ?

**Krimo :** y m'ont rien dit. En plus, j'ai essayé de t'appeler, c'est toujours occupé.

**Magali :** Ah ! Mais t'arrête de mentir, un peu ? Mon téléphone, je m'en suis même pas servi, j'attendais que tu m'appelles. Tu crois que je l'ai pas fait avant toi, ça ? De toute façon, je veux plus de toi, c'est fini. Dégage.

**Krimo :** Mais vas-y... Viens, on oublie ça.

**Magali :** Non. Laisse-moi.

**Krimo :** Vas-y.

**Magali :** Non.

**Krimo :** Vas-y, pour une semaine...

**Magali :** C'est fini. Ah là...

**Krimo :** Pff.

**Magali :** Mais tu viens comme ça, tu crois que j'suis ta pute ? Sale connard, va ! Enculé, va.

**Cité, Ext. Jour :**

**Appartement Krimo, Int. Jour :**

**Mère :** Abdelkrim !

**Krimo :** Ouais ?

**Mère :** Qu'est-ce tu fais, là ? Y faut que tu te prépares, là, on va y aller, hein ?

**Krimo :** On va y aller où ?

**Mère :** On va voir ton père.

**Krimo :** Je crois pas que j'vais venir aujourd'hui.

**Mère :** Pourquoi ? Qu'est-ce qu'y a ?

**Krimo :** Rien. J'vais juste sortir. J'irai la semaine prochaine.

**Mère :** Tu vas faire quoi ?

**Krimo :** J'sais pas, j'vais rester avec les copains.

**Mère :** Tes copains...copines ?

**Krimo :** Non, copains.

**Mère :** Ouais...

**Krimo** : Comme ça, ça vous laissera un peu d'intimité aujourd'hui.

**Mère** : Oh, tu parles, l'intimité au parloir...Bon...Ben écoute, je t'ai fait à manger et puis tu réchaufferas quand tu rentres.

**Krimo** : T'as fait quoi ?

**Mère** : J'ai fait des pâtes...à la tomate.

**Krimo** : Encore ?

**Mère** : Ouais, encore.

**Krimo** : Merci bien.

**Mère** : Aller, ciao ! Hé, hé, hé !

**Krimo** : Quoi ?

**Mère** : Tu fais pas de bêtises, hein ?

**Krimo** : Non, non. Et tu dis à papa que je lui passe le bonjour et je passe la semaine prochaine.

**Mère** : D'accord.

**Krimo** : C'est bon ? Maman ?

**Mère** : Mmm ?

**Krimo** : Euh...Tu, tu vas te coiffer avant d'y aller ?

**Mère** : Oui.

**Krimo** : Alors, c'est bon. Vas-y. A tout à l'heure.

**Mère** : A tout à l'heure.

**Escalier immeuble, Int. Jour :**

**Lydia** : J't'avais dit du plomb(v'lant)...p'tain...Rappelle-toi !

**Couturier** : Mais je me rappelle bien...

**Atelier de couture, Int. Jour :**

**Couturier** : On a noté même.

**Lydia** : Allonge-le moi, s'te plaît.

**Couturier** : Non, non, non.

**Lydia** : Allonge-le moi.

**Couturier** : Non. J'peux pas.

**Lydia** : S'te plaît !

**Couturier** : C'est ça les mesures qu'on a pris.

**Lydia** : Non, j't'avais dit, volant...

**Couturier** : On les avait notées.

**Lydia** : J't'ai dit qu'on le ramène jusque-là.

**Couturier** : On les avait notées.

**Lydia** : Mais vas-y mon frère, rallonge-le moi un p'tit peu. Y a bien quelqu'un qui peut le faire en cinq minutes, là.

**Couturier** : Mais on peut pas.

**Lydia** : Mais quoi ?

**Couturier** : Non, non, non.

**Lydia** : Mais elle peut bien me l'allonger ! Demande-lui, elle me l'allonge. Toi, tu peux me l'allonger l'volant, là ?

**Couturier** : Non, j'ai trop de travail, là. T'as entendu ?

**Lydia** : Non, moi j't'ai demandé pour le volant...

**Couturier** : On a trop de travail. C'est pas possible.

**Lydia** : Vas-y mon frère, rallonge-le moi !

**Couturier** : Non, non, non, c'est pas possible.

**Lydia** : Débrouille-toi mais allonge-le moi.

**Couturier** : Mais non, je, je... On peut pas. On n'a pas le temps.

**Lydia** : Hé, Krimo, viens voir, approche voir deux secondes, s'te plaît. Tu m'dis la vérité, franchement tu trouves ça fait comment ?

**Krimo** : Ça fait bizarre, hein.

**Lydia** : T'aimes pas ?

**Krimo** : Non, c'est pas que j'aime pas. J'ai pas l'habitude.

**Lydia** : Ouais, t'aimes pas ?

**Krimo** : C'est pour le théâtre, ça ?

**Lydia** : Ouais.

**Krimo** : Mais ça passe pour le théâtre.

**Lydia** : Ça fait bien ? Ça passe ? Ça fait beau ?

**Krimo** : Ben ouais.

**Couturier** : C'est très joli.

**Lydia** : Franchement, ça aurait...ça s'rait mieux si l'volant il est plus long aussi.

**Couturier** : Elle est très jolie comme ça.

**Lydia** : Elle est bien ?

**Couturier** : Oui. Non, c'est bien. Magnifique. On avait dit 70.

**Lydia** : Ah non frère, on a dit 50.

**Couturier** : Non, non, on avait dit 70.

**Lydia** : On avait dit 50.

**Couturier** : Je veux 70. On a discuté et on est resté à 70.

**Lydia** : Ben fais-moi à 50 alors.

**Couturier** : Non, non. C'est pas possible.

**Lydia** : Tu peux pas me faire à 50 euro ?

**Couturier** : Non, non, non.

**Lydia** : Vas-y, fais-moi à 50 euro.

**Couturier** : On a discuté assez longtemps.

**Lydia** : S'te plaît.

**Couturier** : On a marchandé et on est resté...à 70.

**Lydia** : C'est cher, 70.

**Couturier** : Non, non, non.

**Lydia** : 50 euro, c'est bien. C'est tranquille, c'est...

**Couturier** : Non, non, non.

**Lydia** : Mais j'ai pas.

**Couturier** : Non, non, non.

**Lydia** : Mais j'ai pas. J'ai pas plus sur moi.

**Couturier** : Tss, tss, tss...

**Lydia :** Et alors ? Tu vas faire quoi ?

**Couturier :** Hé, tu enlèves ta robe.

**Lydia :** Mais non, j'enlève pas ma robe. Mais 50, c'est bon là.

**Couturier :** Non, non, non. Je veux 70, je peux pas, c'est pas possible.

**Lydia :** Vas-y, ben...passe-moi 10 euro, Krimo. Vas-y, fais pas ton crevard toi aussi, 10 euros ! C'est cher, hein ?

**Couturier :** C'est très bien comme ça.

**Lydia :** Merci. Tu prends 60 ?

**Couturier :** Allez...

**Lydia :** Vas-y. Franchement, la vérité, elle est belle !

**Couturier :** Ouais.

**Lydia :** Franchement bien. Vas-y, la vérité, j'suis contente. Franchement ! Merci, hein.

**Couturier :** Tu peux être contente, oui.

**Cité, Ext. Jour :**

**Lydia :** Lili ? Lili ?

**Lili :** Ouais...

**Lydia :** Elle est là, ta sœur ?

**Lili :** Ouais.

**Lydia :** Ouais ?

**Lili :** Vas-y, vas m'la chercher.

**Lydia :** Tu lui dis pas, hein, pour ma robe ? Vas-y, vas m'la chercher, vite.

**Lili :** J'y vais, hein.

**Lydia :** Merci.

**Krimo :** Bon, j'y vais.

**Lili :** Zina !

**Lydia :** Non, attends, attends !

**Krimo :** Quoi ?

**Lydia** : T'sais quoi ? Tu m'dis quand elle arrive, ok ?

**Lili** : Zina ! Zina ! Y t'appellent !

**Krimo** : Alors ?

**Lydia** : Chut !

**Zina** : Salut Krimo, ça va ?

**Krimo** : Wesh. Bien.

**Zina** : Qu'est-ce tu fais ?

**Krimo** : Hein ?

**Zina** : Qu'est-ce tu fais, là ?

**Krimo** : Moi, rien...

**Zina** : Rien ? Rien ? T'es venu pourquoi ? Ah là, là ! Ah là, là, Lydia. Ah ! C'est pas vrai !

**Lydia** : Alors, elle est belle ou pas ?

**Zina** : Ah, elle est chantmée !

**Lydia** : Sérieusement ?

**Zina** : Ah, elle est super belle.

**Lydia** : C'est vrai ? Pour de vrai ou pas ?

**Zina** : La tête de ma mère, elle est grave belle !

**Lydia** : Sérieux ?

**Zina** : Elle est kiffante !

**Lydia** : Ah là, ça m'fait plaisir. Merci.

**Zina** : P'tain, on dirait Miss France !

**Lydia** : C'est gentil.

**Zina** : Tu l'as pris où ?

**Lydia** : J'pris chez l'noich !

**Zina** : Non ?

**Lydia** : Si ! Elle est belle ou pas ?

**Zina** : Franchement, elle est trop belle !

**Lydia** : Mais t'as vu, y manque d' la dentelle, là.



**Zina :** Sérieux ?

**Lydia :** Ouais, j'voulais qu'y soit plus long l'volant d'merde, là. J'fais, t'as vu, j'fais allonge-moi l'volant. T'sais y m'fait quoi c' bâtard ? Y m'fait non. Hein Krimo ?

**Zina :** Sérieux ?

**Lydia :** T'as vu ? C'est un bâtard c'gars-là, y voulait même pas m'allonger l'volant. C'est ma robe, wech.

**Zina :** C'est pas grave. T'en bats les couilles. Moi, j'la préfère comme ça, heureusement t'as pas fait l'volant. Ah naal el chitane, t'es folle ou quoi ? Elle est belle comme ça, touche la même plus.

**Lydia :** C'est un enfoiré, aussi.

**Zina :** Attends, franchement t'aurais rajouté du volant j't'aurais pas dit qu'elle s'rait belle. Y t'l'a pris cher ou quoi ?

**Lydia :** Devine !

**Zina :** 30 ?

**Lydia :** 60 euro, la putain d'sa mère !

**Zina :** Quoi ?!

**Lydia :** T'as vu j'ai craché la maille, mon frère.

**Zina :** Oh l'enculé ! P'tain, j'lui aurait craché dans la gueule, mon frère !

**Lydia :** T'as vu ? J'avais l'somme. J'voulais pas donner la maille, j'voulais même pas cracher les billet.

**Zina :** Ah oui ? C'est pas grave, t'en bats les couilles, en moins, elle est belle et t'as pas carotte.

**Mère de Zina :** Zina !

**Lydia :** Franchement la vérité, les couleurs ça fait pas trop façon ?...

**Zina :** T'es une guedin mon frère, c'est celle-là qui fait bien. C'est la couleur qui est terrible, t'es folle ou quoi ? La couleur ça la met grave en valeur. Franchement, y aurait pas le couleur, laisse tomber.

**Lydia :** Ah ouais ?

**Zina :** C'est ça qui fait la classe, t'es folle ! ça la ressort bien au moins. Saumon franchement, c'est d' la balle.

**Lydia :** C'est gentil. Oh, là ça m'fait plaisir.

**Zina :** Franchement, elle est bien comme ça. Y a rien à dire.

**Mère de Zina :** Oh là, Zina !

**Lydia :** Hé là, t'sais quoi ? moi j'vais aller répéter, là. Tu m'accompagnes ou quoi ?

**Zina :** Franchement j'peux pas, là...J'ai grave du ménage à faire qui m'attend, là , puis j'dois garder les frangins. Franchement, j'peux pas.

**Lydia :** Arrête ! Mais non, vas-y.

**Zina :** Sur la tête de ma mère, j'peux pas. Y faut j'garde les petits. Elle va m'coller, elle va sortir, là.

**Lydia :** Mais c'est bon. Elles sont grandes, vas-y.

**Zina :** Mais d'jà ma grande sœur, t'à l'heure elle est passée, elle m'a dit si j'pouvais v'nir avec elle chez elle, ma remè...vas-y laisse tomber, elle voudra pas.

**Lydia :** Vas-y, c'est vite fait.

**Zina :** Elle voudra pas, depuis t'à l'heure, elle gueule là, tu l'entends pas, là ? Elle voudra pas. La tête de ma mère, elle voudra pas. Sur le coran, elle voudra pas. T'vois, d'habitude, j'suis libre mais là, j'te jure, elle doit bouger. Y faut que j'les garde.

**Lydia :** Vas-y, ben une autre fois inchallah.

**Mère de Zina :** Zina, tu viens ou quoi ?

**Zina :** Vas-y, salut.

**Lydia :** Ciao !

**Zina :** A plus.

**Mère de Zina :** Oh, Zina !

**Zina :** C'est bon toi, j'arrive ! Arrête de gueuler, mon frère.

**Lydia :** Toi, tu viens avec moi ?

**Krimo :** Là, tout d'suite, là ?

**Lydia :** Ouais.

**Krimo :** Ah, j'peux pas, là.

**Lydia :** pourquoi ?

**Krimo :** J'ai à faire.

**Lydia :** Non, vas-y, s'te plaît, vas-y. Comme ça, t'as vu, tu dis franchement...si on joue bien, c'est mieux quand y a du public j'trouve, hein. Moi, je kiffe quand y a du public. Vas-y, viens nous accompagner. Y aura Rachid, y aura Frida et tout ça. Franchement, s'il te plaît pour une fois j'te demande quelque chose, accompagne-moi. S'te plaît, accompagne-moi.

**Krimo :** Hé...j'sais pas.

**Lydia :** T'as vu, en plus, j'ai mis mon beau costume. Franchement ça va déchirer.

**Krimo :** Laisse tomber.

**Lydia :** S'te plaît, franchement s'te plaît.

**Krimo :** Ben , vas-y.

**Lydia :** Vas-y.

**Krimo :** Mais vite fait.

**Lydia :** Ouais mais là, tu vas pas regretter.

**Jardins de la cité, Ext. Jour :**

**Lydia :** Salut. Ça va ?

**Rachid :** Ça va miss ?

**Frida :** Hé, ça fait une heure qu'on'attend !

**Lydia :** Ouais. Et voilà !

**Rachid :** Magnifique ! Magnifique !

**Hanane :** Elle est stylée !

**Lydia :** Elle est belle ?

**Hanane :** Elle est fracassante !

**Lydia :** Ça le fait ?

**Hanane :** Elle est stylée, y a même pas de mot pour dire.

**Lydia :** C'est vrai ?

**Hanane :** Magnifique !

**Lydia :** Voilà ?

**Hanane :** Voilà, elle est trop belle, mabrouk !

**Lydia** : Sérieux ?

**Hanane** : Ouais.

**Lydia** : Elle est belle ?

**Rachid** : Parfait.

**Lydia** : Ça fait bien ou quoi ?

**Rachid** : Mortel !

**Lydia** : Ouais ? Ça fait bien ?

**Rachid** : Ouais. Moi j'kiffe.

**Lydia** : Sérieux ? T'sais les mecs, ça m'fait plaisir.

**Rachid** : Et toi Krimo, ça va ?

**Hanane** : Oh ouais, c'est kibron.

**Krimo**: Ça va.

**Rachid** : Tranquille ?

**Hanane** : T'sais, je suis trop contente pour toi, elle est trop belle. Ça te va bien et tout.

**Frida** : C'est gentil.

**Lydia** : Elle est belle ou pas ?

**Frida** : Franchement, elle est belle mais quand même, c'est pas une raison pour être en retard.

**Lydia** : Ouais, mais elle est belle...J'te demande, elle est belle ou pas ?

**Frida** : Ouais, franchement elle est belle.

**Lydia** : C'est vrai ?

**Frida** : Ouais.

**Lydia** : Merci. C'est gentil.

**Frida** : Ouais, mais t'as traversé toute la cité sapé comme ça, là ?

**Lydia** : Ouais, ouais.

**Frida** : Mais t'es folle, devant tout le monde !

**Lydia :** Pourquoi ? Je m'en fous moi, des gens. Je me sens mieux dans le personnage. C'est mieux comme ça. ...qu'en gens. J'm'en fous, j'les emmerde, les gens.

**Frida :** T'es folle, hein ?

**Lydia :** N'importe quoi ! Moi, j'suis plus dans mon personnage quand j'ai ma robe. T'as vu, c'est mieux pour jouer. Vous trouvez pas ?

**Rachid :** Moi, mon costume va être prêt ce soir.

**Lydia :** Ah, ouais ?

**Rachid :** Ouais.

**Lydia :** Wallah, c'est vrai ?

**Rachid :** j'te jure.

**Lydia :** Ça va être chibran si on a tous nos costumes. Ça va trop le faire !

**Rachid :** De la balle !

**Frida :** On n'en a rien à branler des costumes, franchement c'qu'il faut, c'est vivre les sentiments des personnages, faut qu'ça vienne de l'intérieur, tu vois, faut...faut ressentir l'esprit etc., quoi. Faut pas voir l'apparence. Faut voir...c qu'il dégage etc. Et les habits franchement...on n'en a rien à foutre, c'est pas l'apparence qui compte, c'est le cœur etc., tu vois ?

**Rachid :** Enfin, ça dépend, sérieux. Ça dépend. (*A Hanane*) : Tu te rappelles de l'interview d'l'acteur, là ?

**Hanane :** Heu... Avec ses pompes là ?

**Rachid :** Ouais, ben la dernière fois, t'as vu, on avait vu une interview d'un acteur, ben y dit qu'lui, y sentait les sentiments sur le personnage que quand il avait mis ses chaussures. Tu vois comme quoi, franchement, ça dépend.

**Frida :** Et heu...tu vas assister à la répétition, Krimo ?

**Lydia :** Ouais.

**Krimo :** Ouais, j'viens voir. Vite fait.

**Frida :** Ouais mais heu...franchement, tu aurais pu prévenir quand même, hein ?

**Lydia :** Pourquoi ?

**Frida :** T'aurais pu dire que...que tu ramènes, heu...

**Lydia** : C'est bon, j'te préviens. Il vient. Il est venu voir, regarder la scène.

**Frida** : Wech, moi, ça m'gène de jouer devant lui, hein !

**Lydia** : Mais pourquoi ? Je ramène...Y va regarder, c'est tout. C'est comme si on était en classe.

**Frida** : J'en ai rien à foutre qu'y regarde. J'dis...qu't'aurais dû quand même prévenir. Rachid, il a ramené Hanane au moins il a prévenu, lui.

**Lydia** : Et alors ? (*A Rachid et à sa copine*) : Franchement, ça vous gêne qu'y ait krimo ?

**Hanane** : Non.

**Lydia** : Ben c'est bon, voilà.

**Frida** : P't-être pas eux...Mais y a pas que eux dans l'affaire, y a moi aussi.

**Lydia** : C'est bon, c'est Krimo ! Arrête de faire aussi comme si c'était j'sais pas qui, là. C'est pas le président qu'on ramène, c'est Krimo !

**Frida** : Mais alors j'en ai rien à foutre ! Ici on est là pour répéter !

**Krimo** : J'm'en vais alors.

**Lydia** : Non, non, non, Krimo, tu restes ici !

**Rachid** : Ça suffit, c'est bon.

**Lydia** : Reste ici !

**Rachid** : Laisse-le rester, s'te plaît.

**Lydia** : Reste là !

**Rachid** : C'est bon, y faut qu'on s'habitue au public de toutes les façons.

**Lydia** : C'est bon, on s'en ouf. Qu'est-ce que t'as à coincer ?

**Rachid** : Krimo, t'as qu'à te poser, vas-y.

**Frida** : Eh ben non ! Eh ben non !

**Lydia** : Arrête de faire ta...

**Frida** : On est là pour répéter. On est réglos.

**Lydia** : Et alors ?

**Frida** : On dit une heure, t'arrives à...

**Lydia** : Et alors ? Y vient regarder. Ça t'fait chier ? Ça t'gène quoi ?

**Rachid** : C'est bon, s'te plait Frida, arrête.

**Frida** : Va-y wesh. Attends, parce que déjà t'arrive en retard, en plus tu ramènes...

**Lydia** : Mais en classe on répète bien devant tout le monde. C'te gêne pas !

**Frida** : Y a la prof. C'pas pareil. C'fait partie du cours, alors que là...

**Lydia** : Et alors ?

**Frida** : Mais toi, tu crois c'est pour faire tes rendez-vous ou quoi ?

**Rachid** : C'est bon, c'est bon, les filles, c'est bon.

**Lydia** : Ça va pas toi ? Y vient juste regarder, en quoi ça te gêne ?

**Frida** : Mais j'm'en fous qu'y vient regarder. Bien sûr, j'suis...

**Lydia** : Mais t'es une ouf, toi !

**Frida** : Ouais, vas y si tu veux j'suis une ouf.

**Rachid** : s'vous plait les filles. C'est bon.

**Frida** : Putain, elle me saoule cette meuf.

**Rachid** : Frida, s'te plaît. Bon vas-y, on s'y met là ?

**Frida** : Ah mais ouais...On est là pour répéter.

**Lydia** : Et ben on répète, ça te sert à quoi ? On a la représentation pour ça.

**Rachid** : On va répéter...

**Frida** : Putain ...

**Lydia** : Concentre-toi au lieu de crier, là.

**Frida** : De me concentrer ?

**Lydia** : Oui

**Rachid** : Hop,hop,hop,hop...

**Frida** : Putain...

**Rachid** : Pas de temps à perdre.

**Rachid** : On reprend à...Pff...

**Frida** : Vas-y vite, on a déjà perdu du temps.

**Rachid** : C'est bon.

**Frida** : Avant...avant.

**Rachid :** Acte 2, Scène 5. On reprend là. Lisette « J’aurais lieu à mon tour d’être étonnée. »

**Lydia :** O.K.

**Rachid :** Frida, t’es pas encore sur scène, toi. Vas-y, bouge.

**Rachid :** On y va ?

**Lydia :** Vas-y.

**Frida :** allez, mais vas-y.

**Frida :** Allez, ah ouais...

**Lydia :** J’arrive pas ...à me concentrer

**Rachid :** Vas-y.

**Lydia (Lisette) :** « J’aurais lieu à mon tour d’être étonnée de la promptitude de votre hommage ; peut-être m’aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux »

**Rachid (Arlequin) :** Ah madame, quand nous en serons là, j’y perdrez beaucoup. Il y aura bien à décompter. »

**Lydia :** « Vous ne croyez plus de qualité que j’en ai. »

**Rachid :** « Et vous, vous ne connaissez pas... les miennes. Et je ne devrais vous parler qu’à genoux ? »

**Lydia :** « Souvenez-vous qu’on n’est pas les maîtres de son sort ».

**Rachid :** « Les pères et mères...font tout à leur tête »

**Lydia :** « Pour moi, mon cœur vous aurez choisi, dans quelques états que vous eussiez été »

**Rachid :** « Il a beau jeu pour me choisir encore »

**Lydia :** « Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ? »

**Rachid :** Hélas, quand vous ne seriez que Perrette ou Margot, quand je vous aurez vu... le martinet à la main...descendre à la cave...vous auriez toujours été ma princesse. »

**Lydia :** « Puissent de si beaux sentiments être durables »

**Rachid :** « Pour les fortifier de part et d’autres, jurons nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d’orthographe que vous auriez commis sur moi...là j’ai perdu »



**Lydia :** Mais c'est pas grave. Vas-y, reprend. C'est bon ?

**Rachid :** « Pour les fortifier...de part et d'autres... jurons nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe...que vous aurez faites sur mon compte »

**Lydia :** « J'ai plus d'intérêt à ce serment là que vous...Et je le fais de tout mon cœur »

**Rachid :** « Votre bonté m'éblouit, et je me prosterne devant elle »

**Lydia :** « Arrêtez-vous ! Je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là !...Et je serais ridicule de vous y laisser ; Levez-vous !...Voilà encore quelqu'un ...Voilà encore quelqu'un...Voilà encore quelqu'un...Tu fais quoi là ? Recule un peu. « Que voulez-vous, Lisette ? »

**Frida :** « J'aurais à vous parler, Madame ».

**Rachid :** « Ne voilà-t-il pas ! Eh, Ma mie, revenez dans un quart d'heure...Allez, les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle »

**Frida :** Monsieur ! Il faut que je parle z'à madame.

**Lydia :** Non, non, Franchement, la vérité, franchement t'en fais trop, là. Tu fais trop tes manières. Voilà, c'est un truc de ouf. T'es venu, tu nous as sorti ça, j'ai ...c'est quoi ? Franchement, j'sais pas, Ça fait trop, j'trouve, Ah ça fait trop

**Frida :** Ah, mais c'est bon. J viens de commencer, tu viens, tu m'casses les couilles. Y t'prend quoi là ?

**Lydia :** C'est pas ça, toi t'es une bonne dans le truc. T'arrives comme ça, tu fais ça, j'sais pas, c'est trop, c'est pour toi. Tu veux t'afficher. Affiches-toi.

**Frida :** Attends, arrête-toi, Tu t'es regardée avant de parler de moi ? Tu t'es regardée comment tu fais, toi, avec ton éventail ou j'sais pas quoi ?

**Lydia :** Et alors, moi j'ai le droit de faire ça. C'est moi qui ...j'fais la bourge dans l'histoire !

**Frida :** Ouais et alors ? Tu m'critiques...et tu veux pas que j'te critique ?

**Lydia :** Mais moi, j'fais la bourge ! C'est ça, les bourges...oui, c'est ça, les bourges !

**Rachid :** Tu dois faire la bonne, Frida.

**Frida :** Et elle, elle faire la ...fausse...la fausse bourge !

**Rachid :** Voilà, et toi, tu dois faire la fausse bonne.

**Frida :** Donc au début, elle, c'est une...c'est une bonne. Alors au début, donc, elle...elle fait pas...elle doit pas faire...bien la bourgeoise.

**Lydia :** La vérité, voilà, des trucs comme ça, c'est faux. Franchement ça fait chom. Hanane, dis la vérité franchement, elle en fait pas trop ? Elle veut pas comprendre, elle en fait trop !t'as vu ?

**Frida :** C'toi qu'en fait trop ! Tu fais trop la bonne, nanani, nanana !

**Lydia :** C'toi qu'en fait trop ! C'toi qu'en fait trop !

**Rachid :** C'est toi qu'en fait trop !

**Frida :** j'commence et comment y m'fixe lui aussi !

**Rachid :** Qui ? Qui ? Qui ? Qui te fixe ?

**Frida :** Mais Krimo ! Arrête tes conneries, toi aussi !

**Lydia :** Hé mais tu le fixe, toi aussi ! Moi aussi, y m'regarde !

**Frida :** Tu t'fous de ma gueule ? Y nous fixe tous et après y rigole !

**Lydia :** Y s'moque pas, y r'garde la scène. Pourquoi y s'moquerait ? Pourquoi y s'moquerait ? Dis moi. Ben, y a des façons de regarder ! Ben voilà ! C'est une paranoïaque !

**Frida :** Moi j'étais là-bas...donc j'pouvais pas...je le r'gardé et je l'voyais qu'y se moquait. Alors j'suis désolée...Mais y a des façons de r'garder ! Te fous pas de ma gueule toi aussi, maintenant !

**Lydia :** Mais y s'moque pas ! Tu comprends, y s'moque pas. Non Krimo, reste là ! Y se moque pas. Krimo, reste !

**Frida :** Ben voilà...

**Lydia :** Hé ben, t'es contente !

**Frida :** Y fait son p'tit caprice, là, son petit meskine ! Vas y, cours le chercher ! Cours !

**Rachid :** C'est pas bien comme tu l'as traité, ça s'fait pas. Je te promets ça se fait pas.

**Frida :** Et elle, alors ? Attends, elle arrive en retard et tu lui as rien dit ! Mais quand c'est moi, c'est toujours moi, eh ben là, y a pas de problème...Là, tu ouvres ta gueule...Là, tu parles...Là, y a pas de problème. Là, j'ouvre ma gueule quand c'est

c'est Frida, hein ? Quand c'est Lydia, rien du tout, mais quand c'est question de Frida alors là, oui !

**Rachid** : Attends, tu manques pas de respect aux gens, c'est tout.

**Frida** : Tu veux parler de respect ? Hé ben parlons-en ! Elle arrive en retard ! Nous on est là à poireauter, même elle s'excuse ! Elle s'excuse ? Rien du tout !

**Rachid** : ça s' fait pas.

**Frida** : Vas y ! C'est bon, lâche moi !

**Rachid** : Hé, casse-toi !

**Frida** : Putain !

**Rachid** : Hé, Lydia ! Putain, magne ton bout !

**Hanane** : t'sais c'est pas bien p'tain elle a la rage.

**Frida** : Ben voilà, moi aussi ! T'as pas compris que moi aussi j'étais vénère, là ?

**Rachid** : Vas-y Lydia ! Arrête de manquer de respect comme ça envers les gens. Tu manques trop de respect. Hé, moi j'ai mon match de foot après, vas y , dépêche ! Hé, j'ai mon match de foot !

**Frida** : Alors qu'c'est elle qui respecte pas puisqu'elle préviens même pas quand elle ramène quelqu'un ! Et elle arrive en retard...

**Hanane** : C'est pas grave.

**Frida** : ...Et elle parle de respect ?

**Lydia** : Attends, putain ! Frida, franchement !

**Rachid** : Arrête de te prendre la tête.

**Lydia** : Frida, écoute moi !

**Lydia** : T'as vu ce que t'as fait ?

**Frida** : Attends ! Et toi, tu t'prends pour qui ?

**Lydia** : Non, mais t'as vu ce que t'as fait ? Il est parti ! Il est parti à cause de qui ?

**Frida** : J'en ai rien à foutre qu'il parte.

**Lydia** : T'as vu ce qu'elle a fait ? T'as vu ? ça s' fait pas ! ça s' fait pas !

**Rachid** : Acte 2, scène 5, on recommence, merci !

**Lydia** : Moi, je joue pas avec elle comme ça.

**Frida** : Alors que c'est toi qui fais toutes les emmerdes, là ?

**Lydia** : C'est moi qui fais les emmerdes ? C'est toi qui cries sur tout le monde, là !

**Rachid** : C'est bon les filles, c'est bon !

**Lydia** : C'est toi qui lui crie dessus...Tu crois qu'y va rester comme un chien ou quoi ?

**Rachid** : Frida, s'il te plaît, s'il te plaît, c'est bon.

**Lydia** : C'est une ouf...t'es une ouf, parfaitement, t'es une ouf.

## Questionnaire :

Age :.....

Sexe :     Masculin                       Féminin

Après avoir visionner le film, expliquez les termes suivants :

Kiffer :.....

Promptitude :.....

Mortel :.....

Serment :.....

Sapé :.....

Posture :.....

Pompes :.....

M'amie :.....

Ouf :.....

Martinet :.....

Chom (ou chomé) :.....

Vénère :.....

Expliquez les expressions suivantes :

-Ça le fait ?.....

-Qu'est-ce t'as à coincer ?.....

-C'est de la balle :.....

-Magne ton bout :.....

-Elle a la rage :.....

-Il y aura beaucoup à décompter :.....

-Quand je vous aurez vue, le martinet à la main, descendre à la cave :.....

.....

-En dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte:

.....

1-Est-ce aisé d'en saisir le sens en dehors du contexte ?

Oui

Non

Tout dépend des mots(ou des expressions)

2-Connaissiez-vous le sens des termes cités plus haut(ou des expressions) avant

d'avoir visionné le film ?  Oui     Non     Quelques uns(ou quelques unes)

Lesquels ?.....

.....



3-Etes-vous habitués à utiliser ces termes ? Oui Non Quelques uns

Lesquels ?.....

.....

4-Etes-vous habitués à utiliser ces expressions ? Oui Non Quelques

unes

Lesquelles ?.....

.....

.....

5-Quelle est la « langue » dont le sens vous paraît le plus facile à saisir ?

Celle de Marivaux Celle que parlent les jeunes de la banlieue Aucune

6-Quelle est la « langue » qui vous impressionne le plus ?

Celle de Marivaux Celle que parlent les jeunes de la banlieue Aucune

7-Selon vous, quelle serait la langue la plus inventive ?

Celle de Marivaux Celle que parlent les jeunes de la banlieue Aucune

8-La langue française se serait-elle métamorphosée ? Oui Non Peut-être

9-Croyez-vous que la langue française est menacée ? Oui Non Peut-être

10-Que pensez-vous de la langue française du XVIII<sup>ème</sup> siècle ?

.....

11-Que pensez-vous du français contemporain des cités ?

.....

.....

.....

.....

.....

## Résumé:

Cette présente étude vise à mettre en parallèle deux variantes d'une même langue; elle tenterait, plus exactement, de placer la langue française, de deux époques différentes, de deux sociétés divergentes, sur une même ligne : le français d'hier face au français d'aujourd'hui; cette tentative de recherche s'appuie sur l'analyse d'une œuvre cinématographique, en l'occurrence *L'Esquive* de Abdellatif Kechiche, qui dépeint l'entrecroisement d'une langue du XXI<sup>e</sup> siècle et d'une langue du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'entremêlement du français contemporain des cités et du français de Marivaux.

Ce travail est principalement centré sur la production sémantique; afin de prouver si les procédés, qui permettent d'assigner des signifiés à des signifiants, subissent des mutations à travers le temps, nous nous sommes appuyés sur la conception sémantique de Catherine Kerbrat Orecchioni. La mise au clair des rudiments qui fondent cette science qui traite du sens « la sémantique » ainsi que l'étude de l'histoire tumultueuse de la langue française et les différends et controverses que suscite son évolution actuelle, nous ont permis non seulement de décrire les unités significatives et les combinaisons formelles entre hier et aujourd'hui mais aussi et surtout de voir comment elles fonctionnent en discours; ces va-et-vient incessants entre langue et discours ont d'autant plus mis en exergue un lien réverbérant entre sens et société.

### **Summary:**

This present study aims at putting in parallel two variants of the same language, it would, more exactly, try to place the French language, of two different periods, of two divergent societies, on the same line: French of yesterday in front of current French; this research attempt leans on the analysis of a film work, in this particular case *The Dodge* of Abdellatif Kechiche, which depicts the intertwining of one. This work is mainly centred on the semantic production; to prove if the processes, which allow to assign meant to significant, undergo transformations through time, we leaned on the semantic conception of Catherine Kerbrat Orecchioni.

The stake in the light of the rudiments which this science which deals as the sense " semantics " as well as the study of the tempestuous history of the French language and the disputes and the controversies which arouses its current evolution, allowed us not only to describe the significant units and the formal combinations between yesterday and today but also and especially to see how they work speech there. These ceaseless comings and goings between language and speech highlighted all the more a link reverberating between sense and society.



## ملخص

تؤول الدراسة التالية إلى موازاة مظهرين من لغة واحدة فهي تطمح في وضع اللغة الفرنسية لزمانين مختلفين و لحضارتين متنافرتين على مسار فريد. اللغة الفرنسية القديمة و المعاصرة . ترتكز مبادرة البحث هذه على فلم يحمل اسم "السكيف" لعبد اللطيف كشيش و الذي يتحدث عن مواجهة لغة القرن الواحد و العشرين مع لغة القرن الثامن عشر . تلاحم اللغة الحضرية المعاصرة مع لغة ماريفو .

إن الإنتاج السيمائي هو المحور الذي يدور حوله هذا العمل و كل هذا لبرهنة و معرفة في نفس الوقت إن كانت التقنيات- التي تمنح لكل معنى شكلا يقابله- تتطور مع مرور الزمن . و لقد ارتكزنا على الفكرة السيمائية ل كثرين كبريات اركيوني.نفض الغبار على الأسس التي قام عليها هذا العلم و الذي يهتم بالمعنى (السمياء) و كذا دراسة تاريخ اللغة الفرنسية والآراء المعاكسة التي آلت إلى تطورها الحالي .كل هذا سمح لنا بوصف الوحدات المعنوية أي الكلمات و الربط بينها بين القديم و الحديث أيضا ملاحظة اندماجها في الحوار . و هذا المد و الجزر الدائم بين اللغة و الحوار ناضر بين المعنى و المجتمع.

# TABLE DES MATIERES

**INTRODUCTION GENERALE** ..... 4

**CHAPITRE I :**

**LA SEMANTIQUE : P'HISTOIRE D'UNE VARIATION** ..... 13

**Introduction** ..... 14

**1-Voyage au centre de la sémantique** ..... 15

1-1- Ce qu'est la sémantique ..... 15

1-2- Ce que fut la sémantique..... 17

1-2-1- La naissance d'une discipline..... 17

1-2-2- Les premiers pas d'une discipline ..... 18

1-2-3- La maturation d'une discipline..... 19

• Selon Georges Mounin..... 19

• Selon Irène Tamba-Mecz ..... 20

• Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni..... 21

1-2-4- De la sémantique à la pragmatique..... 21

1-3- Ce que sera la sémantique..... 22

**2- Voyage au bout du sens** ..... 24

2-1- Le ou les sens ? ..... 24

2-2- Sens ou signification ? ..... 26

2-3- Le sens varie ..... 28

2-4- La forme signifie..... 31

2-5 Et la phrase ? Et l'énoncé ? ..... 32

2-6- Le sens ou le médiateur entre l'homme et l'homme..... 33

2-7- La production de sens ou le mécanisme sémantique ..... 34

**Synthèse**..... 35

**CHAPITRE II :**

**LE FRANÇAIS: L'HSTOIRE D'UNE EVOLUTION** ..... 38

**Introduction** ..... 39

<b>1-L’histoire d’une langue</b> .....	40
<b>2- Lumière sur le français au siècle des lumières</b> .....	43
2-1- La langue de l’Etat.....	43
2-2- L’état de la langue .....	44
2-2-1- Langue et Lumières .....	45
2-2-2- langue et littérature.....	46
• Le jeu de Marivaux .....	47
• Le Jeu de l’amour et du hasard .....	49
<b>3- Le français d’aujourd’hui : nouveau visage ?</b> .....	50
3-1- Langue étatique.....	50
3-2- Langue banlieusarde .....	52
3-3- langue médiatique.....	54
3-3-1- La langue de L’Esquive.....	60
3-3-2- L’esquive de la langue ?.....	62
<b>4- Le français entre hier et aujourd’hui</b> .....	63
4-1- La langue au centre d’un cercle polémique .....	63
4-1-1- De la vox populi... ..	64
4-1-2- ...à la voix des linguistes.....	66
4-2- La langue au-delà du cercle territorial .....	68
<b>Synthèse</b> .....	70

**CHAPITRE III :**

**LES UNITES SIGNIFICATIVES ENTRE LANGUE ET DISCOURS**..... 71

<b>Introduction</b> .....	72
<b>1- Les procédés sémantiques et les unités significatives</b> .....	74
1-1- Un trop-plein de tropes ? .....	74
1-1-1- La métaphore ou le trope des tropes.....	74
1-1-2- Métonymie ou synecdoque ?.....	80
1-1-3- De l’euphémisme.....	81
1-1-4- ...à l’hyperbole.....	82
1-2- Un signifiant : des signifiés .....	85
1-3- Un signifié : des signifiants .....	90

1-4- Les signifiants rituels.....	92
1-5- Les signifiants argotiques .....	97
1-6- Quand le signifiant s’emprunte.....	99
1-7- Quand le signifié dévie .....	101
<b>2- Les procédés formels et les unités significatives.....</b>	<b>104</b>
2-1- Signifiant verlanisé, signifié inversé ?.....	104
2-2- Le sens de l’abréviation.....	106
2-3- Le sens de la dérivation .....	107
2-4- Le comble de la création.....	108
<b>3- Les unités significatives au-delà du cercle territorial .....</b>	<b>109</b>
<b>Synthèse.....</b>	<b>114</b>

**CHAPITRE IV :**

**LES COMBINAISONS FORMELLES ENTRE HIER ET AUJOURD'HUI.. 116**

<b>Introduction .....</b>	<b>117</b>
<b>1-De la liberté combinatoire au sens.....</b>	<b>118</b>
1-1- Entre oral et écrit .....	119
1-1-1- Intonation ou ponctuation.....	119
1-1-2- Les scories .....	122
1-2- Entre liberté et contrainte.....	125
1-2-1 Du « ne » au « pas ».....	125
1-2-2- Les pronoms et l’ordre canonique .....	126
1-2-3- La concordance des temps.....	128
1-2-4- Des particularités combinatoires particulières .....	128
<b>2- Le sens du figement et le figement du sens .....</b>	<b>131</b>
2-1- Le figement au XVIIIe siècle .....	132
2-2- Le figement au XXIe siècle .....	133
<b>3- Le XVIIIe siècle en banlieue parisienne.....</b>	<b>134</b>
<b>4- Les combinaisons formelles au-delà du cercle territorial.....</b>	<b>139</b>
<b>Synthèse.....</b>	<b>145</b>

<b>CHAPITRE V :</b>	
<b>LA SEMANTIQUE: MIROIR SOCIAL?</b> .....	146
<b>Introduction</b> .....	147
<b>1-Quand dire c'est être</b> .....	149
1-1- La banlieue : un foyer d'innovation formelle .....	150
1-1-1- Ce que connotent les procédés formels .....	151
1-1-2- Ce que connotent les combinaisons formelles .....	153
1-2- L'Esquive : un foyer de production sémantique.....	154
1-2-1 D'un procédé sémantique à l'autre .....	154
1-2-2- D'un sens à l'autre.....	154
<b>2- Quand l'implicite s'explícite</b> .....	155
2-1- Le jeu du sens et du hasard .....	156
2-2- Le sens de la violence et la violence du sens.....	156
2-3- Une religion dissimulée ? .....	158
2-4- Un subjonctif exclusif ? .....	159
<b>3- Quand le masque tombe</b> .....	160
3-1- A l'abri de la lutte des classes, un jour ? .....	161
3-2- Les banlieusards, leur « Intifada » .....	162
3-3- Et leur « non » au français à la Charles Henri .....	162
<b>Synthèse</b> .....	163
<b><u>CONCLUSION</u></b> .....	164
<b><u>BIBLIOGRAPHIE</u></b> .....	169
<b><u>ANNEXES</u></b> .....	177